

F N° 2
3 fr.
EDITION SPECIALE DE LA « BERLINER ILLUSTRIERTE ZEITUNG » • SECOND NUMERO JANVIER 1941

Bolivie lr. 2.— / Bohême-Moravie Kr. 2.50 / Bulgarie leva 10.— / Danemark 50 øre / Haute-Savoie 25 P. / Pays-Bas cents 20 / Portugal esc. 2.50 / Roumanie lei 16.— / Suède 50 öre / Slovакie cour. 2.50 / Espagne pes. 1.50 / Turquie lirasi 12.— / Yougoslavie dinars 5.— / Luxembourg 10 cts

ÉDITION EN LANGUE FRANÇAISE

Signal



Le lieu de naissance
du Ju 88 :

Une étudiante-
ouvrière aide les
monteurs

ARADO

FLUGZEUGWERKE G.M.B.H. / POTSDAM



ARADO ARADO

L'aptitude au vol, si parfaite
soit qu'elle, ne suffit pas. La
tenue observée au cours du
vol et la connaissance techni-
que de l'avion d'étude doi-
vent correspondre au niveau
élévé des appareils du front.

COPYRIGHT 1941 BY DEUTSCHER VERLAG BERLIN

Dix jours d'empire...

Le retour du Duc de Reichstadt

Le 13 octobre 1809, Napoléon avait conclu, à Vienne, la paix avec l'Autriche. Il rentra à Paris, et deux mois plus tard il déclara, dans une réunion de famille, qu'il s'était décidé à rompre son mariage avec Joséphine, qui était restée sans enfants — il désirait, dit-il, un héritier du trône et l'alliance avec une vieille dynastie. Le 18 février 1810, l'attaché de Paris informa le gouvernement de Vienne que le Corse envisageait un mariage avec l'Archiduchesse Marie-Louise. L'Empereur François hésita à faire part de cette intention à sa fille; d'autres personnes lui apprirent cette décision — et elle se soumit à la raison d'Etat. Quand le maréchal Berthier, qui était chargé de la demander en mariage, fit son apparition à Vienne, Marie-Louise attacha à son cou l'image de Napoléon, montée en diamants — trois jours plus tard, on célébra ses noces avec le vainqueur de Wagram qui fut représenté par l'Archiduc Charles. Il y avait 16 ans que Marie-Antoinette avait fait arrêter sa voiture aux portes des Tuilleries pour présenter sa tête au bourreau; maintenant, 16 ans après, la jeune Impératrice Marie-Louise souriait, de la même terrasse, aux Parisiens enthousiastes . . .

Napoléon fut pour elle un mari tendre et plein d'égard. Le 20 mars 1811, elle lui donna, au péril de sa vie, l'héritier espéré. Paris était ivre de joie; la célèbre aviatrice Blanchard monta dans son ballon et répandit la bonne nouvelle sur toute l'Île de France. Le «dauphin» reçut les noms de François, Joseph, Charles.

Le «Petit Roi» devint l'idole des Parisiens. Napoléon se montra sous un jour qui était resté inconnu à Joséphine et à lui-même aussi, sans doute: il se révéla père de famille d'une patience et tendresse touchantes. Il entoura son fils d'un amour que Marie-Louise, gourmande, coquette et un peu légère, ne put jamais égaler. Même pendant son travail, il gardait l'enfant dans sa chambre; et il ne perdait jamais patience, même quand l'enfant jetait pèle-mêle les billets en bois de ses constructions stratégiques. Et quand le Corse commença à se rendre compte que la Habsbourgeoise n'était peut-être pas, après tout, la femme idéale qu'il avait imaginée pendant leur lune de miel, le sentiment affectueux qui le liait à son fils se renforçait encore. L'image du Roi de Rome accompagnait Napoléon sur les champs de bataille, à travers les steppes désertes de la Russie, dans la nuit embrasée de Moscou. Vinrent les heures historiques du 26 juin 1813: au Palais Marcolini à Dresde, Metternich déclara à Napoléon, sur un ton glacial d'inimitié mortelle: «Sire, vous êtes perdu!» Suivirent les jours de Leipzig qui précédèrent l'écroulement de l'Empire. Le 23 février 1814, Napoléon confia à la garde nationale la protection de sa femme et de son enfant; portant son fils dans les bras, il passe le long des soldats rangés. Le lendemain, il doit repartir pour l'armée. Vers trois heures du matin, il se faufile à pas de loup dans la chambre de l'enfant et avec un amour profond, il contemple son fils endormi. Il ne le revit jamais. Le 5 avril, il dut renoncer — pour lui-même et pour sa descendance — au trône de France et d'Italie.

Le 2 mai, Marie-Louise et son fils quittèrent la France. Ils se rendirent à Vienne; presque toute la ville vint en pèlerinage à Schönbrunn pour voir le fils du grand Corse. La Habsbourgeoise avait écrit à Napoléon. Sa seule ambition se limitait au trône de Parme, dont on lui avait assuré la régence. Tout le monde savait ses relations avec le comte de Neipperg; et quand Napoléon revint de l'île d'Elbe, elle craignit sa victoire, redoutant qu'il ne pût exiger son retour à Paris avec l'enfant. La défaite de Waterloo la libéra de ce cauchemar. La deuxième renonciation de Napoléon contient ces mots: «Je déclare mon fils empereur des Français, sous le nom de Napoléon II. Ma renonciation au trône devient nulle si l'on se refuse à reconnaître mon fils comme empereur.»

Pourtant les Bourbons revinrent

— l'empire de Napoléon II, bambin de 14 ans, n'avait duré que dix jours . . .

Le 22 juillet 1832, à Schönbrunn, François, Joseph, Charles, Duc de Reichstadt, lieutenant-colonel du régiment de cavalerie Wasa, mourut de tuberculose pulmonaire, à l'âge de 21 ans. Ainsi finit le fils de l'Empereur Napoléon, «l'jaiglon enchaîné» comme le surnommait ses contemporains — ainsi finit un rêve ambitieux qui, pendant deux décades, avait éveillé des espoirs immenses et des craintes dans le monde entier. Le Duc de Reichstadt, comme on appela l'ancien Roi de Rome après le traité de Paris de 1817, est resté fidèle jusqu'au dernier souffle au testament de son illustre père; de toutes les fibres

Signal

Le frontispice nous montre: Le lieu de naissance du Ju 88 — Une étudiante-ouvrière aide les monteurs. Au paravant, l'étudiante-ouvrière devait consacrer ses vacances à un travail pénible qui assurait sa subsistance et ses frais d'études. Aujourd'hui, les étudiantes allemandes sont tenues de travailler à l'usine au cours des premiers semestres. Elles viennent ainsi en aide aux ouvrières qui ont besoin de repos, en leur permettant de jouir d'un congé payé supplémentaire, et, par leur travail dans l'industrie de guerre, elles contribuent à la victoire finale



Le fils du grand Corse revient — porté par de soldats allemands

Le 14 décembre 1940, l'agence allemande D.N.B. annonçait: «A l'occasion du centenaire du jour où Napoléon fut transporté de St Hélène à Paris, le Führer a informé le Maréchal Pétain qu'il s'était décidé à céder au peuple français les restes mortels du fils de l'Empereur, du Duc de Reichstadt, afin de l'ensevelir au Dôme des Invalides. Le Maréchal Pétain a remercié le Führer, en son nom et au nom du peuple français, de ce geste généreux.» Vers minuit du même jour, le cercueil arriva à une gare de Paris. Des soldats allemands le portèrent sur une prolonge d'artillerie et accompagnèrent les restes du Duc de Reichstadt jusqu'aux grilles de la cour d'honneur qui précède le Dôme des Invalides, où, aux premières heures du 15 décembre, ils furent solennellement remis à la garde nationale. Après de sombres roulements de tambour, aux sons de l'orgue et accompagné de portes-flambeau, la garde nationale porta le cercueil devant la tombe de Napoléon et le mit en bière devant le maître-autel.

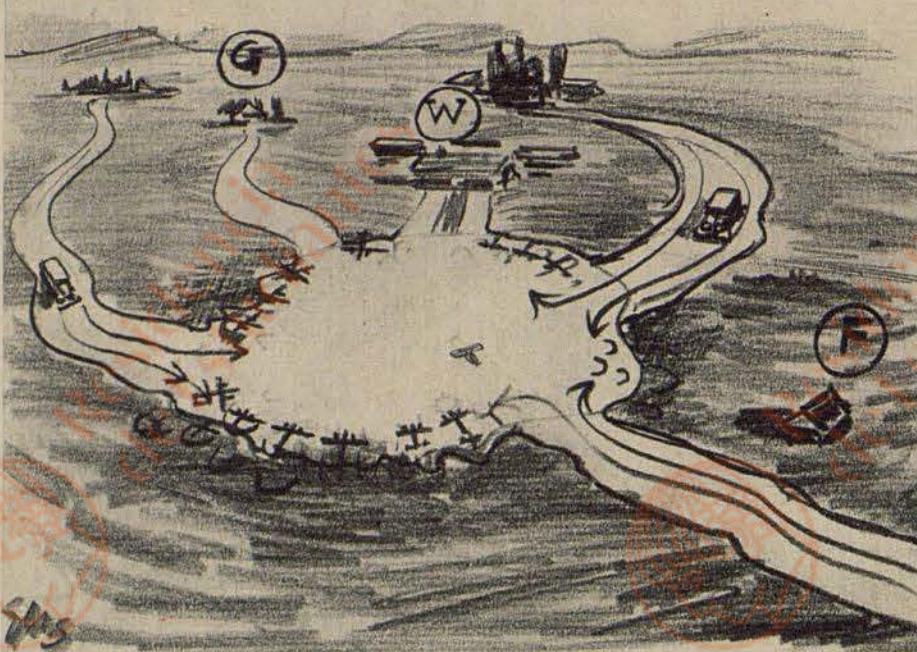
de son être, il s'efforçait de l'imiter et il était persuadé qu'un jour son heure sonnerait. Mais la cage dorée que Metternich lui avait forgée ne lui permit pas de s'enfuir — une mort précoce termina la tragédie de cette vie malheureuse.

Le 15 décembre 1840, le Corse défunt rentra à Paris pour la dernière fois; il fut enseveli sous le Dôme des Invalides. Depuis lors, la France avait deux fois demandé à la famille impériale d'Autriche de lui céder les restes

mortels de Napoléon II, Duc de Reichstadt, afin de réunir père et fils dans la mort. Obstinent, les Habsbourgeois s'y refusèrent.

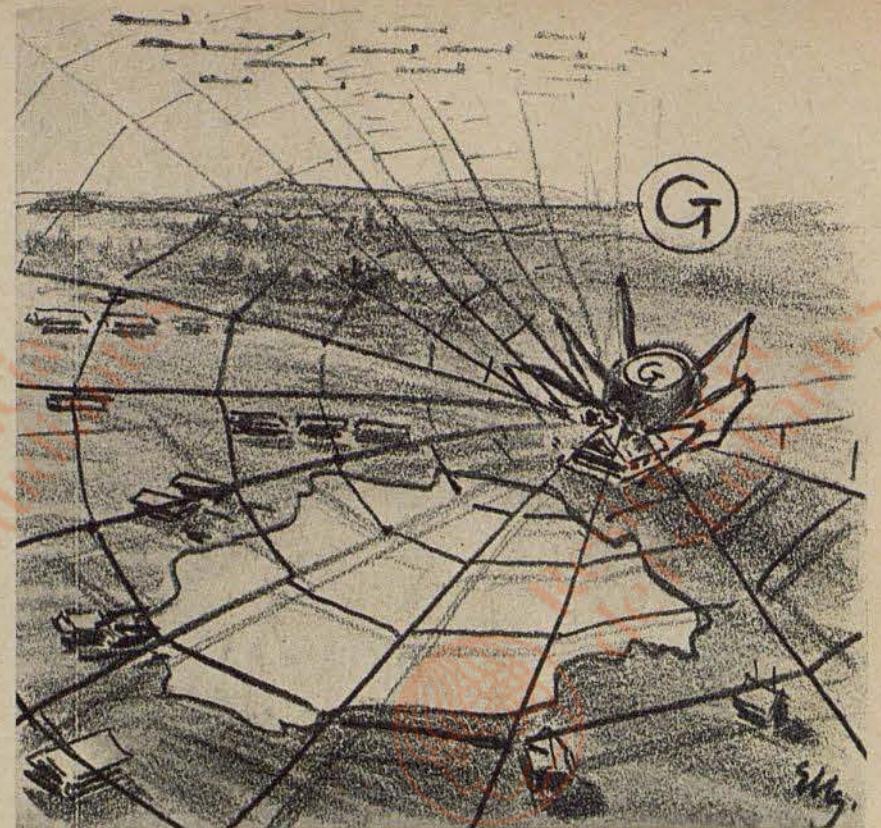
Le 15 décembre 1940, cent ans après le retour du grand Corse, le sarcophage du Napoléonide rejoignit pour toujours celui de son père. Adolf Hitler lui a ouvert les portes de la crypte des Capucins à Vienne. La captivité habsbourgeoise de «l'Aiglon» était terminée.





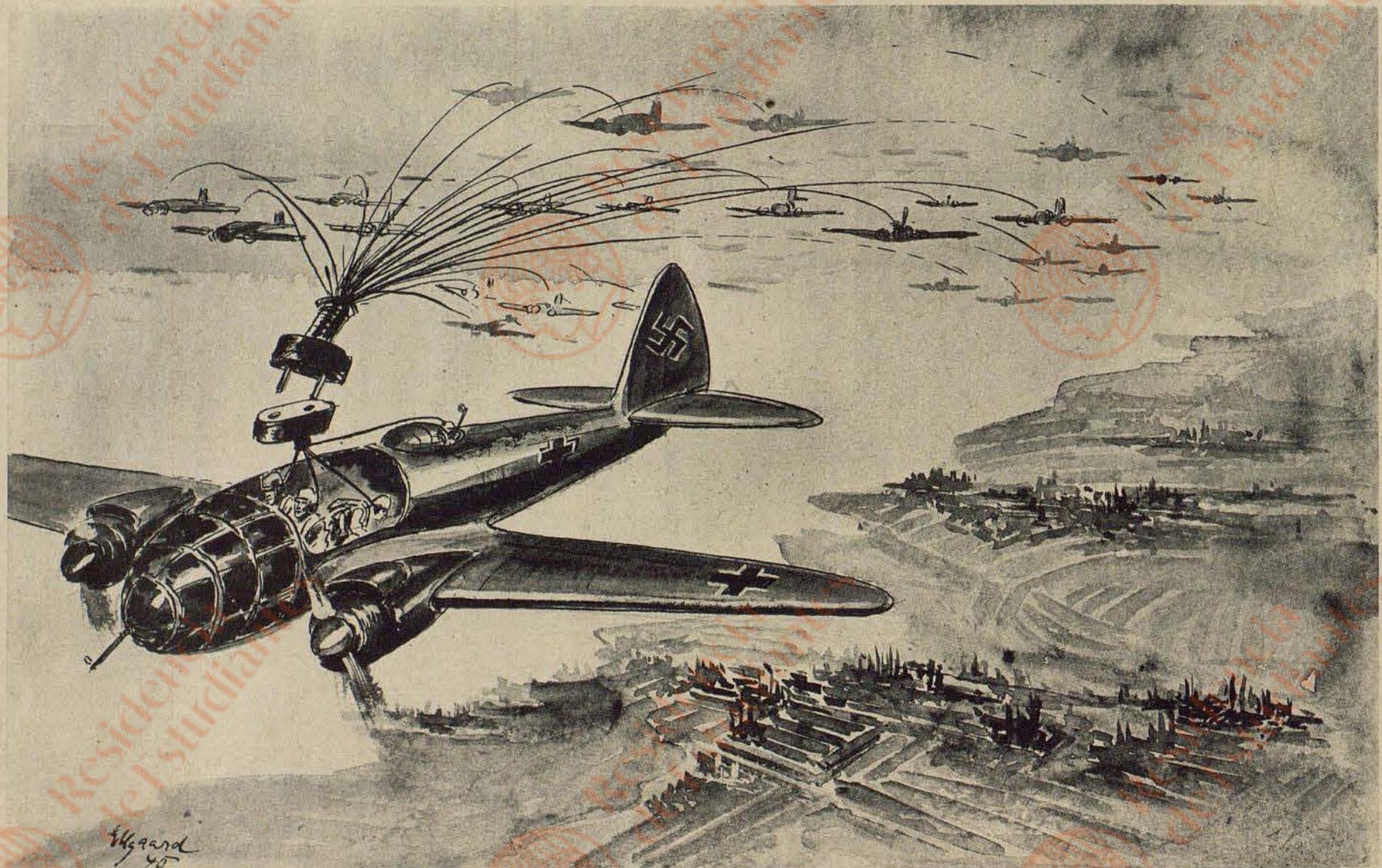
Dans le nid camouflé

L'aérodrome de campagne n'est pas, comme l'aéroport du pays, un petit endroit intime, ou tout ce qui techniquement s'y tient, est pour ainsi dire à portée de la main. Cet aérodrome, par exemple, appartient à un groupe de bombardiers. D'ordinaire, il est absolument vide, les avions sont accroupis comme des lièvres dans les sillons, à l'écart du terrain d'atterrissement: il s'agit de les dissimuler aux intrus. Ici, pas de caserne comme en temps de paix. Le poste de combat (G) peut néanmoins dans les cas urgents atteindre en quelques secondes tous les hommes qu'il lui faut. Dans de telles circonstances, le personnel terrestre, sort rapidement des ateliers (W) pour se rendre auprès des appareils, prépare le départ et roule les machines sur le terrain d'atterrissement. L'équipage, en état d'alerte, quitte ses abris, est transporté sur le terrain. Au même instant, une activité dévorante se déploie dans la station de TSF (F)



Le cerveau du «nid»

Telle une araignée, le poste de combat (G) a tendu, grâce à sa station de TSF, un réseau serré au-dessus de sa zone d'influence, réseau qui pénètre partout. Les fils conduisent aux ateliers, aux abris, aux groupes voisins, à l'état-major de l'escadrille auquel ce groupe et d'autres encore obéissent, à la défense terrestre et à l'observatoire. Le groupe volant n'a qu'à se trouver où il veut, peu importe, il est pris dans ces fils indestructibles. Sans la TSF, impossible aujourd'hui de concevoir un engagement sérieux. C'est par la radio que le poste de commandement capte les informations importantes, lesquelles exigent des ordres instantanés; c'est la radio qui transmet ces ordres aux groupes aériens et qui leur communique par exemple des bulletins décisifs sur les variations de la température. Si le chef du poste de commandement accompagne l'escadrille, c'est son remplaçant qui accomplit les tâches terrestres



Le cerveau du groupe

Le groupe, aérien lui-même (à moins que ce ne soit l'unité, laquelle comprend plusieurs groupes) possède son propre réseau d'informations. Celui-ci se décompose en deux réseaux complets par eux-mêmes: le premier est compris dans chaque appareil et assure la liaison entre l'observateur, le pilote, le radiotélégraphiste et le tireur de bord. C'est là en quelque sorte l'installation de bord. Le deuxième réseau, c'est l'installation de TSF. On dirait une gigantesque prise de courant qui, d'un seul coup, relie tous les appareils avec l'appareil du commandant et qui — sur appel — relie par TSF n'importe quel appareil avec n'importe quel autre. Indépendamment de cela, chacun des avions dispose, comme il va de soi, d'une liaison par TSF constante avec son aérodrome. C'est ainsi qu'à chaque instant du vol, les hommes de chaque équipage peuvent communiquer entre eux, chaque appareil communiquant avec le commandant, chaque appareil, avec les autres et avec l'aérodrome. Supposons qu'après un vol à travers les nuages l'appareil du commandant ait perdu de vue un avion, l'installation de TSF émet aussitôt ces mots: «Dora, Dora, où est-tu?», et l'éther les transmet au loin. Alors «Dora» annonce son «malheur aérien» — un moteur a cessé de fonctionner, et le commandant renvoie «Dora» à ses foyers. Ce qui veut dire que «Dora» a perdu contact avec les autres et qu'elle ne compte plus que sur les fils de TSF la reliant à son aérodrome pour regagner sa base

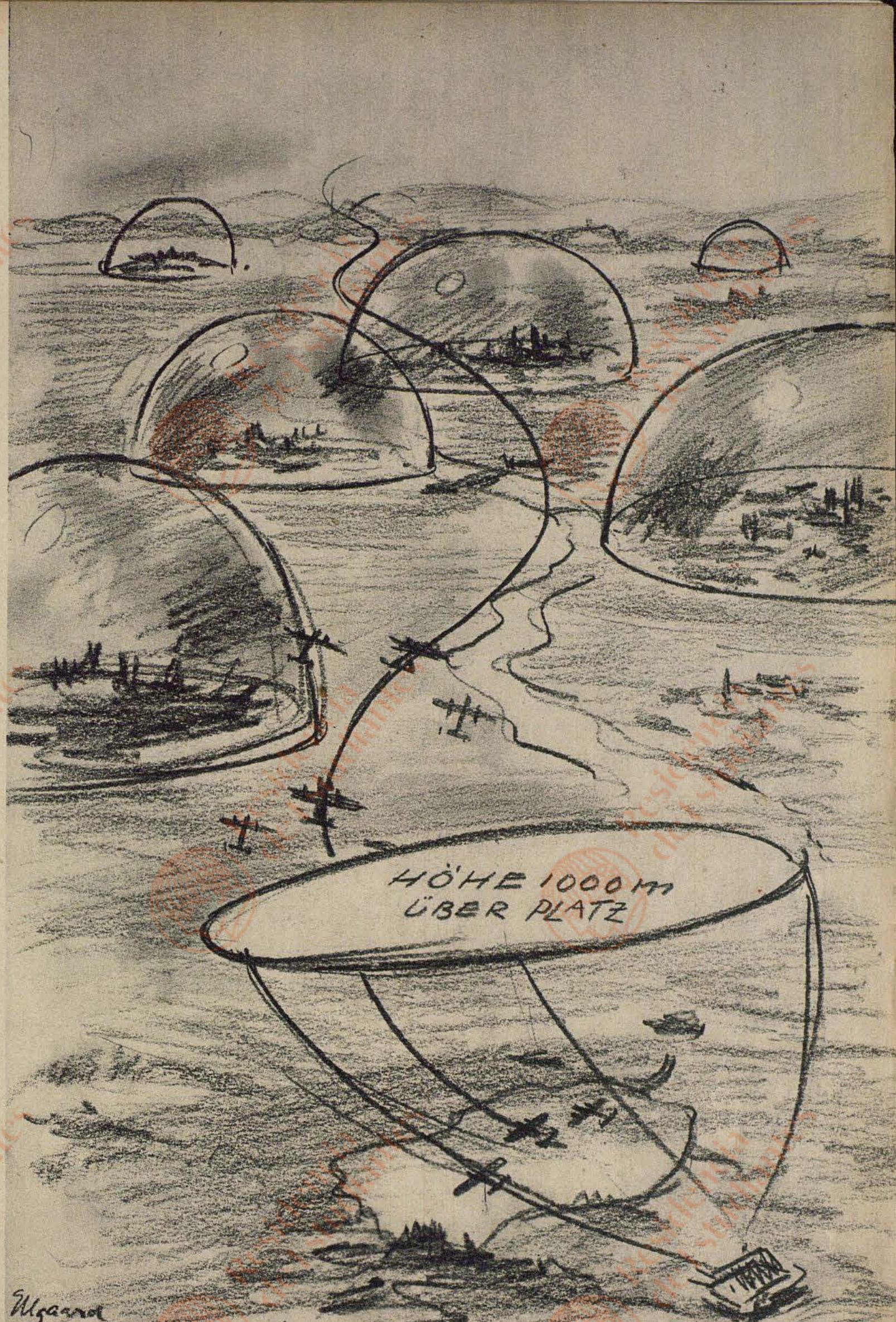
Tactique, technique, prouesses d'aviateurs

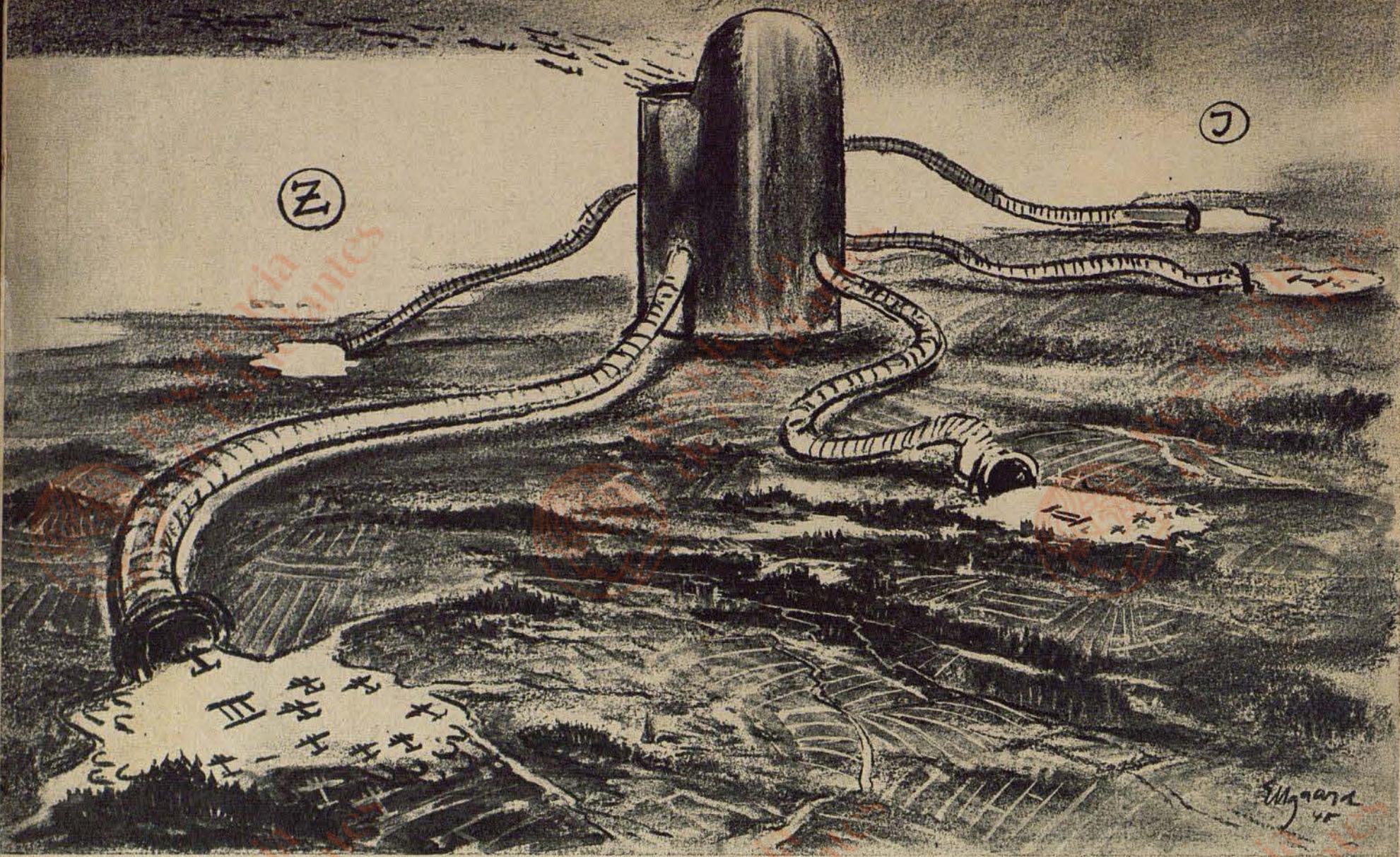
Ce que l'on doit savoir,
pour estimer à leur juste
valeur les communiqués
quotidiens des com-
bats aériens livrés au
cours de cette guerre

Les informations du Haut Commandement de l'Armée sont laconiques. La plupart du temps, elles ne renferment que quelques mots, et se contentent de mentionner le lieu d'une attaque ou d'une rencontre des forces aériennes, et le résultat du combat. On peut bien supposer qu'à la lecture des hauts faits terrestres et navals le profane intéressé se rend compte de ce qui s'est passé, car il a tout de même une idée du vocabulaire tactique et stratégique. Il en va tout autrement pour l'aviation moderne, qui est jeune et sans analogie avec ce qui a précédé. Elle a été organisée plutôt selon les théories de gens du métier que selon des expériences pratiques. Il ne s'agit pas de dernières retouches à leur structure ou à leur forme en vue de combats; ce sont les principes fondamentaux qui sont à la base de cette arme tout entière qui doivent être forgés en pleine lutte entre la vie et la mort. Voilà pourquoi ces combats sont tellement héroïques, voilà pourquoi il est nécessaire de connaître quelques-uns des principes des combats aériens; on les trouvera exposés ci-après, sous toutes réserves comme il va de soi.

La cloche de verre

De même que, pour les mettre à l'abri de toute tentation extérieure, on recouvre certains aliments d'une cloche de verre, de même a-t-on institué sur le territoire national tout autour d'espaces menacés et d'une importance vitale des zones où il est interdit de voler, véritables murs de verre qui empêchent les avions d'y pénétrer. Un avion qui voudrait survoler cette zone interdite, serait immanquablement accueilli par des obus de DCA ou par des avions de chasse. On voit que l'espace aérien est traitre en temps de guerre, et ce qu'il y a de sûr c'est qu'un piéton tournerait plus aisément les règlements de la circulation qu'un avion dont on dit trop volontiers mais sans raison aucune, qu'il est «libre comme l'oiseau dans l'air». Voici encore quelques détails sur le règlement de la circulation aérienne en temps de guerre: le groupe de combat qu'on voit par exemple sur cette photo, doit se former après le départ à exactement 1000 mètres de hauteur au-dessus de l'aérodrome, après quoi seulement, le groupe peut repartir dans les directions prescrites, en observant les distances et les hauteurs non moins prescrites





Rendez-vous:
XY = 16 heures précises

Une escadrille de combat doit prendre son envol vers l'Angleterre. Elle comprend trois groupes de combat (I, II, III), accompagnés de destroyers (Z) et de chasseurs (J). Les aérodromes des chasseurs et des destroyers se trouvent à l'avant, plus à proximité de l'ennemi; les nids des trois groupes de combat, eux, sont installés plus à l'arrière et à grandes distances les uns des autres. On voit tout de suite quelle perte de temps, de forces et d'effet de surprise signifierait le rassemblement des cinq groupes sur un seul aérodrome et leur départ en tant qu'unité homogène. C'est pourquoi l'état-major de l'escadrille convoque les officiers à un certain point (XY) de l'aire, et ces officiers doivent réaliser la prouesse de se trouver là tous autant qu'ils sont, à l'heure dite. Le lieu du rendez-vous est comme une géante « marmite aérienne », où le commandant de l'escadrille forme l'unité des partants. Ces groupes de combat s'envolent alors en une chasse éperdue, accompagnés de la meute des chasseurs et des destroyers... — c'est là encore une des « modestes » conditions d'un combat victorieux.

La portée du tir

On sait que les appareils de combat emportent des bombes. Et en Angleterre surtout on peut se faire une idée assez précise de la puissance de ces bombes. Oui mais, quelle est la puissance du feu de chacun de ces appareils, et quelle est son degré d'importance?



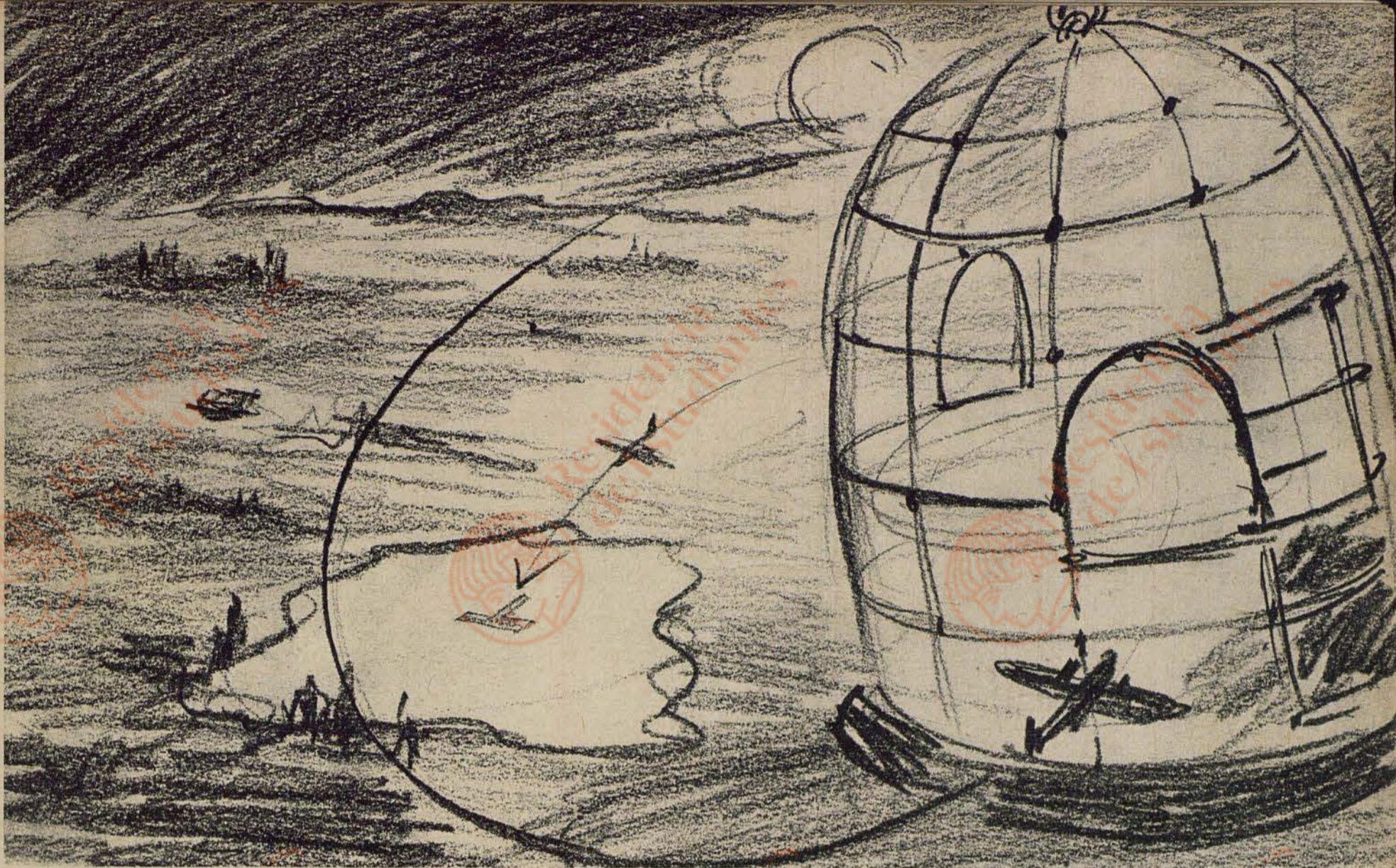
Portée du tir
d'un chasseur

S'approcher frontalement par exemple du monoplace ME 109 serait pure folie. Le danger n'est pas moindre si l'on tente la manœuvre par derrière ou de côté; mais l'appareil est manœuvrable à souhait en un rien de temps, il fait volte-face et met l'adversaire à portée de son tir.



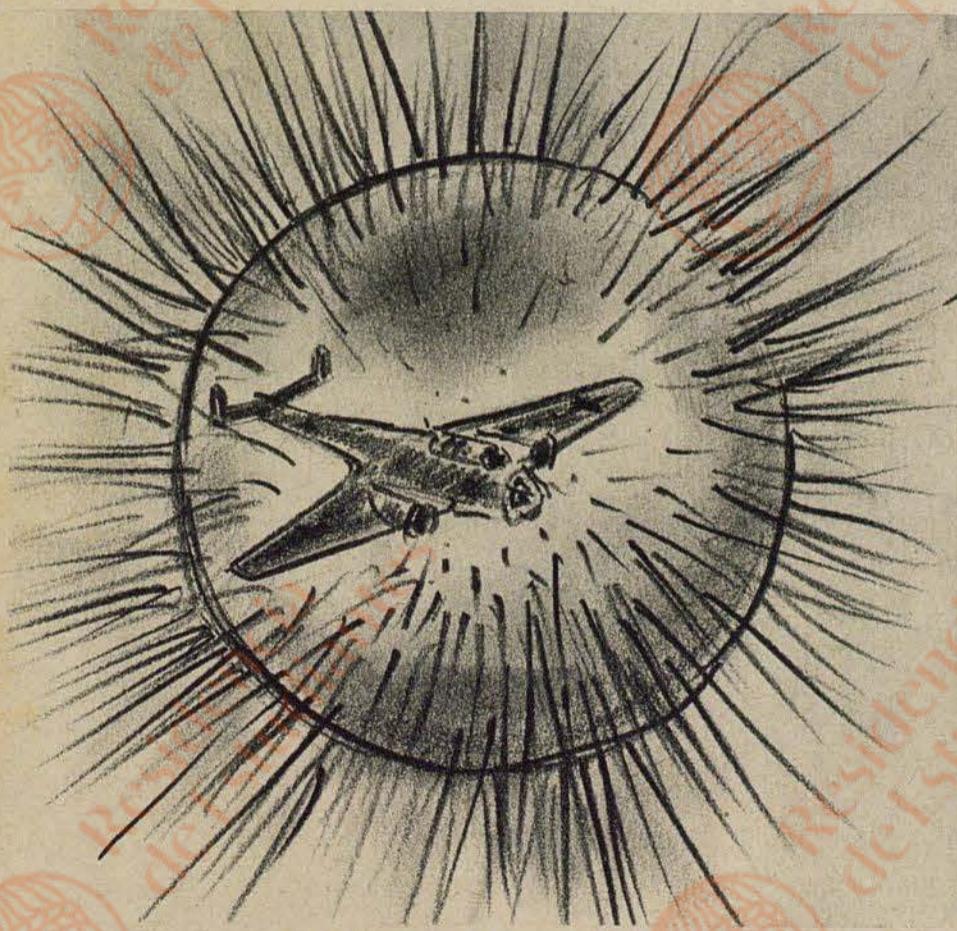
Attention, destroyer!

Chat échaudé craint l'eau chaude. Seuls les débutants auraient l'idée de s'attaquer à un destroyer. Celui-ci répondra aux avances qu'on lui fait comme une dame des plus agressives. Le relancer, est peine perdue. Imaginez deux camarades des Montagnes Rocheuses, ceux-ci dos à dos, l'arme au poing — et vous aurez une idée de la portée du tir d'un destroyer.



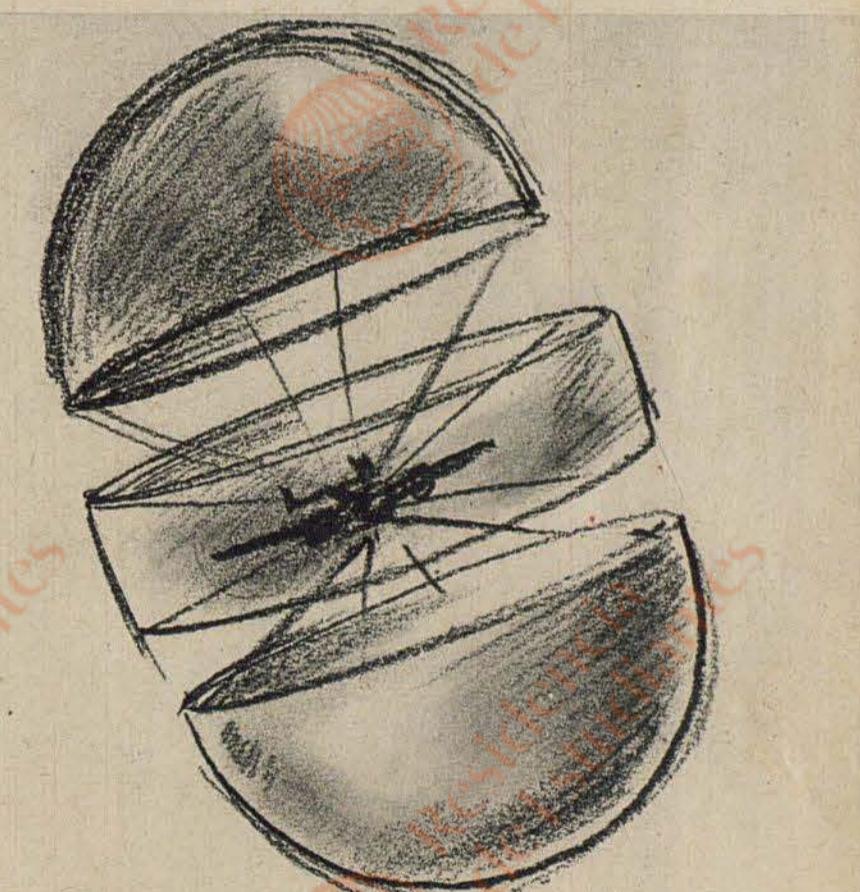
La cage nocturne

Non sans ressemblance avec la « marmite aérienne » est la « cage nocturne ». Elle se trouve habituellement à une distance respectable de l'aérodrome; c'est une installation qui est expressément réservée pour la nuit, et qui sert de « salle d'attente ». Evidemment, il s'agit toujours d'une installation aérienne. On ne peut s'attendre à ce que cette installation soit pourvue du chauffage central, et pourtant elle ne manque pas d'agrément. Elle est, par exemple, un abri sûr pour un groupe de combat revenant de l'ennemi, et qui ne saurait atterrir sur son aérodrome. Et pourquoi ne le peut-il pas? Parce que des avions ennemis évoluent précisément au-dessus ou dans le voisinage de l'aérodrome. En atterrissant, les appareils trahiraient la présence du nid si bien camouflé, et c'est ainsi que les aviateurs continuent à voler dans la cage nocturne jusqu'à ce que l'aire soit complètement dégagée.

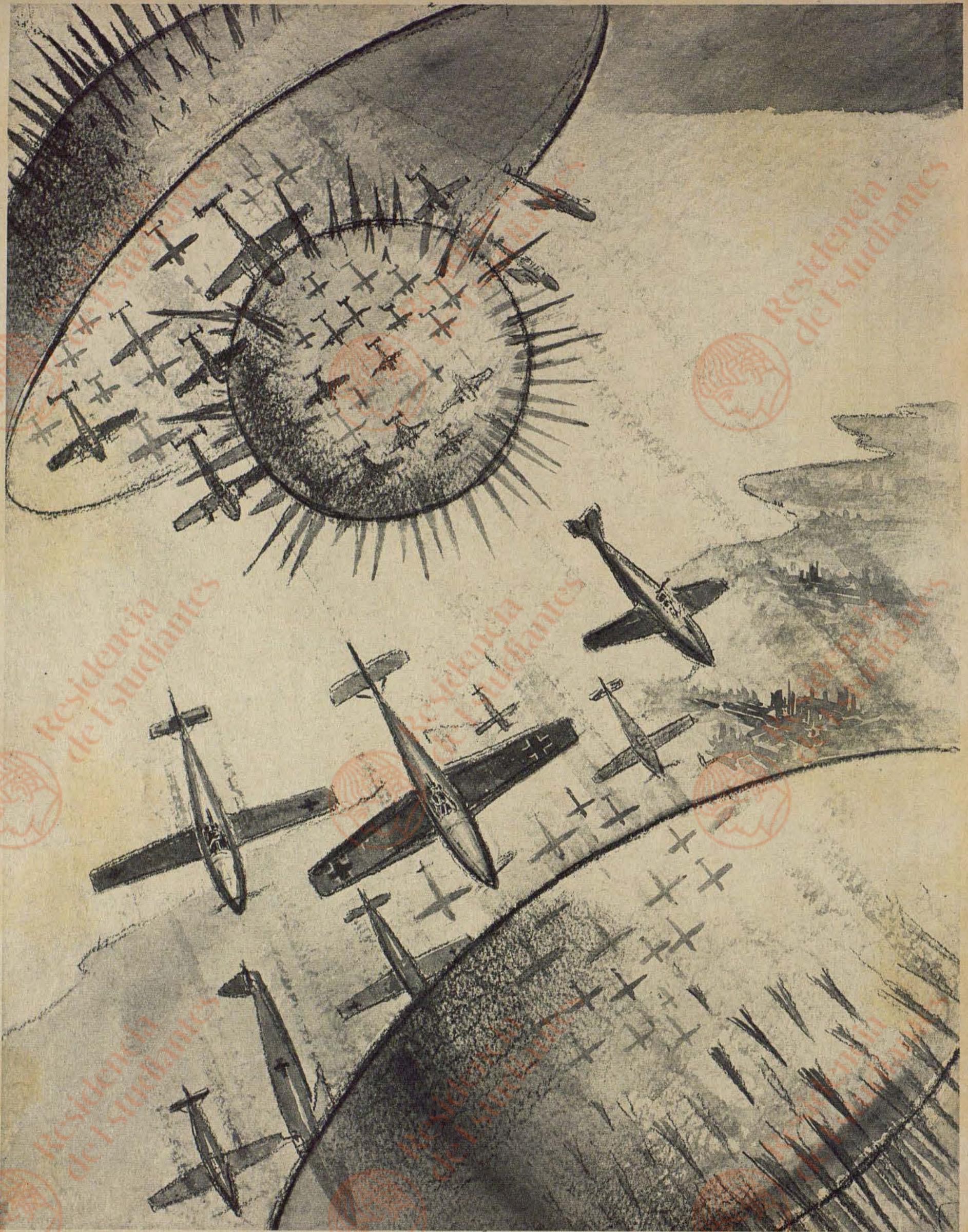


Le hérisson volant

Le chasseur et le destroyer sont des assaillants sélectionnés et de pure race. Ils n'ont ni le temps ni l'envie de se défendre. Par contre, la grande tâche des bombardiers c'est d'amener sa charge au but. Nul doute qu'il n'ait l'envie de combattre, mais il ne le doit pas. Il doit voler tout droit, sans chercher à comprendre, et ne pas s'écartez de la ligne droite, quand même l'adversaire le menacerait d'un côté ou d'un autre. C'est bien pourquoi il a toutes les apparences du hérisson, et il est en état de tirer dans tous les sens...



... il tire verticalement en l'air et verticalement vers le bas, droit devant lui et en arrière, et les piquants de sa carapace de feu se dressent dans tous les sens. Cette boule de feu astucieuse et puissante qui, — formée par plusieurs tireurs de bord, — peut, à chaque instant, recourir et blinder la carapace, compense ce qui pourrait lui manquer en vitesse, en puissance ascensionnelle et en maniabilité. Il ressemble tant qu'on voudra à un vieux monsieur arrivé à une haute situation, — il ne faudrait pas lui marcher sur les pieds, car il n'est rien moins que patient.



Distribution du
feu dans l'unité

L'unité de combat de l'armée, qui comprend des détachements d'infanterie et d'artillerie, a, au cours de son évolution séculaire, fait preuve de l'effet du tir le plus favorable; de même dans les unités motorisées de la flotte. L'aviation, elle, ne recueille ses expériences qu'au jour le jour. Par exemple, les escadrilles de bombardiers en route pour l'Angleterre se composent de hérissons, elles finissent par former un immense porc-épic défendu de tous les côtés. A leur tête et autour d'elles volent les chasseurs rapides agressifs, entre eux aucun interstice pour un ennemi qui voudrait percer. Les destroyers sont là, eux, aussi; au-dessus des bombardiers, au-dessous, derrière eux, une attaque par derrière se heurterait dès le début aux canons de retraite du destroyer vigilant, et peu après à sa contre-attaque. On peut comparer l'escadrille de combat volante, sous sa forme actuelle, à une unité de marine, à condition de mettre sur le même plan les bombardiers et les vaisseaux de ligne, les chasseurs et les torpilleurs, les destroyers et les cuirassés.

La Victoire à l'Ouest

Une exposition
de l'armée allemande
à Vienne

Devant la statue équestre de l'archiduc Charles. Le général feldmaréchal List inaugure la grande exposition militaire sur la Place des Héros à Vienne, où l'on peut voir des modèles de la technique militaire allemande, des voitures blindées, des canons anti-aériens et des avions, ainsi que du butin rapporté de la campagne à l'Ouest. Derrière le monument: le pavillon de l'exposition, couronné d'une tour

Le Maréchal du Reich Hermann Göring visite l'exposition. Accompagné du général feldmaréchal List, du Reichsleiter von Schirach, des chefs régionaux de la Marche de l'Est et de beaucoup d'officiers supérieurs, le Maréchal du Reich se fait montrer l'exposition; il examine surtout le stand où s'évoquent le combat et la victoire des troupes de la Marche de l'Est, au nord du cercle polaire



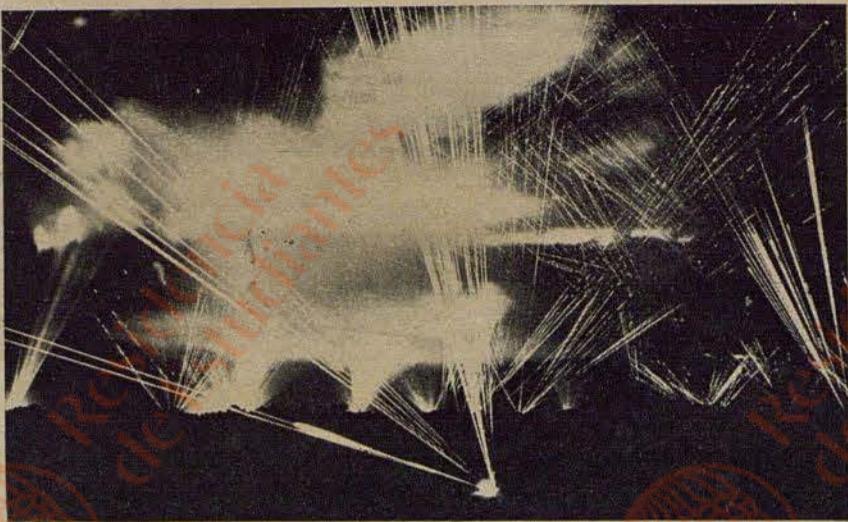


De la neige dans le Nord— du soleil dans le Sud

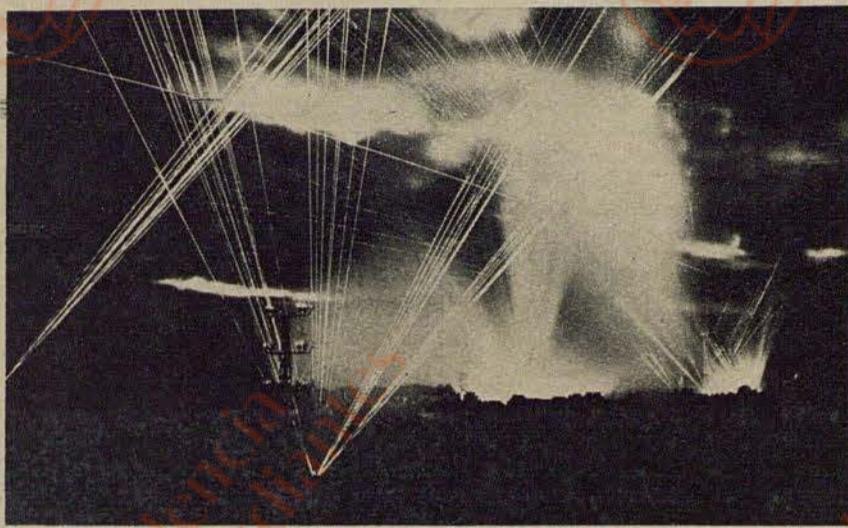
Le pays montagneux au Nord de la Norvège, le point le plus septentrional du front allemand contre l'Angleterre, est couvert de neige. Aujourd'hui des parachutes y doivent descendre la nourriture à que'ques endroits isolés: les routes de communication et les chemins de fer sont couverts de neige et impraticables. Les camarades de l'armée au Sud ont la vie plus facile. Le soleil d'hiver y chauffe bien. Ils sont en garde au point le plus méridional du front, au pont international d'Andaye à la barrière française, qui les sépare de l'Espagne (Photo ci-dessous)



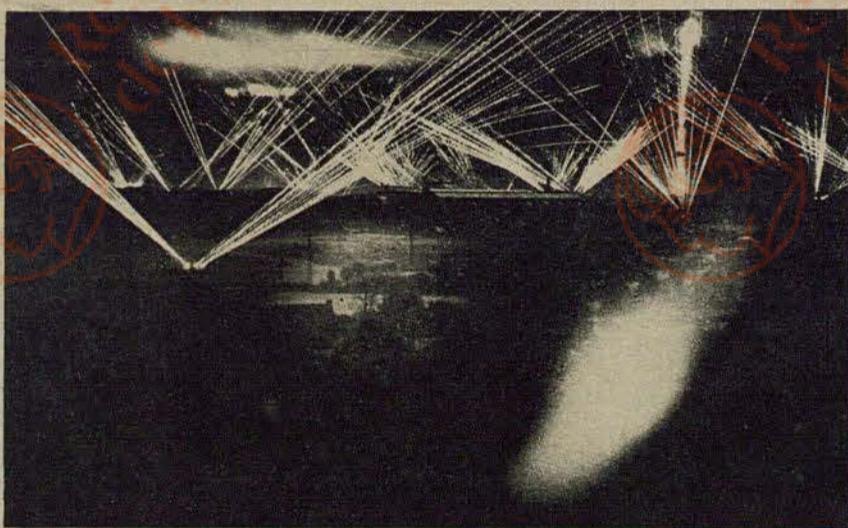
Un amateur prend des photos :



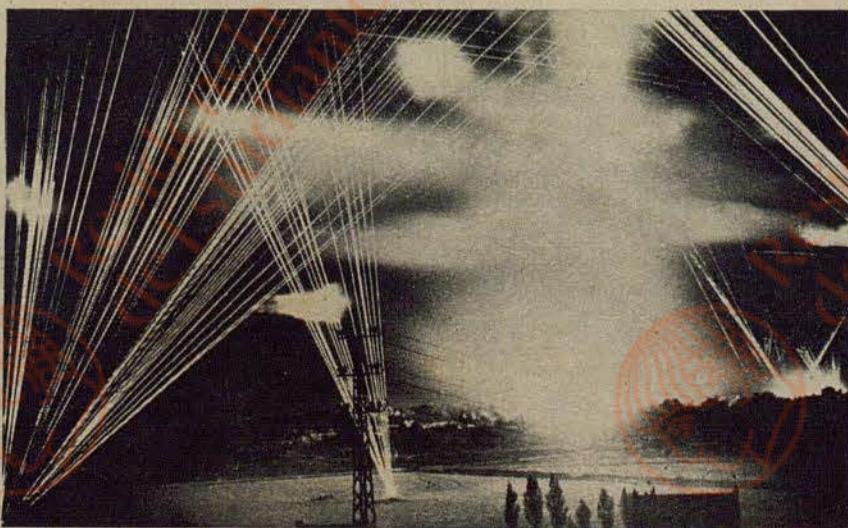
Feu d'artifice de la DCA. Tels des rayons, les projectiles décrivent leurs traces lumineuses, s'entre-courent, percent le nuage éclairci de bombes lumineuses : la DCA de la côte fait un feu de barrage



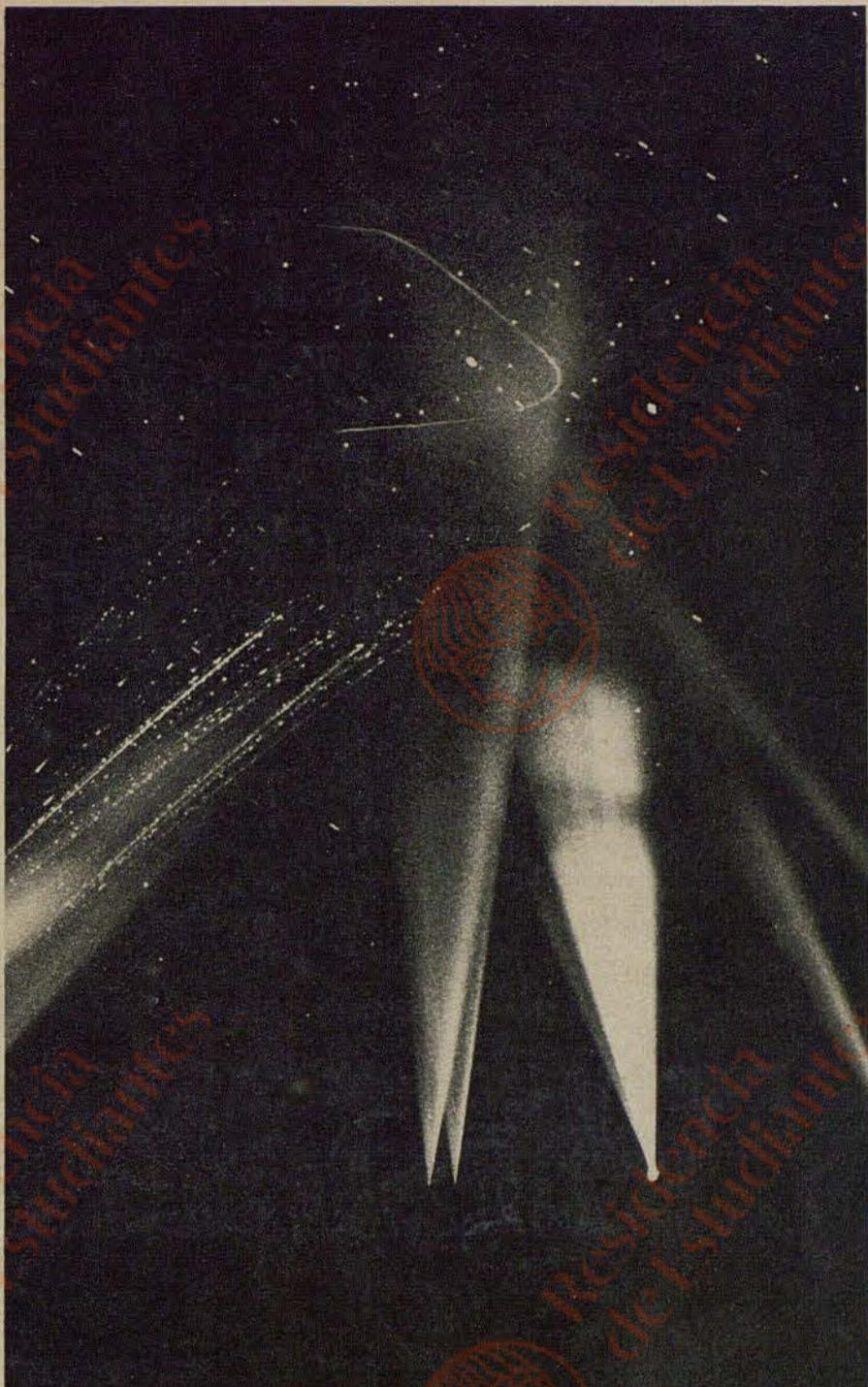
Le ciel s'éclaire : A l'horizon, des projecteurs jettent des flammes; leur lueur se mêle au blanc des nuages



Le feu de barrage devient plus violent. Localités et champs ressortent plus nettement sous la lumière des bombes éclairantes qu'au clair de lune



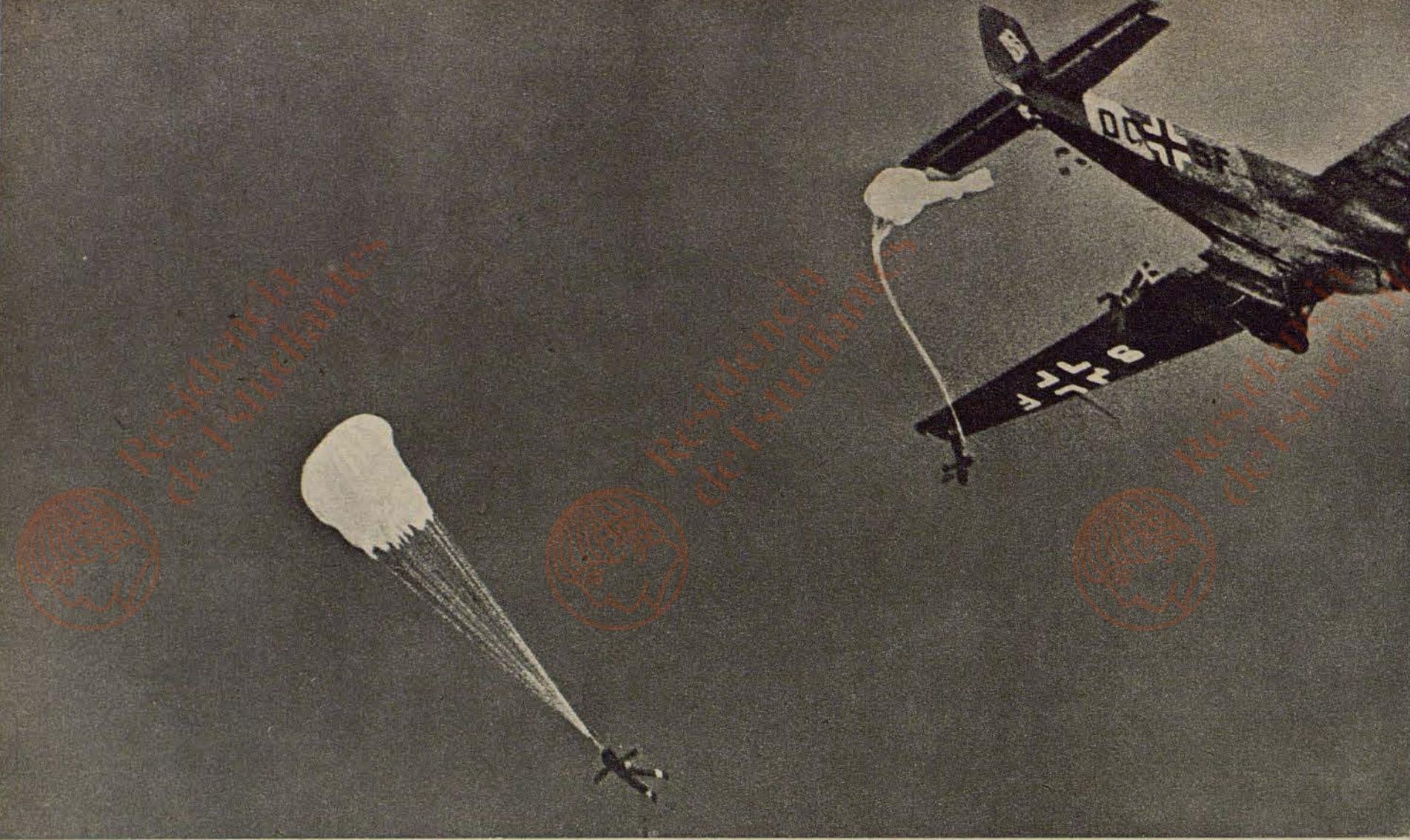
Une bombe lumineuse est tombée dans le village. La DCA a descendu son parachute. Pendant un instant, la position des pièces dans le pré est inondée de lumière comme en plein jour



La DCA vient d'atteindre son but: Un bombardier anglais a été incendié. Les cônes des projecteurs l'ont capturé. L'avion en flamme dessine la trace de sa chute, une ligne de feu qui strie le ciel



L'avion s'écrase sur le sol. Le virage mortel se détache, toujours plus net dans le ciel nocturne. Quelques secondes encore, le bruit d'un corps qui tombe, la détonation de bombes qui explosent au sol, un jet de flamme — la DCA a fait son œuvre



Tout au nord, un avion évolue au-dessus de la campagne cachée sous la neige. Des formes humaines sautent hors de l'appareil, des parachutes s'ouvrent — des renforts pour les hommes courageux de Narvik. Böttcher, de la PK

Le soldat à la caméra

Documents photographiques inoubliables
des Compagnies de Propagande

II. Le reporter inconnu de la PK.

Plus d'un se demande avec étonnement comment il est possible qu'un événement qui a eu lieu à plusieurs centaines de kilomètres, en plein cœur du pays ennemi, puisse dès le jour suivant faire l'objet de reportages de la PK (Cie de propagande), ou de récits radiodiffusés si vivants. Les prouesses des hommes qui réalisent ce miracle, valent la peine qu'on s'attarde une fois à les relater. Voici un exemple entre mille :

On avait adjoint à une division blindée qui se portait en avant une troupe de reporters appartenant à une compagnie de propagande. La percée du front français avait réussi. Et la poussée continuait jusque dans l'hinterland. Le soir, la division campait à plus de cinq kilomètres au delà de l'ancien front. Le reporter « parlant » de la troupe avait utilisé un court répit pour décrire les événements de cette journée victorieuse qui amenèrent la rupture du front. Les deux reporters-photographes avaient utilisé pour leurs clichés 15 bobines de la « Leica », et devant le reporter de la radio se trouvaient 8 feuilles « parlées », toutes prêtes : des descriptions du combat, des interrogatoires instructifs de prisonniers. Il ne s'agissait plus que de mettre ce matériel en sûreté, à l'arrière. Cela représentait cent-trente kilomètres à franchir dans la nuit !

... Vers l'intérieur de la France ! Les colonnes allemandes sont en marche sur les routes de l'Artois, de la Bourgogne, de l'Ile-de-France... Des photos telles que celles-ci, dépourvues en somme de toute tension dramatique immédiate, projettent cependant sur le spectateur leur rythme vibratoire de grand événement historique. Huschke, de la PK





Pour lui la guerre est finie. Le poilu a quitté son colosse de fer, et il s'avance, les bras levés, vers les fantassins allemands, ceux-là mêmes qui ont réduit au silence la « forteresse qui crachait du feu ». Le courage du soldat est plus trempé que l'acier-vérité qui a trouvé en cette photo un symbole persuasif Utecht. de la PK

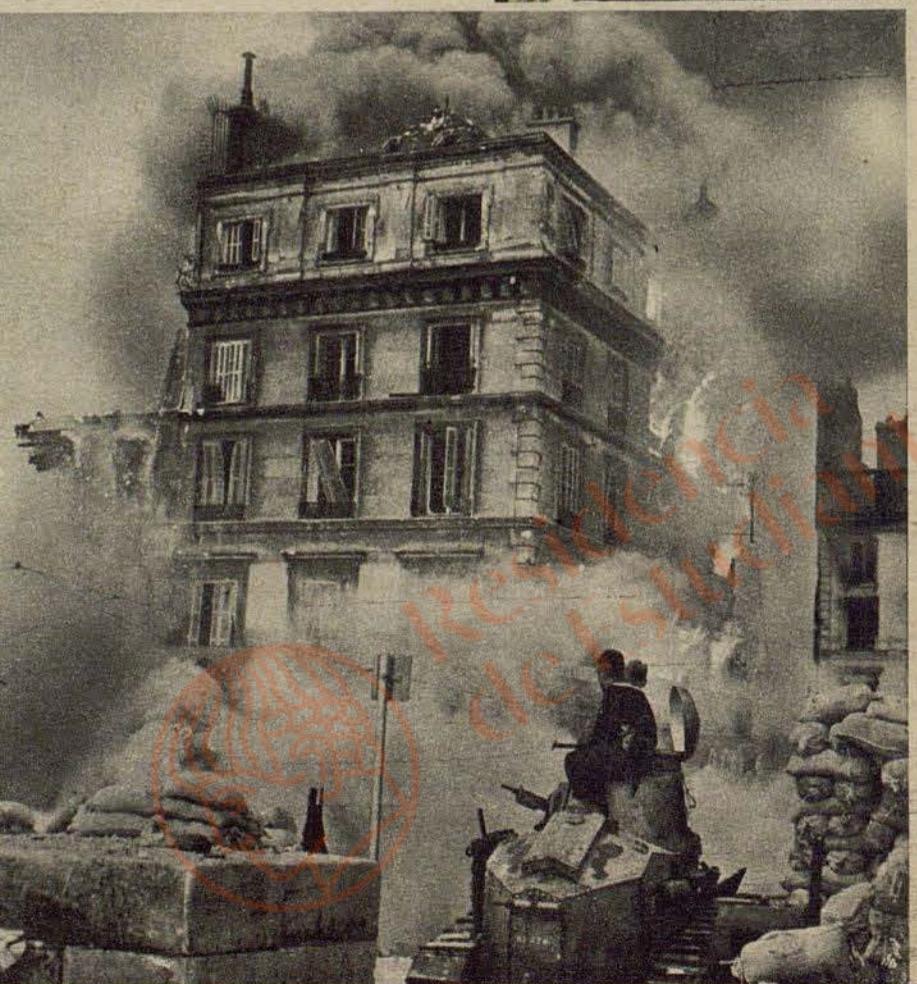
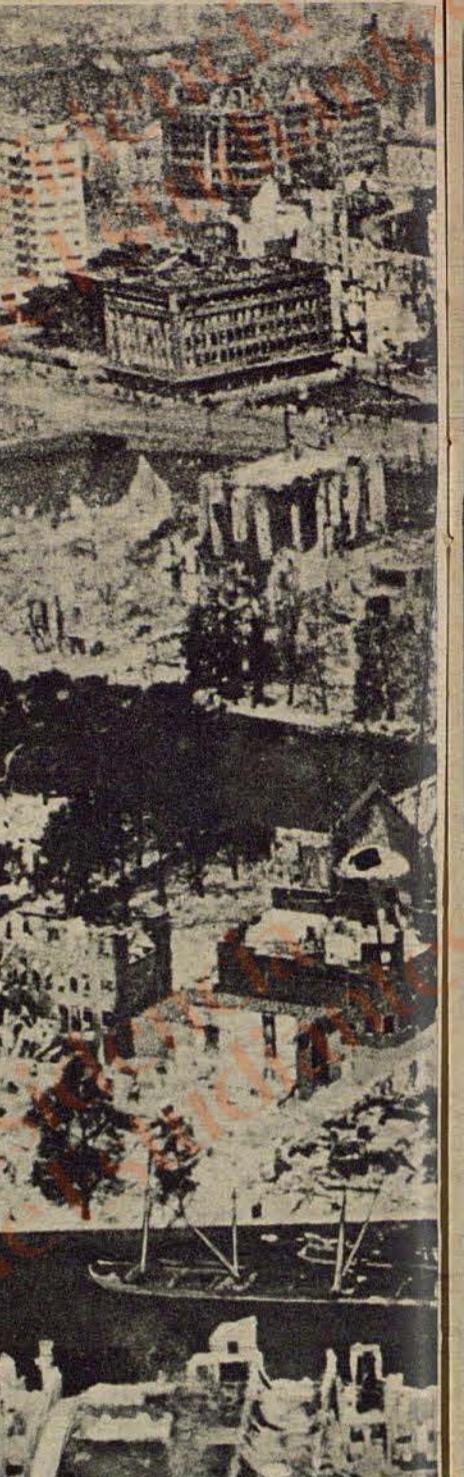




Les dix premiers kilomètres, tout va bien. De temps à autre, le motocycliste rencontre des unités de sa division qui serrent les rangs, des renforts de sa propre troupe. Une demi-heure plus tard, il est seul. Aucun autre bruit que celui de son moteur. Dans le lointain, un village en flammes. Toute droite la route y mène, sur des kilomètres de longueur. Les flammes vacillantes projettent une lumière spectrale sur l'ensemble.

Il est à l'entrée du village. Une chaleur infernale l'accueille. Or, il doit passer coûte que coûte. Une partie du village est encore intacte. Une voiture sanitaire est arrêtée devant une maison de campagne. Le motocycliste stoppe et demande de l'eau à boire. On lui donne un gobelet de vin. Les Français sont-ils dans les parages? Non, on ne les a pas aperçus. Eh bien, il n'y a qu'à reprendre la route droite! Brusquement, une puissance invisible lui arrache le guidon des mains. Il est soulevé de sa selle. Sa moto roule dans le fossé. Lentement, il revient à lui, après cette chute terrible. Ses mains saignent. La moto est intacte. Le sac aux reportages aussi. Il allume sa lampe de poche: tout s'explique. Il avait buté contre un cheval mort.

Encore cinq kilomètres, et puis tout-à-coup il essaie des coups de feu. Vite, à pleins gaz et lumières éteintes! Brusquement, à quelques centaines de mètres en avant, un craquement et quelque chose qui vole en éclats. Les Français viennent de faire sauter le pont. Il freine brusquement, saute à bas de sa moto, la pousse contre un buisson du chemin et se met à l'abri. Il entend des voix. Puis il désassure sa carabine. Les voix s'éloignent... Une demi-heure après, il poursuit sa route, le sac de courrier en bandoulière. Il abandonne momentanément la moto. Il reconnaît le terrain. Le pont est complètement détruit. La rivière a plus de trente m. de largeur. A l'aide d'une planche, il en sonde la profondeur. Passer, il n'y faut pas songer. Il se dissimule derrière le remblai du pont, sous un buisson, et se saisit de la carte et de la lampe de poche. Le pont le plus proche est à 8 kilomètres au moins. Il se trouve à

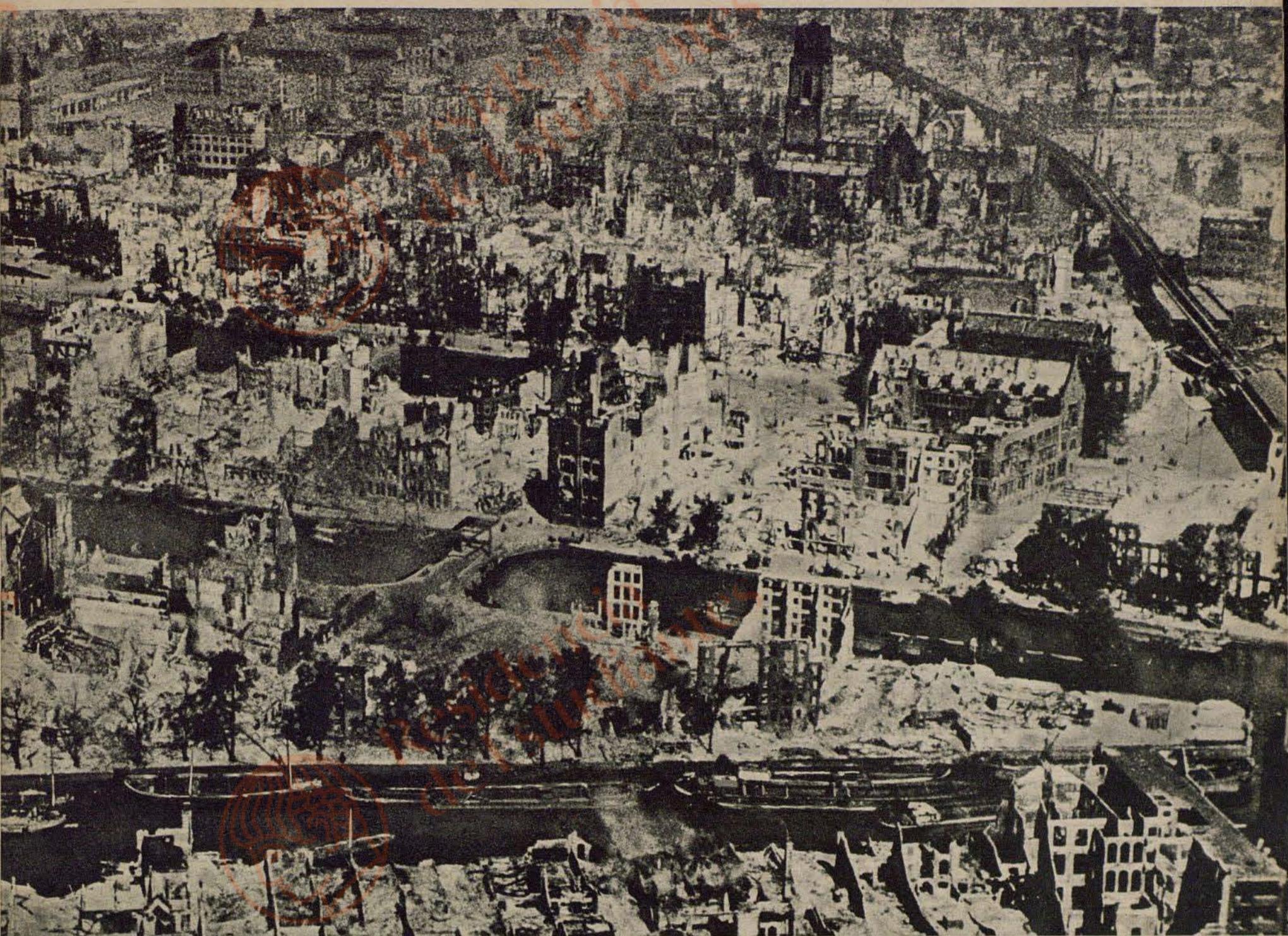


L'Angleterre dit adieu au continent. Les voies de la retraite britannique sur les ports de la Manche étaient marquées de hautes colonnes de fumée: les villages et les villes des « Alliés » furent pillés et incendiés

Schmidt, de la PK

Rouen en flammes. Les Français défendent désespérément la rive gauche de la Seine, à Rouen, mais les bastions furent levés et la ville en flammes conquise

Wehsau, de la PK



Le visage de la guerre totale. Après Varsovie, ce fut le tour de Rotterdam de tirer la leçon d'une défense inutile contre l'aviation allemande — la rançon du défi, ce fut la destruction du cœur de la ville Cariensen, de la PK



Le pas de charge des tanks: On a chassé l'ennemi des rues d'Orléans

Kipper, de la PK





Les routes des vaincus. Qui donc pourrait considérer sans émotion ce fragment d'une tragédie sans précédent? Dépassant d'interminables colonnes de prisonniers, des fugitifs regagnent leurs foyers. A la vue du jeune homme exténué et qu'on transporte dans une voiture d'enfant, les prisonniers eux-mêmes oublient un instant leur propre sort Weber, de la PK

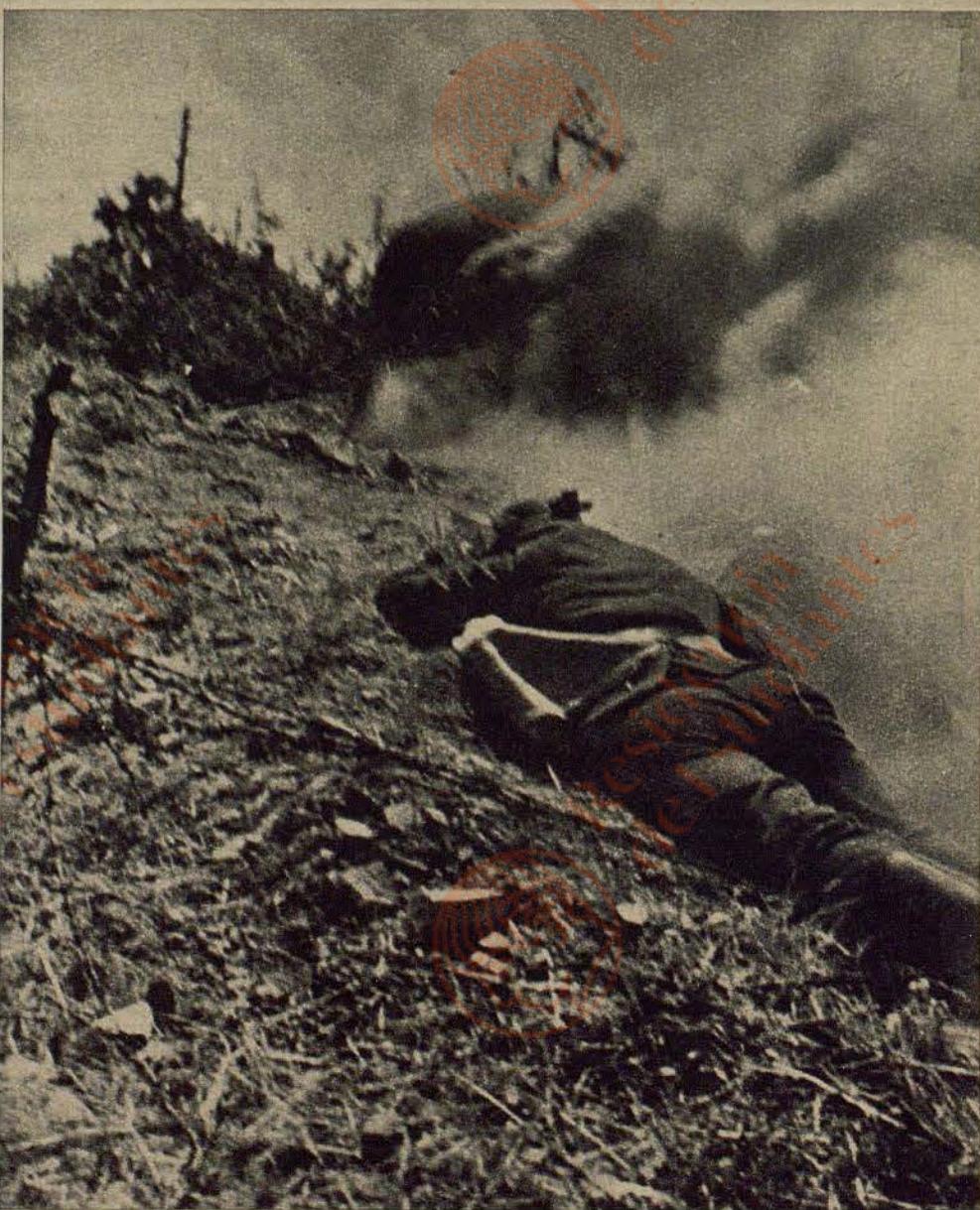
main droite de la route. Les voix que le motocycliste avait entendues, se sont éloignées vers la gauche... Retour à la moto. Il enfouit le sac dans le side-car. Mais il n'ose remettre le moteur en marche, pour ne pas se trahir. Les



Magie des armes. Un mortier lourd en plein engagement. Comme une bête antédiluvienne, il émerge de la fumée de la guerre Bauer, de la PK

Français ne peuvent être loin. Il préfère pousser la machine, et lui faire descendre les 300 mètres qui le séparent du pont détruit. Ensuite, il continue le long de la rivière. A l'est, c'est déjà le crépuscule.

Seconde de terreur?
Que non pas: c'est bien plutôt le moment d'agir! Cependant que la troupe de choc allemande atteint la coupole cuirassée, un obus éclate à cet endroit même. L'homme de la PK ne s'abrite qu'après avoir photographié la scène Grimm, de la PK



Il lâche les gaz et démarre. En un quart d'heure, il atteint le pont suivant. Il est intact. De l'autre côté il y a des sentinelles. Déjà, il va crier — il s'aperçoit à temps que ce sont des Français. Sans accélérer, il poursuit sa route en direction du village, occupé par l'ennemi. Mais personne ne le reconnaît. Il tourne à gauche, et débouche sur la grand-route. De ce côté-ci une colonne est en marche vers l'avant. Ce sont des soldats allemands! Il est en sûreté. Il s'adresse au premier officier qu'il rencontre et lui fait son rapport; une heure plus tard, il a atteint le centre de renseignements de sa compagnie. Sa mission est accomplie.

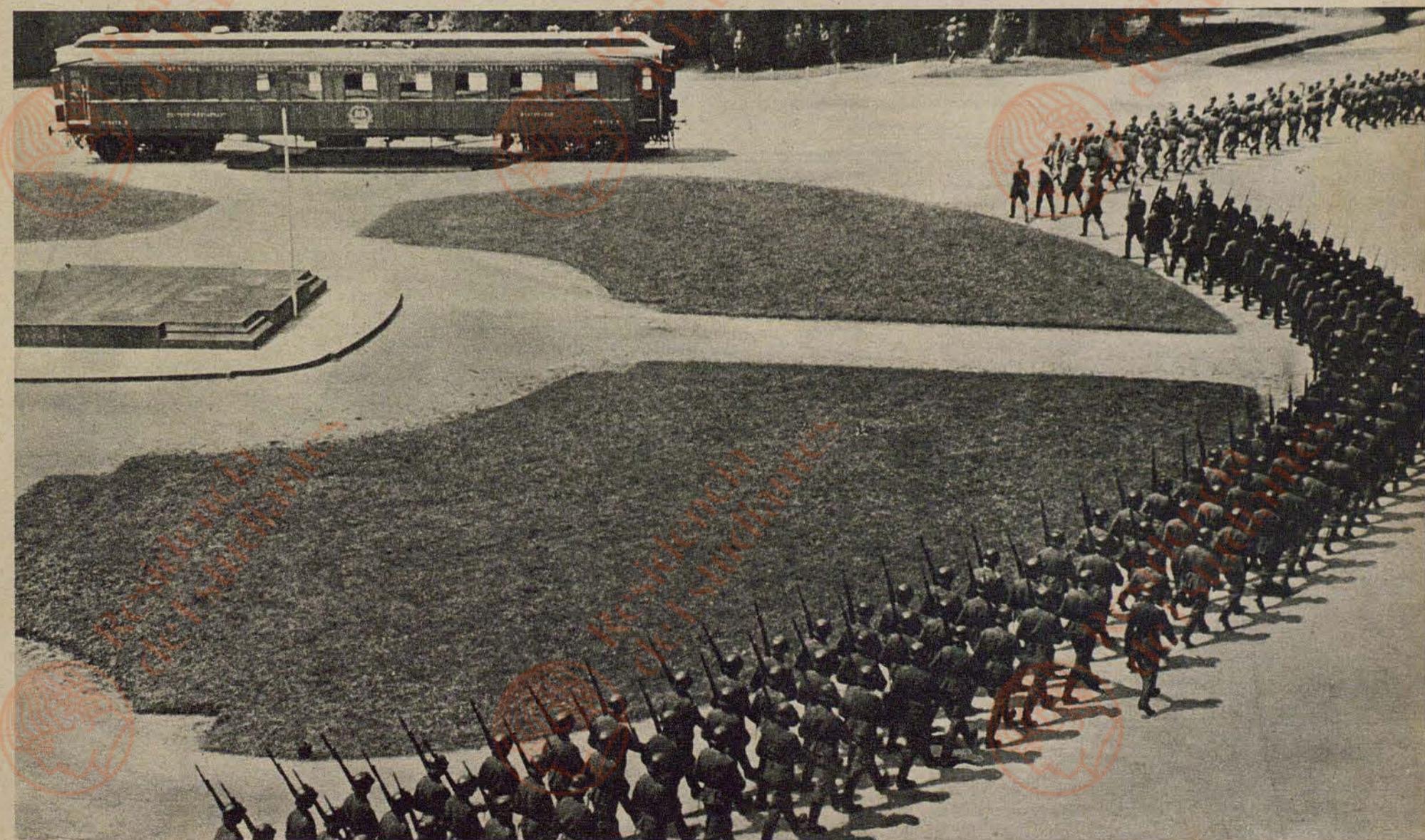


La griffe de la mort. Un bombardier allemand provoque au combat un bateau d'avant-poste, dans les parages du Firth of Forth. Après une série de gerbes de mitrailleuses, l'équipage a quitté le navire. Les bombes s'abattent — en voici une qui atteint le milieu et envoie l'appareil de guerre à destination des poissons

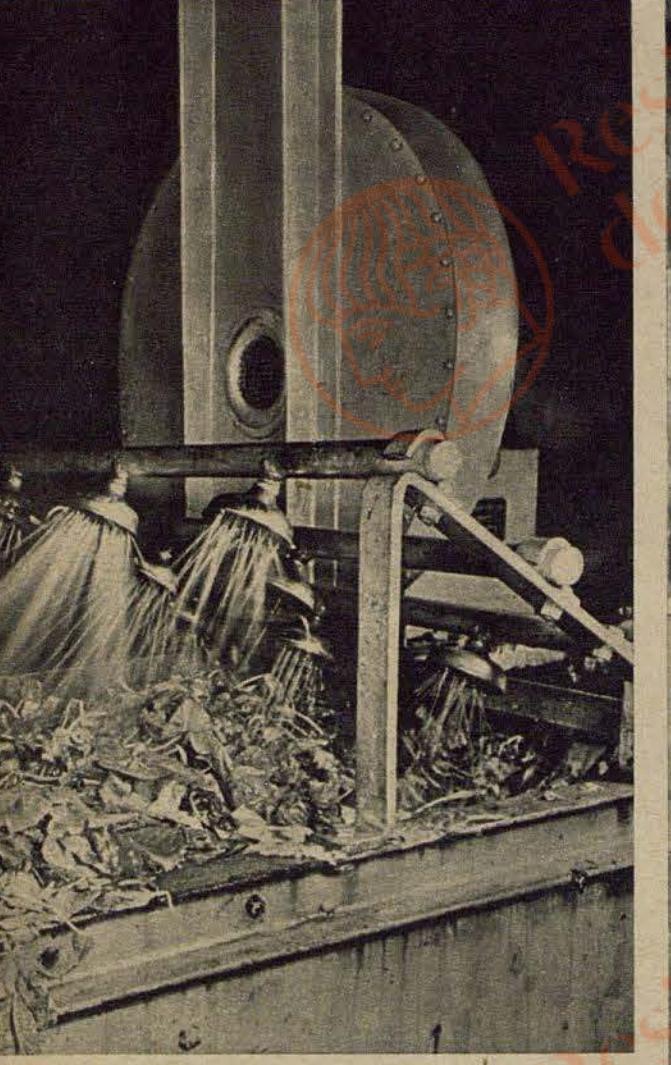
Wundshammer, de la PK



Pris dans l'enfer de Dunkerque. Le visage de ce soldat anglais est ravagé par lassitude et le désespoir Titz, de la PK



Compiègne — dernier acte! A l'endroit même où, en novembre 1918, l'Allemagne s'entendez dicter les conditions d'un armistice humiliant et dont la forme était outragante au possible, défile en juin 1940 la compagnie d'honneur allemande qui introduit la cérémonie historique, à l'issue de laquelle la « honte de Compiègne » sera à jamais effacée. Borchart, de la Pk



DES FRAISES TOUTES FRAICHES *en janvier*



Au laboratoire de réfrigération, on observe les phénomènes chimiques et biologiques qui accompagnent la congélation des aliments — sur notre photo il s'agit de pommes, de poires, d'asperges et d'abricots

Une nourriture uniforme, unilatérale, ne fait de bien à personne. Mais, selon les saisons, la nature est plus ou moins prodigue, et puis les légumes, les œufs, les fruits, les poissons sont des aliments périssables. C'est ainsi que nos ancêtres ont déjà su ce que c'était que de saler, mariner, confire, c'est ainsi que nous connaissons depuis des dizaines d'années les boîtes de conserves en fer-blanc. Mais rien ne vaut ce qui est frais; l'heure de la congélation des conserves devait sonner. Ce procédé ne présente que des avantages: hors le sucre et le sel, pas le moindre ingrédient chimique, pas d'apprêts extraordinaires, et le produit obtenu n'a pas un goût autre que celui du produit frais correspondant. Ajoutons que la réfrigération n'altère en rien le contenu en calories, sels nutritifs et vitamines — en un mot, les conserves réfrigérées sont la solution même de l'antithèse qui opposait les aliments frais aux conserves. Les procé-

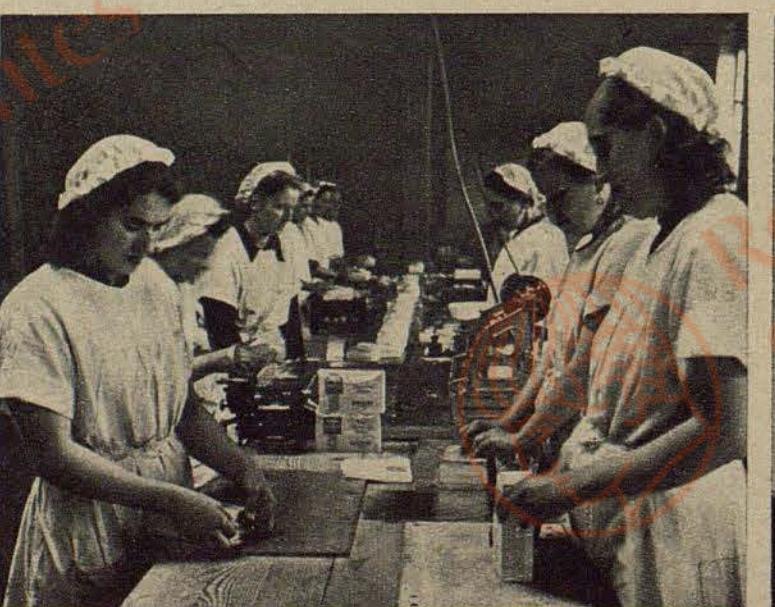
Voici la «voie de réfrigération» que vont suivre les épinards: les feuilles fraîchement cueillies sont rincées, et on les dispose sur un ruban sans fin qui s'enroule autour d'un tambour trieur — seuls les aliments absolument frais sont «congelables» — et qui les amène à une chaudière de blanchiment; la température élevée et la vapeur concourent à détruire les fermentations nocives

dés de refroidissement qui s'implantent de plus en plus en Allemagne, permettent en tout temps des régals réservés jusque-là à de brèves périodes d'années exceptionnelles; même en janvier, la table se garnit de fraises réellement fraîches, d'asperges fraîches, de légumes frais de toutes les variétés existantes.

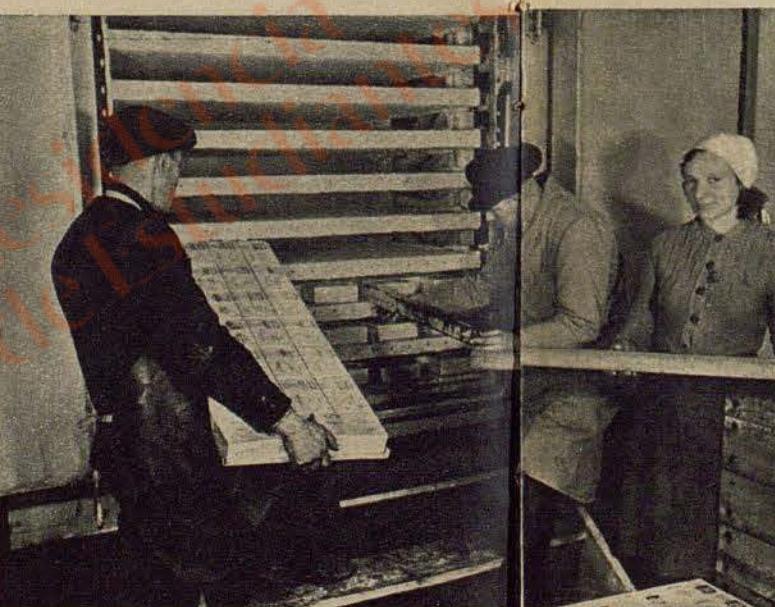
Au dépôt de réfrigération, où règne un froid constant de vingt-cinq degrés (le froid et le pourcentage d'humidité de l'air sont soumis à un contrôle soutenu), les ouvriers doivent accomplir leur service vêtus de chaudes fourrures. Toute marchandise frigorifiée peut conserver presque indéfiniment sa fraîcheur



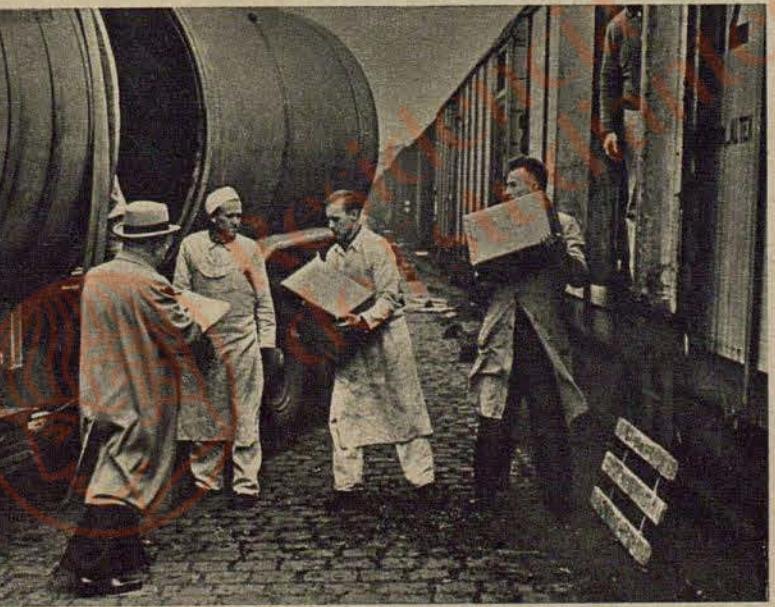
Les épinards prêts à cuire sont emballés dans des cartons spécialement appropriés au procédé de congélation. Après l'avoir pesé . . .



. . . on enveloppe le paquet dans un sachet de cellophane, et on ferme le tout par voie de fusion sur une plaque brûlante. Après quoi commence . . .



. . . la congélation dans le réfrigérateur au moyen du frigorifère électrique à trente-cinq degrés sous zéro et deux à trois heures durant



La voie qui mène au consommateur: La marchandise congelée est chargée sur des wagons réfrigérants, pour être rechargeée, au lieu de destination, sur des camions réfrigérants de la municipalité. Par les soins des détaillants, elle finit par atteindre . . .



. . . le cuisinier du grand hôtel, lequel déballe le paquet de cellophane, pour y découvrir un poulet et des petits pois: de son côté . . .



la ménagère éprouve la plus agréable des surprises en recevant, au cœur de l'hiver, ces aiguilles rouges toutes fraîches . . .

Importance et déroulement de la guerre actuelle

par

le Colonel Chevalier von Xylander

Nous commençons aujourd'hui la publication d'une série d'articles sur la signification et l'évolution de la guerre actuelle; ces articles sont dus à la plume d'un des écrivains militaires allemands les plus réputés. Les événements qui se sont déroulés sous nos yeux, l'auteur les a observés d'un point de vue élevé, et il les éclaire à notre profit; il fait ressortir leur importance et ne néglige aucun détail — effort sans précédent — pour expliquer comment une politique allemande toute de prévoyance et un commandement militaire avisé ont remporté les grandes victoires qui étonnent le monde

I.

La campagne de Pologne

Avant le début de la guerre, en 1939, les puissances hostiles au Reich croyaient que la constitution d'un seul et unique front oriental contre l'Allemagne serait chose facile. Du fait de son antagonisme contre cette dernière, la Pologne était une alliée toute désignée. Avec la Turquie, les puissances occidentales entretenaient de bons rapports qu'elles espéraient pouvoir étendre à toutes les puissances balkaniques. Leurs négociateurs étaient en pourparlers à Moscou avec la Russie des Soviets. L'Angleterre pensait donner à la guerre qui venait, surtout le caractère d'une lutte d'épuisement à l'égard d'un adversaire inapte à en supporter la durée. Toutefois, entre l'Angleterre et la France les conversations politiques et militaires préparatoires qui avaient été poussées dans le détail, n'avaient abouti qu'en apparence à une complète communauté de vues et d'intentions. On n'était pas arrivé à s'entendre absolument sur la conduite des opérations.

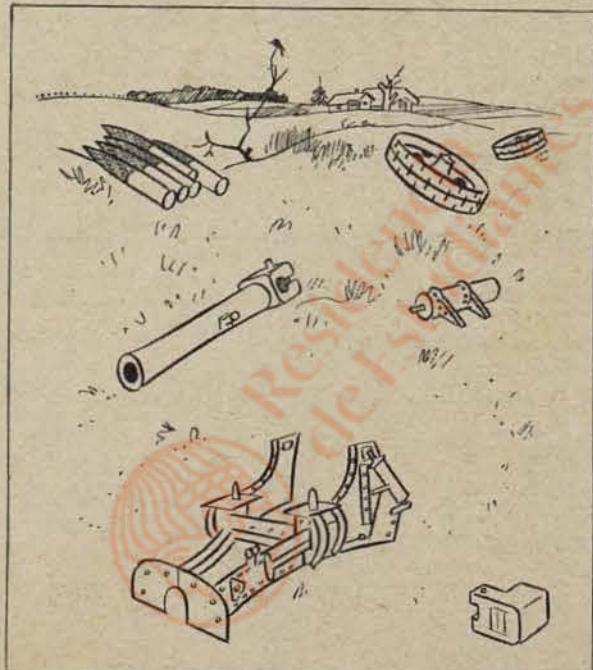
Au début de la guerre mondiale en 1914, le choix du front sur lequel l'Allemagne devait tout d'abord chercher la décision, était douteux. En 1939, au contraire, la situation pour l'autorité politique et militaire était nette. A l'Ouest, par suite du développement du «Westwall», le Reich était en mesure de se défendre avec des forces relativement minimes. Une attaque allemande contre les Français se serait heurtée à la ligne Maginot dont le forcement aurait, pour le moins, pris énormément de temps. Pour tous ces motifs il était évident qu'il fallait commencer par l'adversaire de l'Est. Sa défaite parfaire, d'ailleurs, la liberté de l'Allemagne qui ne pouvait plus être prise à revers au point de vue économique, ce qui était pour elle d'une si grande importance. Sur le principal théâtre des opérations, que devenait ainsi la Pologne, il fallait concentrer toutes les forces allemandes, celles, du moins, que l'Ouest n'exigeait pas absolument. Quant à la flotte allemande, il fallait en affecter la plus grande partie à la protection de la mer du Nord ainsi que des côtes allemandes contre l'Angleterre. De même, deux des quatre flottes aériennes devaient demeurer à l'Ouest pour mettre le Reich à l'abri des aviateurs de la France et de l'Angleterre. Mais on ne doutait aucunement dans l'Armée que la moindre partie de celle-ci ne fût suffisante pour donner à toute interruption de l'ennemi dans les positions de couverture la riposte qui convenait. Appréciant l'adversaire à sa juste valeur, le Führer était décidé à cet égard à aller aussi loin que possible, en vue d'assurer à la campagne de Pologne tous les éléments d'un succès. On ne pouvait, toutefois, sans autre, obtenir une supériorité numérique sur les Polonais, dont l'effectif de guerre était évalué à 1 million et demi de soldats. L'absence d'instruction de

quinze classes, contrainte imposée par le traité de Versailles, se faisait sentir dans l'effectif de guerre allemand. Car, malgré tous les efforts, on était tout juste arrivé à parer à une partie des conséquences de cette négligence imposée. Les réserves allemandes comptaient encore de nombreuses classes non instruites. En revanche, les deux flottes aériennes allemandes étaient supérieures en nombre aux 800 avions polonais et leur matériel était plus moderne et plus homogène que celui de l'adversaire.

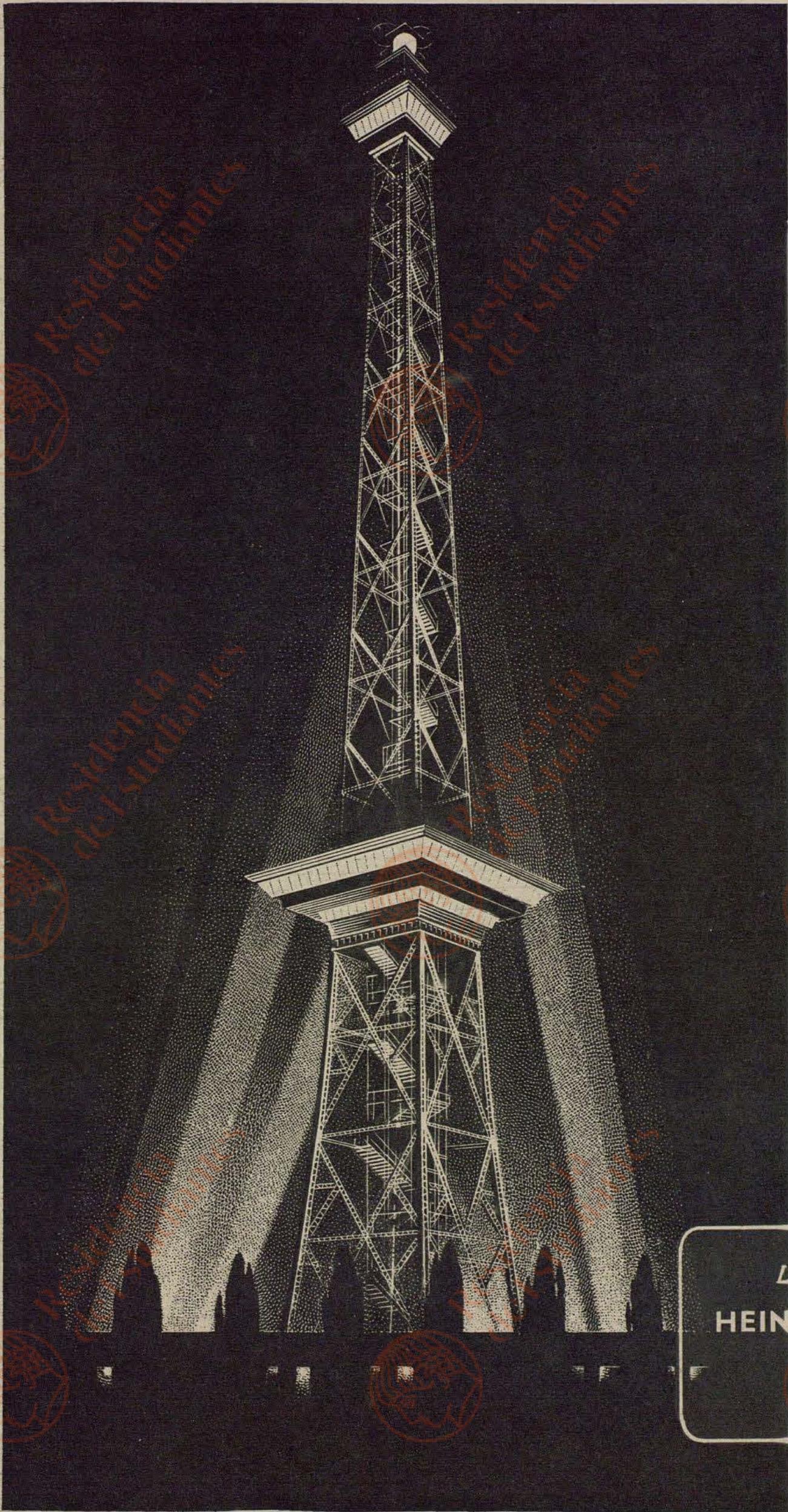
Le Polonais avait, par contre, une avance sous le rapport de la mobilisation déjà déclenchée chez lui depuis le printemps 1939. Il s'estimait prêt et, pour le surplus, également supérieur sous tous les rapports à l'Allemand haf. Avec cette mentalité il se crut en mesure de risquer d'audacieuses opérations. Son orgueil national s'élevait notamment contre l'abandon même d'un pouce de son territoire au début des hostilités, sentiment qui le contraignit à une forte dissémination de ses forces le long de frontières très étendues. De plus, on voulait prendre l'offensive pour s'emparer des régions allemandes dont l'acquisition tenait tout particulièrement à cœur à la Pologne, à savoir la Prusse orientale et la région industrielle de l'Ouest de la Haute-Silésie. L'âme populaire songeait à des buts encore plus lointains, à une frontière le long de l'Oder ainsi qu'à une bataille décisive aux portes de Berlin. On ne sait avec certitude si le général en chef polonais, le maréchal Rydz-Smigly, partageait ces espoirs. Il est dans tous les cas certain qu'il a eu trop bonne opinion de lui-même et de ses troupes, qu'il a sous-estimé les Allemands et que les autres chefs avec leur formation insuffisante, fréquemment aussi au point de vue militaire, partageaient sa manière de voir. C'était déjà une grave déficience. Pareil état d'esprit fit que l'on ne tint absolument aucun compte de l'absence d'aide directe de la part des alliés au cours des opérations. Sinon, la certitude d'avoir provisoirement à combattre seul, aurait, sans doute, incité à chercher à gagner du temps. Résultat que l'on aurait obtenu si les Polonais avaient choisi pour une défense décisive le secteur naturellement avantageux que leur offrait l'intérieur de leur pays, avec les lignes des cours d'eau tels que le Bobr, la Narev, la Vistule moyenne et le San, et n'avaient combattu en avant qu'en action retardatrice. Au centre de ce secteur on était à même, notamment, d'économiser des forces que l'on pouvait rassembler aux ailes d'où, à un moment donné, il était permis de déclencher une offensive. La Pologne disposait de tant d'espace qu'elle pouvait tranquillement s'offrir le luxe d'une guerre de ce genre. Mais il fallait abandonner aux Allemands des zones frontières et peut-être même faire son deuil des importantes régions

minières et industrielles, et c'est ce qui rendait cette solution impossible. Toujours est-il que le maréchal Rydz-Smigly décida de ne pas abandonner un pouce de territoire polonais. Ses armées se mirent en marche le long de la frontière allemande sous la protection de troupes-de couverture: trois armées vers le Nord, un groupe aux environs de Grodno, une forte armée près de Modlin, vis-à-vis de la frontière méridionale de la Prusse orientale et une autre, plus forte encore, dans la partie sud du Corridor. Contre la Haute-Silésie on rassembla deux armées, l'une au Nord, l'autre au Sud de la région industrielle, en disposant à l'aile gauche un important échelon en profondeur pour prévenir un enveloppement provenant des Carpates. Entre les deux groupes mais avançant vers l'Ouest, se trouvait dans la province de Posen la plus forte de toutes les armées. De là, elle menaçait Berlin, tout en étant prête à prendre vigoureusement de flanc ou à revers les forces allemandes marchant de Prusse orientale ou de Haute-Silésie sur la Pologne. Ce dispositif utilisait jusqu'au dernier homme toutes les troupes disponibles pour le moment. L'instruction de nouvelles réserves n'était possible qu'au terme de la mobilisation en cours. Les forces du début se trouvaient désagrégées en un

la suite page 22



L'armée polonaise a pour ainsi dire volé en éclats aux quatre coins d'un vaste territoire; on peut la comparer à un canon dont les parties et les munitions sont épargnées ça et là



Dans tous les pays du monde ou presque, les pylônes de TSF atteignent des hauteurs vertigineuses – Ces pylônes sont le symbole de la technique allemande.

L'esquisse et sa réalisation:

**HEIN, LEHMANN & CO
K.G.**

Berlin-Tempelhof

suite de la page 20

Importance et déroulement de la guerre actuelle / La campagne de Pologne

éparpillement excessif sans centre de gravité et sans concentration en groupes. La faute ainsi commise lors de la première marche en avant des troupes était difficilement réparable. Et surtout on donnait plus de facilités aux Allemands pour rendre décisive la riposte dirigée contre les éléments de l'armée polonaise en saillie.

Pour le commandement allemand cette contre-offensive ne pouvait consister en un refoulement frontal des Polonais. Il fallait s'efforcer d'en finir le plus vite possible avec l'adversaire de l'Est pour pouvoir retourner vers l'Ouest les éléments engagés en Pologne. Car il ne fallait pas permettre aux Polonais de tirer parti de l'aire profonde de leur territoire pour se replier. S'ils le faisaient, la campagne contre eux pouvait devenir longue. Aussi devait-on tenter de leur enlever la possibilité de reculer et s'efforcer de les battre très rapidement dans une opération définitive. Cela se pouvait par une attaque sur les flancs et sur les derrières. Cette attaque se trouvait facilitée par la configuration favorable du terrain sur le théâtre adopté. En effet, au Sud, le Protectorat faisait saillie et la Slovaquie alliée pointait loin vers l'Est au-delà de la frontière occidentale polonaise, tandis qu'au Nord la Prusse orientale avançait en terre polonaise. Il était indiqué de prononcer de ces points un double enveloppement du Polonais en position à l'Ouest de son pays. L'inconvénient était toutefois, ce faisant, de ne pouvoir, dès le début, comme il eût été souhaitable, placer le centre de gravité à l'extrémité des deux ailes envisagées. Car les conditions ferroviaires de la Slovaquie étaient très défavorables et la Prusse orientale était une enclave avec des garnisons relativement faibles en temps de paix, garnisons qui ne pouvaient être renforcées que par mer.

Le Führer décida en conséquence de disposer un groupe d'armées au Sud et un groupe d'armées au Nord. Le premier, comprenant trois armées, devait être réuni dans le secteur entre la Slovaquie et la région au nord de Breslau, tandis que le second devait comprendre une armée en Poméranie orientale laquelle devait donner la main à une armée de Prusse orientale. Entre les deux groupes, dont chacun était doté d'une flotte aérienne, la large boucle que la frontière allemande décrit autour de Posen, ne fut occupée que par quelques troupes de couverture. Les deux groupes étaient loin l'un de l'autre et précisément la partie du territoire allemand devant laquelle le Polonais se trouvait le plus près de la capitale du Reich n'était que peu protégée. Le plan était audacieux mais offrait des perspectives de grand succès. Les deux groupes d'armée allemandes devaient chercher en direction de Varsovie à se donner la main derrière la masse principale de l'ennemi, le groupe Nord avec la quatrième armée venant de Poméranie et la troisième venant de Prusse orientale se soudant en territoire ennemi, le groupe Sud faisant avancer en direction de la capitale de la Pologne son armée médiane, la dixième armée, la plus forte en même temps que la mieux pourvue d'éléments mécanisés et motorisés et autres forces rapides, comme

extrémité d'un dispositif d'attaque en coin surgissant de Kreuzburg, et avec la quatorzième armée à droite et la huitième à gauche, celle-ci en échelons sur les flancs.

C'étaient séparées par un grand écart que les armées allemandes devaient être conduites à l'ennemi sur la ligne extérieure. Il y avait là une entreprise hasardeuse. Mais on connaissait les Polonais, on pouvait se fier aux bonnes transmissions et à la stricte émission des ordres ainsi qu'à la compréhension inculquée aux sous-ordres par l'éducation du temps de paix: tout cela permettait d'oser largement. Le commandement allemand résolut d'engager son Arme de l'Air en appui de l'Armée de Terre, tirant parti des derniers enseignements. L'aviation reçut l'ordre de s'assurer dès les tout premiers jours la maîtrise absolue du ciel ennemi en anéantissant l'adversaire dans les airs et au sol, faisant ainsi cesser toute menace pour les troupes allemandes, et, cette mission remplie, de tenir ses forces à disposition aussi bien pour intervenir directement dans la bataille à terre que pour opérer sur les derrières ainsi que sur le réseau des transmissions d'ordres et de renseignements de l'ennemi.

Dans les derniers jours de tension, le travail minutieux de l'Etat-major allemand rattrapa l'avance de la concentration polonaise. L'armée allemande était prête à la riposte lorsque la dernière tentative généreuse du Führer de maintenir la paix avec la Pologne sous des conditions extrêmement favorables pour ce pays, eut échoué et que l'attitude polonaise fut devenue de plus en plus agressive. Il ne fallait plus différer la riposte. Le 1^{er} septembre de bon matin, le Führer s'assura l'initiative des opérations en donnant l'ordre de franchir la frontière polonaise partout à la même heure.

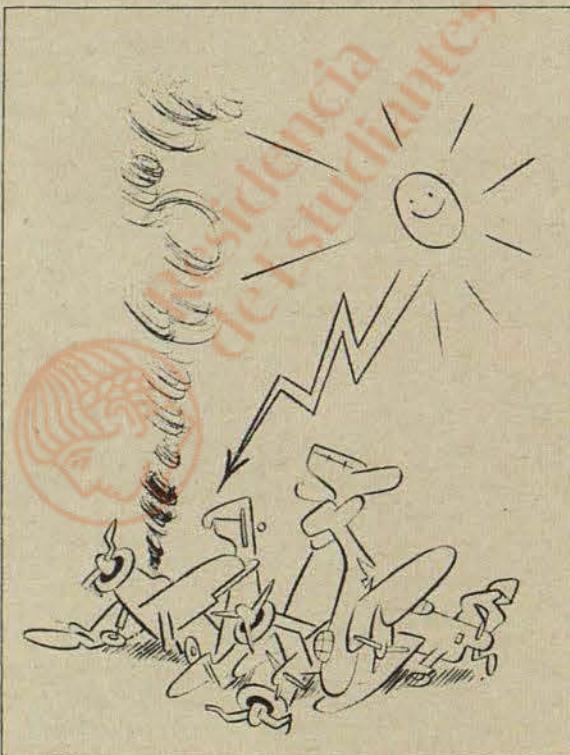
Malgré leurs préparatifs poursuivis au cours de longs mois les Polonais furent surpris par l'exécution qui suivit avec la rapidité de l'éclair. L'élimination de leur Arme



En pleine mêlée, l'ordre est de se donner la main

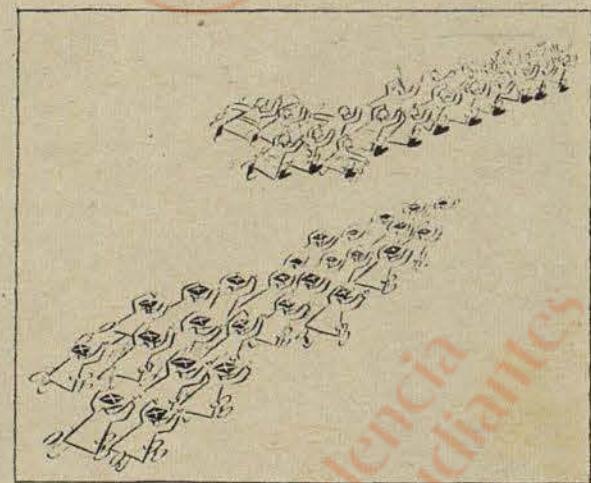
important de l'armée polonaise essuya dans la Tuchler Heide une défaite écrasante. Et ainsi, conformément aux ordres, les troisième et quatrième armées du groupe Nord s'étaient rejoindes au milieu de l'ennemi.

Le groupe d'armées du Sud s'était porté avec une telle vigueur dans la région de Tschenstochau, à travers les positions polonaises, que les Polonais estimèrent impossible d'organiser une nouvelle résistance à l'Ouest de la Vistule. Ils étaient en pleine retraite dans la direction de ce fleuve et, apparemment, avec une telle rapidité que le commandement allemand croyait que l'ennemi réussirait à s'échapper au-delà de la Vistule, avant que l'enveloppement ne se fit sentir derrière le fleuve. Aussi, dès le 7 septembre prit-il ses précautions pour opposer à l'ennemi un nouveau barrage encore plus à l'est, le long de la ligne du Bug supérieur, qui se prête admirablement à pareil plan, en ordonnant un prolongement des deux ailes vers l'Est. Du fait que la quatorzième armée opérant à l'aile droite du groupe sud sous le commandement du colonel-général List, après forcement des posi-



Un coup de foudre dans un ciel sans nuages

de l'Air réussit complètement dès les tout premiers jours, conformément au plan allemand. Les opérations à terre se déroulèrent, elles aussi, avec une rapidité inouïe. Dès la première semaine, elles étaient en fort bonne voie d'atteindre le premier but proposé. De même, les positions polonaises à proximité de la frontière avec leurs ouvrages fortifiés modernes avaient été enfoncées en divers points sur toute la ligne. Seule, celle de la Narev — le long de laquelle les fortifications qui, déjà pendant la guerre mondiale, interdisaient tout passage, avaient été renforcées — tenait encore contre la troisième armée que commandait le général d'artillerie von Küchler. Ce n'était que dans la région de Pultusk et de Rozan que les Allemands l'avaient atteinte. La quatrième armée s'avancant de Poméranie sous les ordres du général d'artillerie von Kluge, avait enfoncé l'armée polonaise du Corridor et forcé le passage de la Vistule, près de Kulm, aidée en cela par l'aile droite de la 3^e armée, laquelle, marchant du Sud-Ouest de la Prusse orientale sur Graudenz, avait rendu intenable la position des défenseurs polonais du fleuve. Coupé du gros, un groupe

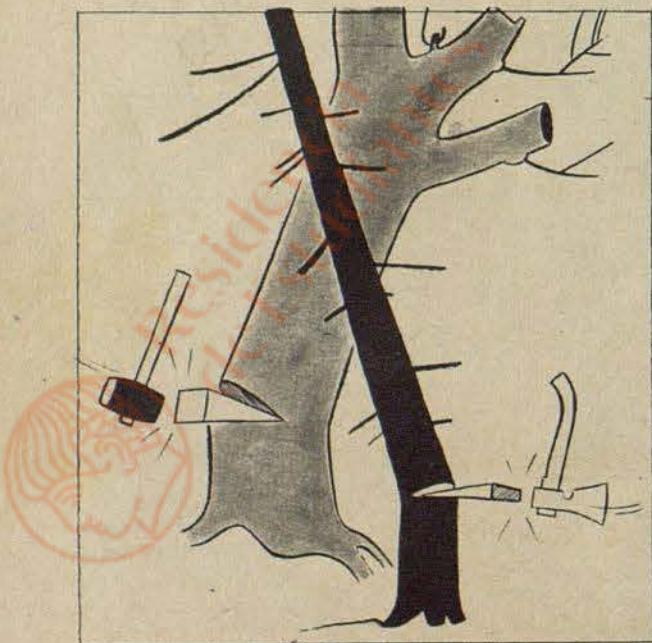


Direction Lemberg: qui arrivera le bon premier?

tions de couverture, vit l'ennemi se replier devant elle à travers la Galicie et était entrée à Cracovie déjà le 6, la possibilité s'offrit ici en devançant l'adversaire en direction de Lemberg, de réaliser cette intention. Et au Nord, après dégagement du Corridor, l'aile gauche de la troisième armée fut renforcée et prolongée afin d'être à même d'exécuter du Sud-Est de la Prusse orientale ce second mouvement enveloppant.

En réalité, la situation était le 7 septembre encore plus favorable à l'exécution de la première intention du commandement allemand. On réussit, en effet, à contraindre à la lutte encore à l'Ouest de la Vistule les éléments de

la suite page 35



Les coins qui s'enfoncent



Une large tache verte flotte sur l'eau gris-bleu de la Manche

Des aviateurs de combat allemands l'aperçoivent lors de leur retour d'Angleterre. Ils savent bien ce que cela signifie; ils donnent un signal à terre, et radiotélégraphient à leur personnel terrestre



Un sac flotteur avec six hommes

Ils sont en détresse sur la mer. Avant de quitter — en parachute la machine désormais perdue, ils ont mis le sac flotteur en état et l'ont jeté. Une bouteille à bord contient un liquide vert-clair. Ils en ont teint l'eau qui entoure le bateau signe clairement visible aux camarades de l'air qui envoient du secours



A tout hasard !

Les parachutes sont séchés dans la haute tour de séchage et, sur de longues tables, ils sont repliés et remis en usage. Gonflés, les sacs flotteurs attendent dans le coin



Par les soupapes, l'air s'est échappé du sac flotteur. Une nouvelle bouteille contenant un liquide colorant vert est attaché au sol. La bouteille d'oxygène qui sert à gonfler le sac flotteur est remplie à frais. Ensuite ...



... le sac flotteur est soigneusement enroulé: la bouteille à colorant au milieu, celle d'oxygène au bord extérieur. A présent, l'avion peut reprendre son paquet

Tel est l'aspect de Berlin ...



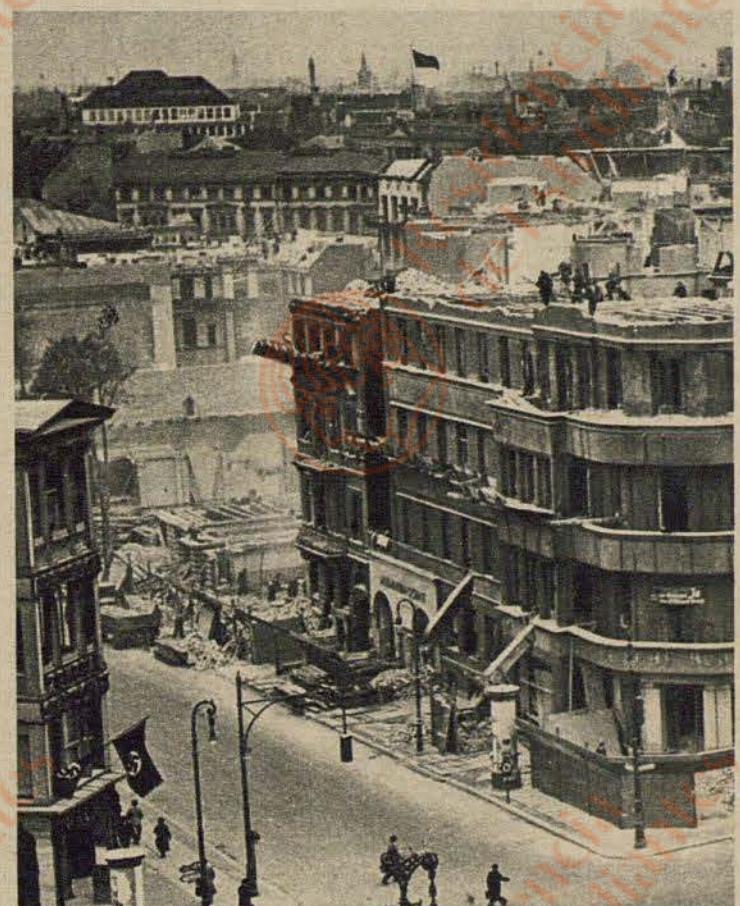
Une maison
au Kronprinzen-Ufer ...
Son toit a été découvert. Les
vitres manquent aux fenêtres.
Les balcons ont été démolis. La
maison meurt. Des bombes bri-
tanniques y ont-elles atteint
leur but? ...



Une grande place à l'ouest de la ville
est-elle réduite en cendres?

Un champ désert de ruines, entouré d'une clôture
et couvert de blocs de pierres ... Un désordre de
barres de fer accumulées. Une lourde bombe an-
glaise y a-t-elle fait les dégâts voulus? ... Non!

Les cratères bâillent dans la rue de Potsdam,
des tas de décombres barrent le chemin ...
Un aspect qui ne nous est familier qu'à Londres
quand la censure a laissé passer les photos des
ruines! Sur notre photo comme sur les autres
reproduites à cette page, aucune bombe n'a atteint
son but, mais ...



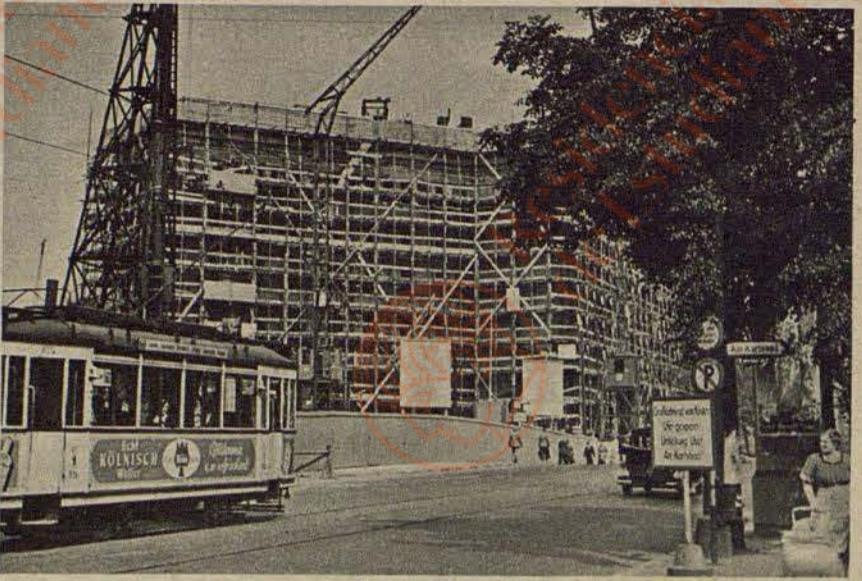
Une maison de commerce dans la rue de Potsdam ...

a perdu son toit. Les bureaux ont été évacués depuis longtemps. Des hommes
souillent dans les ruines. Une maison à côté semble avoir été rasée du sol.
Est-ce que la Royal Air Force y a laissé son empreinte? ... Non!



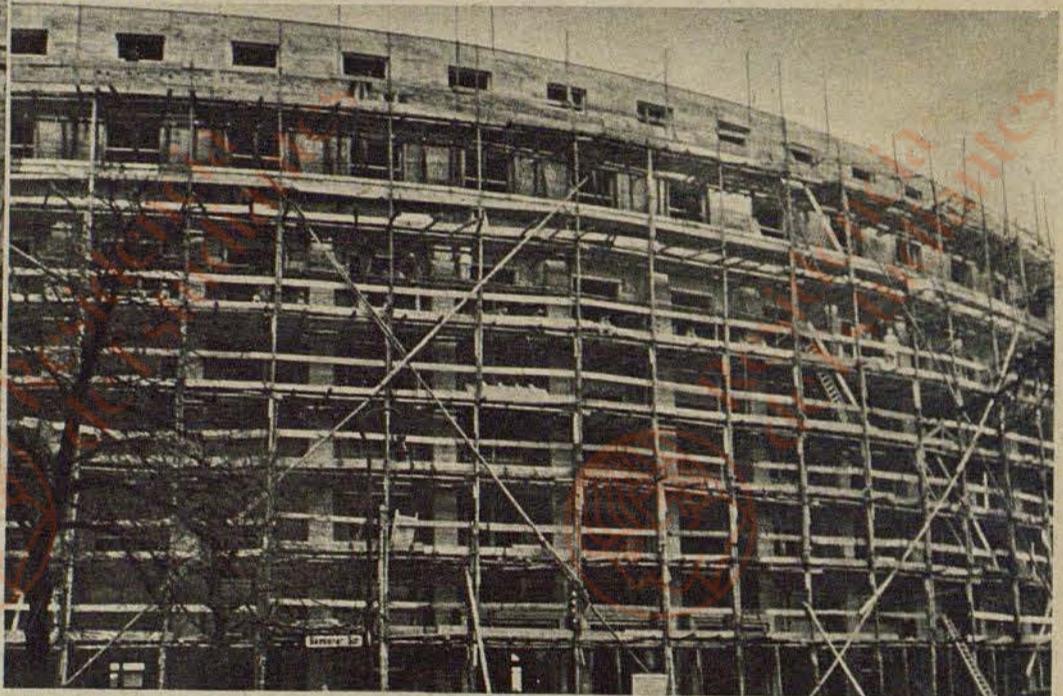
...en voici la raison....!

malgré la guerre on continue de travailler avec la même force appliquée à la transformation de la capitale. Le 14 juin 1938, le Führer donna l'ordre de commencer le travail — aujourd'hui, les édifices gigantesques, dont une partie a déjà été achevée jusqu'au toit, témoigne du labeur qui a été exécuté selon les dessins de l'Inspecteur Général de l'Architecture, le Professeur Speer



Transformation dans la rue de Potsdam

Le pont devant la maison disparaîtra: on fera passer le canal de la Landwehr sous le sol



La partie arrière du bâtiment ...

La construction gigantesque est poursuivie sans relâche, les étages se succèdent

La «Maison du Tourisme Allemand» en construction

Les travaux, qui sont presque achevés, étaient des plus difficiles: il fallait construire les fondements jusqu'à une profondeur de 12 mètres sous terre. La façade cambrée de l'édifice principal correspond à la ligne de la «Place Ronde», entourée de cinq autres monuments

Voici l'aspect futur de la «Place Ronde»

La place sera entourée par la «Maison du Tourisme Allemand», par l'immeuble de l'administration de l'Assurance Allianz, par un grand cinéma pouvant contenir 2300 personnes, par le «Foyer des Artistes Allemands», par un Casino du Commandement Supérieur de l'Armée et par la Maison de Thuringe



Julius Berger Tiefbau AG

BERLIN

Travaux de terrassement,
nivellement de rochers, etc.

Excavations et dragages

Constructions de chemins de fer

Constructions de tunnels

Constructions de ponts

Constructions de ports

Régularisations du cours des
fleuves

Constructions de canaux

Centrales hydrauliques

Ecluses

Barrages

Rabattement de la nappe
aquitifère

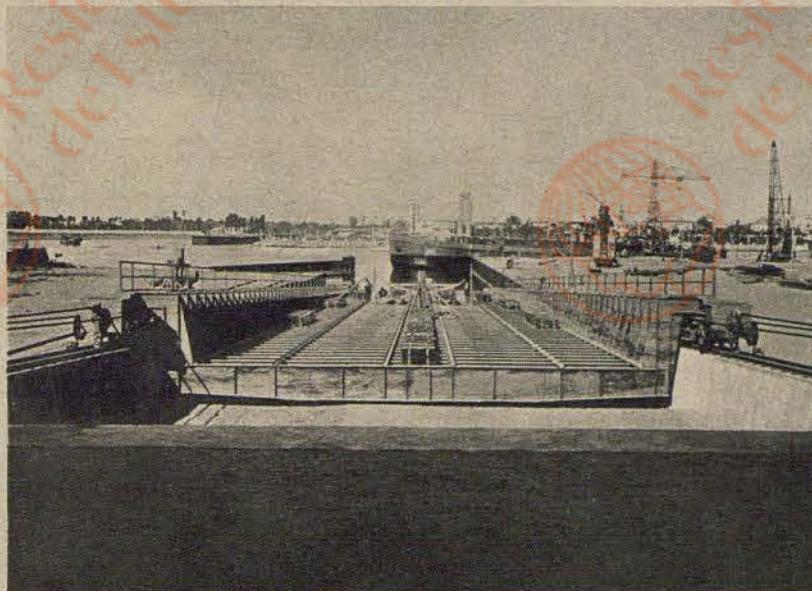
Travaux à air comprimé

Chemins de fer souterrains

Constructions de routes

Constructions industrielles

Constructions en béton armé



Elévateur à bateaux Slip, Pahlevi



Transport d'une puissante drague maritime

Exécution de grands travaux de construction à l'étranger

Construction du tunnel de Telciu, en Roumanie	1924—1928
Construction de chemins de fer en Turquie	1925—1931
Régularisation du cours de la Magdalena, en Colombie	1926—1928
Construction de chemins de fer en Iran	1928—1930
Quai au Verdon, France	1930—1933
Construction de ponts à Benha et à Samannoud, Egypte	1937—1939
Construction de ports à Bender-Chapour' et à Pahlevi, Iran	1937—1940
Construction de l'usine métallurgique de Keredj, Iran	1939—1940

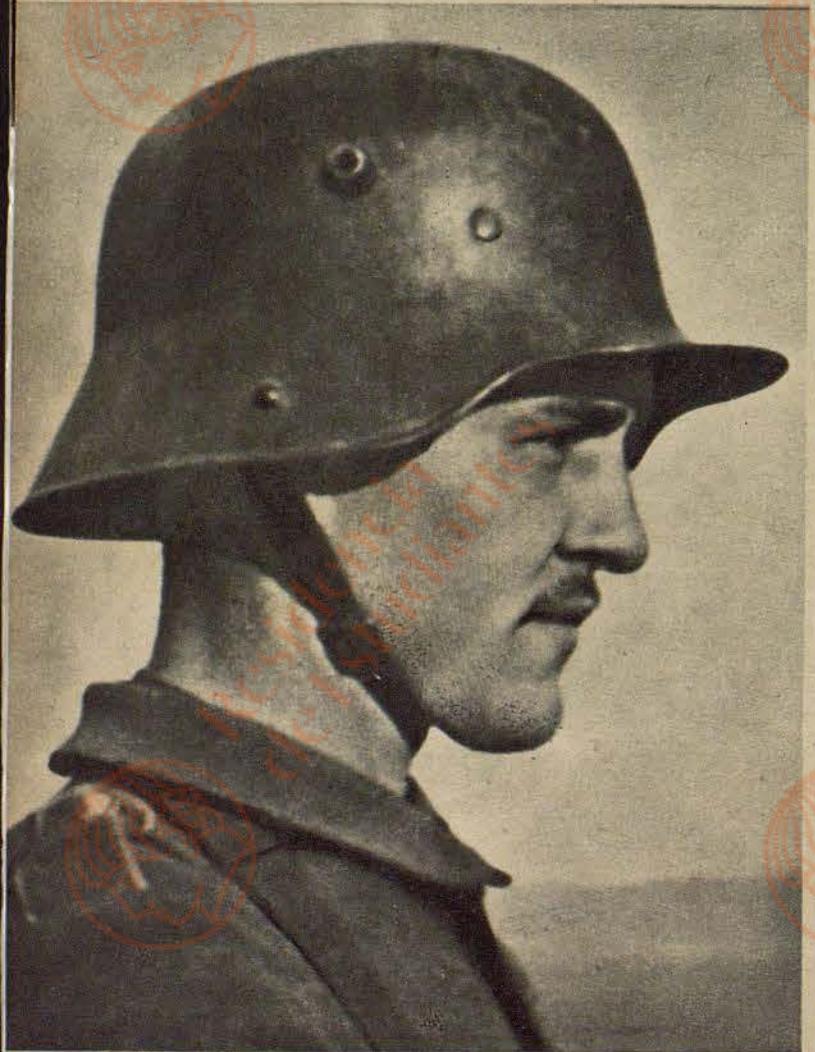


Le premier casque d'acier de la Grande Guerre — une écuelle. Le commandement français le fit distribuer aux soldats des tranchées, alors que les blessures au crâne se multipliaient depuis l'activité accrue de l'artillerie allemande



Le casque français de 1915 — des artistes l'ont créé
Une commission de peintres et de sculpteurs parmi les plus célèbres de France concut le nouveau casque, orné d'une grenade qui explose

Ce casque est plus léger que le casque allemand et, par conséquent, moins résistant. Il ne protège ni les yeux, ni le cou



« La protection du crâne, du front, des yeux, des tempes, de la carotide... »

Le casque d'acier a 25 ans



Le premier casque de la Grande Guerre était une sorte de plat ou de coiffure en acier, et pour se figurer sa grandeur on n'a qu'à joindre les deux mains en forme de plein cintre. Quand la guerre de tranchées commença et que l'artillerie se mit à jouer des deux côtés le premier rôle dans les combats qui devaient suivre, le ministère de la Guerre français fit distribuer cette coiffure protectrice toute primitive, aux troupes combattant dans les tranchées. Ceci à la suite de l'observation suivante: les soldats des tranchées essayaient depuis quelque temps de se protéger contre les éclats d'obus en se couvrant le chef d'un couvercle de gamelle. Le nouveau plat d'acier se portait sous le képi. Cette coiffure protégeait jusqu'à un certain point le crâne, mais non le front, ni les yeux, pas davantage les tempes, et encore moins le cou.

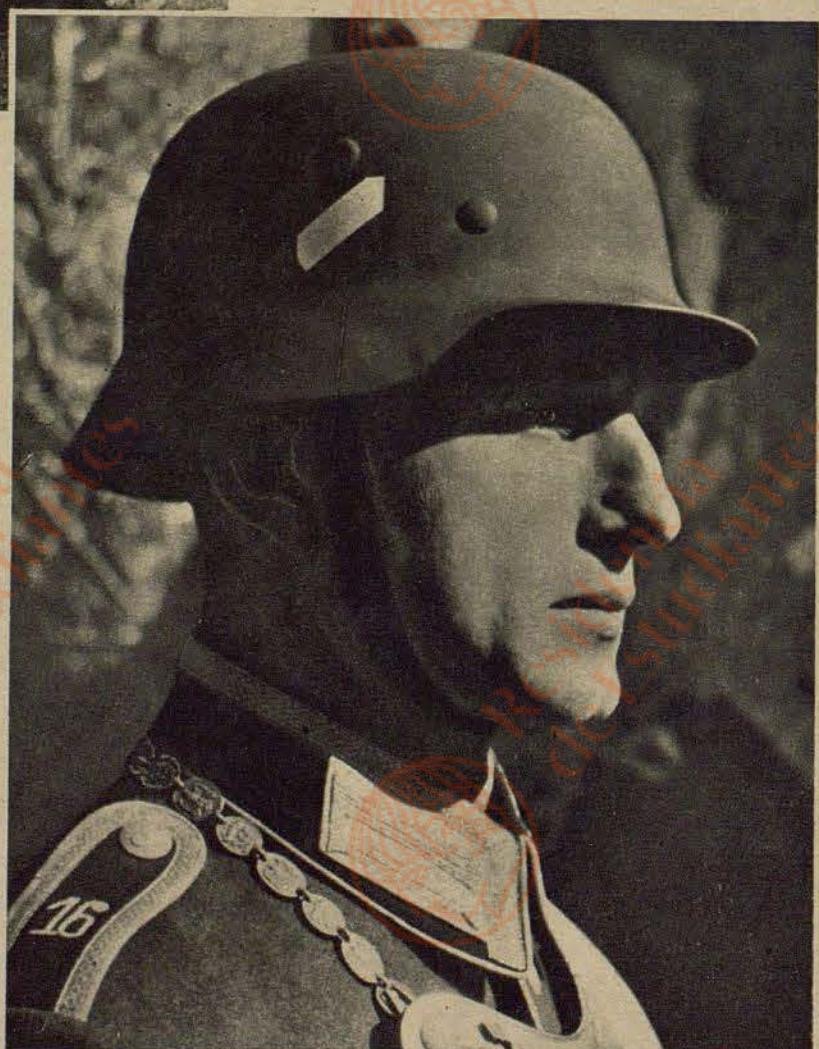
En s'inspirant des casques en fer-blanc que portent les dragons, on fabriqua un casque d'acier à l'usage du fantassin français. Le poilu s'était déjà séparé à regret du pantalon rouge traditionnel; ce regret redoubla lorsqu'il fallut dire adieu au bon vieux képi. On essaya de consoler notre homme en lui apprenant que le casque d'acier ne convenait qu'aux batailles de tranchées. En tenant compte de l'amour-propre des soldats français, on confia à une commission de peintres et de sculpteurs notoires la tâche d'esquisser le nouveau casque. C'est ainsi que le premier casque vit le jour, le casque français. Il est plus léger que le casque allemand, mais bien moins résistant. Au cours de la Grande Guerre, il fut souvent traversé par les shrapnels alors en usage. Il ne protège ni les yeux, ni la carotide. Pour tout dire, il était une création d'artistes, et l'emblème de la grenade en flammes le rehaussait. Ce qui devait plaire au poilu.

En 1915, on vit pour la première fois sur le front un nouveau casque. Les guerriers français étaient revenus

Casque d'acier et cuirasse: de quoi protéger, pour la première fois efficacement, le combattant allemand de la Guerre Mondiale. C'est un médecin, le professeur conseiller intime August Bier, qui a esquisse le premier casque allemand. Au début, les hommes des tranchées portaient encore une plaque qui protégeait spécialement le front et une cuirasse, toutes deux en acier; mais vu leur poids, on dut bientôt les supprimer

Photo de gauche:
Le casque d'acier allemand de la Grande Guerre. Il était fait d'une pièce d'acier de chrome et nickel, son épaisseur était de 1 mm. Les premiers soldats qui, fin janvier 1916, le coiffèrent, ce furent les troupes de choc allemandes devant Verdun

Photo de droite: le casque du soldat du Reich Grand-Allemagne. Il a, à très peu près, la forme du casque de la Grande Guerre; il est légèrement plus aplati et de beaucoup plus léger



au moyen âge, mais leur sourire fut de courte durée. Dans le courant de la même année, le ministère de la Guerre allemand exigea, lui aussi, que nos soldats fussent pourvus d'un casque répondant à leurs besoins.

Ce faisant, on s'embarrassait peu du facteur artistique. Ce fut non pas un peintre de batailles, mais un chirurgien très célèbre de l'époque, qui fit le premier dessin du casque d'acier allemand. Il s'agissait moins d'un dessin au crayon que de la réalisation de ce qu'on était en devoir d'exiger du casque: la protection du crâne, du front, des yeux, des tempes et de la carotide. Pour cela il lui fallait être fait d'une seule pièce d'acier, et offrir une certaine résistance aux shrapnels et aux éclats d'obus. La forme du casque s'imposait donc d'elle-même. Forme qui renonçait à tous les ornements superflus, pour mieux répondre à ces fins. C'est en cela que réside précisément la beauté naturelle du casque d'acier allemand. Il est l'expression immédiate du casque protecteur.

Le Français doit son casque aux artistes, les Allemands ont construit le leur conformément aux exigences et aux expériences du chirurgien militaire. Quant aux Anglais, ils ont certes renoncé non seulement à toute ambition artistique, mais aussi au besoin d'approfondir le problème; ils se sont contentés de renverser sur leurs têtes une espèce de cuvette en acier plus ou moins bien attachée. Et de fait, ces «casques» font merveille dans leur emploi secondaire, le débarquement est des plus réussis. C'était au cours de l'été 1915, à l'époque des combats sanglants à l'ouest de St Quentin. Par la chaleur accablante, les camions transportaient les blessés à l'ambulance; plus de la moitié étaient atteints à la tête. De petits éclats d'obus avaient traversé le casque à pointe — ce casque était en cuir — et pénétré dans la boîte crânienne, atteignant le cerveau.

Le célèbre chirurgien August Bier, à l'époque médecin général militaire du XVIII^e Corps d'armée, dirigeait une salle d'opération et soignait lui-même les blessés. Son assistant était le capitaine Friedrich Schwerd, dans le civil professeur à l'Ecole Polytechnique de Hanovre; il s'occupait de l'électro-aimantation, qui permettait

d'extraire les éclats. Le professeur Schwerd exprima un soir au conseiller intime Bier son étonnement de constater que, malgré le nombre si considérable de blessures à la tête, nous n'eussions pas encore de casques d'acier, à l'imitation des Français. Le professeur Bier sauta sur cette idée. Quelle devait être l'apparence de ce casque pour qu'il répondît pleinement à son but? Le professeur Bier exigea qu'il protégeât efficacement le crâne, le front, les yeux, les tempes, la carotide contre les éclats d'obus et les shrapnels et les atteintes en travers. Le professeur Schwerd proposa alors un casque d'acier de chrome et nickel, le tout d'une seule pièce.

Le même soir, le professeur Bier écrivit au ministère de la Guerre. Sa proposition rencontra bien vite l'approbation générale. Le 1^{er} septembre 1915, le professeur Schwerd fut appelé télégraphiquement au ministère de la Guerre, à Berlin. C'est en route, dans le train, qu'il mit à point la première esquisse du casque fait d'une seule pièce d'acier. A part une petite différence quant à la forme de la partie protégeant la nuque, le dessin correspondait déjà, trait pour trait, au futur casque d'acier.

Le ministère de la Guerre fit appel à d'autres collaborateurs encore. Le maître artisan Franz Marx, qui s'était déjà livré assidûment à des restaurations de vieilles armures et de pièces de musée, prépara une ébauche qui avait la forme de l'ancien casque gothique de cavalerie, semblable à celui du chevalier qu'on voit sur le célèbre tableau de Dürer «Le Chevalier, la Mort et le Diable». Quoi qu'il en soit, on se mit bientôt d'accord sur la forme du casque, forme qui répondait aux exigences du chirurgien. Ce qui était plus difficile en ces temps de pénurie, c'était de se procurer l'alliage de nickel chromé, pour l'amélioration de l'acier; et cependant tout alla bien. Après 42 essais différents, effectués aux grandes usines métallurgiques de Thale, le nouveau casque en acier allemand fit son apparition: il était d'une seule pièce, d'une épaisseur de 1 mm.

Le 23 novembre 1915, au polygone de Kummendorf, on expérimenta les 40 premiers casques d'essai: il s'agissait de mannequins exposés au feu d'artillerie. Les casques subirent l'épreuve avec succès: ni les éclats

d'obus, ni les shrapnels ne parvinrent à les traverser. Sur quoi le général von Wrisberg, chef du département général de la Guerre, déclara que le casque d'acier serait immédiatement adopté, non pas seulement comme casque auxiliaire pour la durée des combats de tranchées de la Grande Guerre, mais en tant que casque allemand une fois pour toutes. On fabriqua aussitôt à Thale 30 000 de ces casques. Fin janvier 1916, ils furent distribués aux troupes de choc allemand en pleine lutte devant Verdun. Ces casques arrivaient à temps.

Quand les premiers permissionnaires revinrent de la bataille de Verdun, ils portaient, suspendus à leurs musettes, ces fameux casques en forme de marmite dont les journaux avaient parlé. Ce n'est que plus tard qu'on vit le casque sur la tête des soldats; il avait vraiment une autre allure que suspendu à la musette. Sous le casque de combat, les visages des soldats semblaient sculptés dans le bois.

Enthousiastes, les artistes s'emparèrent du nouveau motif. La tête du soldat allemand coiffé du casque d'acier devint un signe des temps. Aussi rien d'étonnant à ce qu'on voulût connaître l'artiste qui avait conçu ce casque d'une telle perfection, ce casque de soldat. Est-ce le professeur Schwerd ou l'artisan Franz Marx? Une seule réponse possible: ce casque, c'est le guerrier qui l'a façonné, ce sont les obus de St Quentin et les blessures sournoises que les éclats, si petits fussent-ils, faisaient à nos braves soldats malgré le casque à pointe. Ce casque a été payé de leur sang et de leurs souffrances. C'est le chirurgien Bier qui l'a façonné, et le cadet de ses soucis était certes l'effet artistique; le casque devait répondre à son but, un point c'est tout. Ce qui l'emporta, c'est la seule considération que de précieuses et jeunes vies allemandes fussent conservées, et qu'on épargnât à nos braves soldats les ravages du feu de rafale.

Le casque d'aujourd'hui n'a guère subi de modifications. Le casque à pointe n'est plus qu'un objet de musée. On ne peut dire qu'il était fort plaisant à voir; ni fort pratique. Quoi qu'il en soit, il peut évoquer — satisfait — trois guerres prussiennes, toutes trois victorieuses, et où il était à l'honneur.

Combien d'appareils photographiques faut-il?

Faut-il avoir un appareil spécial pour toutes les photos différentes, c. à. d. l'un pour les prises de sport, l'autre pour les portraits, les reproductions, les photos au théâtre, et encore un pour les paysages? Non! Un seul appareil, le CONTAX de Zeiss Ikon, suffit pour tous les champs d'application. Avec ses nombreux objectifs interchangeables il répond à toute exigence, même dans le domaine assez difficile de la photographie au service de la science. Voici quelques-uns de ses caractéristiques les plus importantes: Télémètre-viseur (un oculaire unique pour la visée et la mise au



Prix de la CONTAX II
avec Zeiss Tessar 1:3,5 f = 5 cm RM 360.—
avec Zeiss Tessar 1:2,8 f = 5 cm RM 385.—
avec Zeiss Sonnar 1:2 f = 5 cm RM 450.—
avec Zeiss Sonnar 1:1,5 f = 5 cm RM 585.—

Prix de la CONTAX III
avec Zeiss Tessar 1:3,5 f = 5 cm RM 470.—
avec Zeiss Tessar 1:2,8 f = 5 cm RM 495.—
avec Zeiss Sonnar 1:2 f = 5 cm RM 560.—
avec Zeiss Sonnar 1:1,5 f = 5 cm RM 695.—

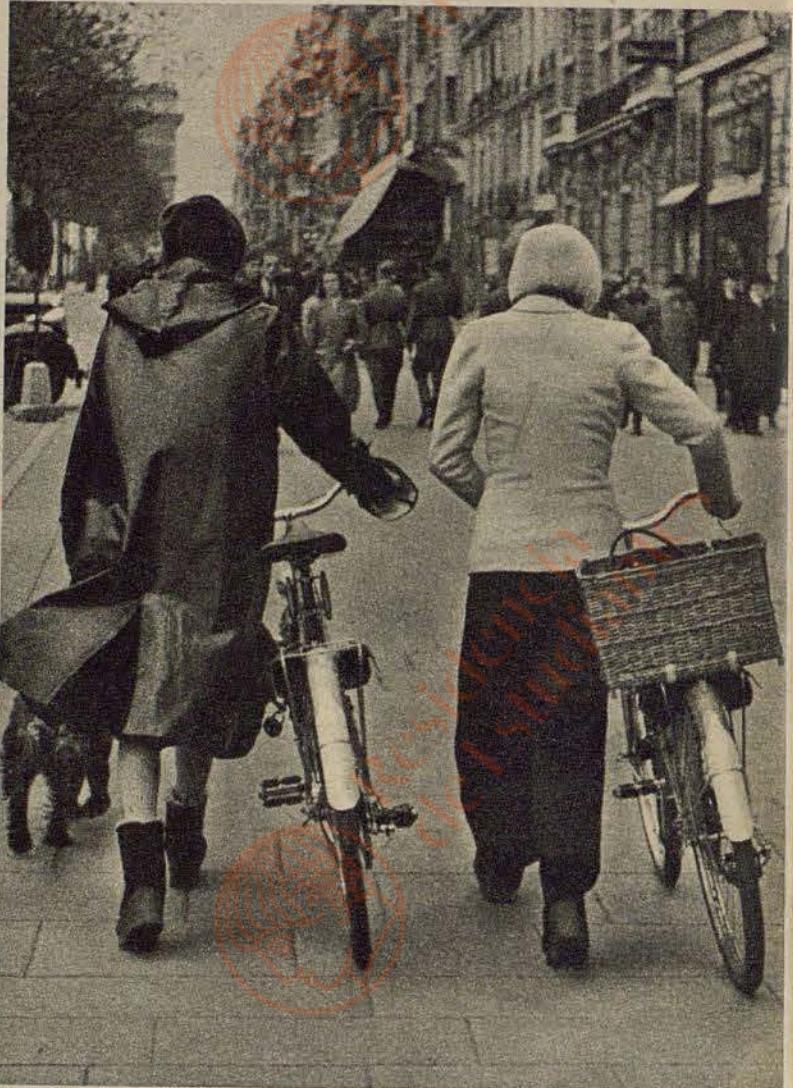
Cette trinité vous garantit des photos de première classe: l'appareil Zeiss Ikon, l'objectif de ZEISS, le film Zeiss Ikon!

point), obturateur à rideau (vitesse maximum: 1/1250e) dont l'armement provoque automatiquement l'avancement du film exposé. En plus, le CONTAX III est muni d'un posomètre photo-électrique d'une extrême précision qui est indispensable pour la photographie en couleurs et à la lumière artificielle. Dans l'appareil — la pellicule Zeiss Ikon Panchrom 21/10° DIN, film d'une sensibilité remarquable qui donne des résultats irréprochables grâce à la finesse de son grain et sa gradation très étendue. Demandez de la littérature sur le Contax à Zeiss Ikon A. G., Dresden, S. 130.

Paris à vélo

Bien habillé — même à bicyclette

C'est un fait curieux que les inventeurs de la bicyclette, les Allemands, se servent le moins de leur invention: au Danemark, en Hollande et en France, le vélo est beaucoup plus répandu qu'en Allemagne. Les Hollandais grandissent presque en bicyclette. En Allemagne, on ne va à vélo que par nécessité. Tandis que dans d'autres pays on prend un plaisir évident à la bicyclette.



Même à vélo, la Parisienne sait conserver sa réputation de femme bien habillée. Elle est complètement habillée en sport, mais il lui suffit d'enlever le manteau et les guêtres pour redevenir aussitôt une femme élégante

La Parisienne de 1941 fait ses achats en vélo. Les bicyclettes portent souvent les installations les plus drôles, permettant de transporter le filet de marché, le chien et même le bébé

Il faut aussi admettre des raisons économiques: les tarifs des tramways sont très élevés en Hollande et si l'on demande aux gens d'expliquer leur passion du vélo, ils répondent souvent que c'est le moyen le plus économique de se déplacer. Le manque d'essence a sûrement causé une réapparition d'autant de bicyclettes qu'il a fait disparaître d'autres. Mais toutes ces raisons ne viennent qu'après. La vérité c'est que les Danois, les Hollandais et les Français vont à vélo pour le simple plaisir de le faire.

Celui qui connaît les grandes routes de la France, ne pourra jamais oublier les heures de l'après-midi qui donnent l'impression que toutes les jeunes Françaises se promènent à bicyclette. Il faut croire en effet, qu'à une certaine heure du jour les jeunes filles françaises éprouvent subitement le besoin de prendre leur vélo et de partir pour n'importe où.

Rien de plus étonnant qu'un couple d'amoureux hollandais à vélo. Tels des centaures épris, ils se tiennent enlacés; leurs bicyclettes semblent faire partie de leurs corps, et ils avancent avec tant de grâce et d'assurance que le spectateur perd le sentiment de la peur et qu'il finit par se demander pourquoi les enfants de tels êtres apprennent encore à marcher. On devrait

Le trémomobile est le véhicule naturel du week-end français. Il a presque l'air d'une auto, mais il n'en est pas une



commencer par leur enseigner à se tenir en vélo. Même le dernier des pauvres peut se procurer une bicyclette en Hollande. Il y a des stands au marché qui ne vendent que de vieilles pièces de vélo; on peut les acheter pour très peu de sous et s'en construire une bicyclette.

Au cours des derniers Jeux Olympiques, les Berlinois virent à leur surprise qu'il existe une discipline olympique qu'ils avaient déjà oubliée: la course en tandem. En Allemagne, une telle double-bicyclette paraît légèrement comique, tandis qu'en France et en

Une forme plus honnête du trétemobile: le vieux tandem; il est un beau symbole du mariage: l'homme prend l'initiative, et la femme le seconde — ou fait semblant



La «remorquette» des bicyclettes et les installations du devant transforment la bicyclette en une machine à tout faire qui permet le transport rapide et joyeux de lourdes charges et de sa propre personne



Faute d'essence, le side-car de la motocyclette est maintenant attaché à la bicyclette. En Hollande, et en France, l'on voit déjà des taxis-bicyclettes, et les Hollandais, grands passionnés du vélo, s'en servent même comme de voitures de noce

Hollande elle est tout à fait naturelle. Le frère moderne du tandem, le trétemobile, est resté, en Allemagne, un jouet d'enfants, tandis qu'en France, il est sérieusement devenu l'auto de l'homme de la rue. La France possède autant de tandems et de trétemobiles qu'il y a de Cajaks en Allemagne. Les Allemands préfèrent passer leur week-end au bord de l'eau et les Français sur la grand'rue. Rien d'étonnant du reste dans un pays, dont les belles routes suivent les fleuves les plus pittoresques, montant et descendant de douces collines; et rien d'étonnant non plus au pays de la course classique en vélo, au pays du Tour de France.

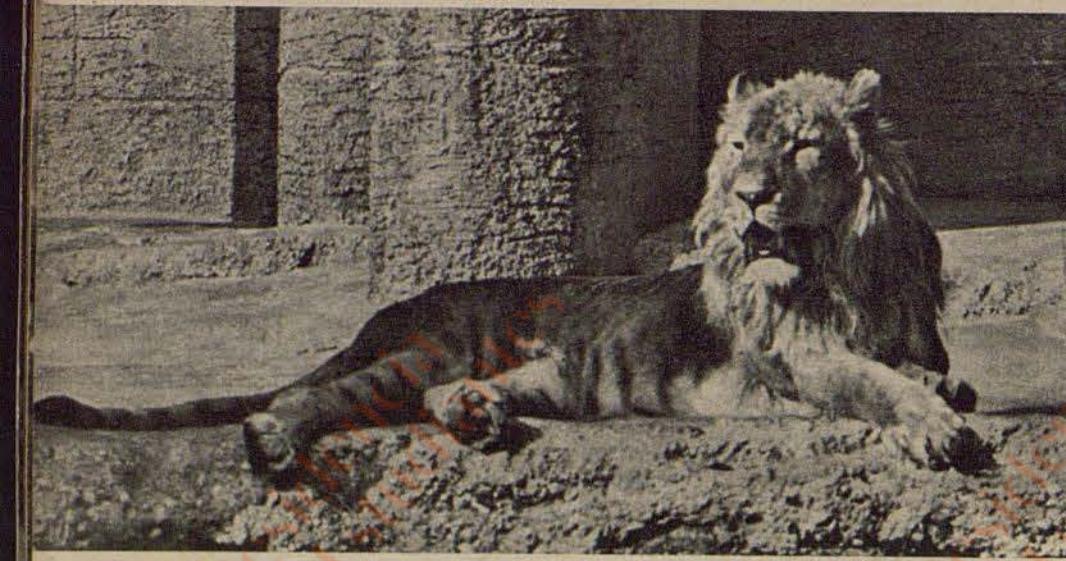
Le principe fondamental de la mode — une femme est bien habillée quand elle porte les vêtements qui lui conviennent — signifie pour la bicyclette: l'habit de la femme doit lui permettre d'aller à vélo sans lui donner un aspect masculin. La femme convenablement habillée porte — à vélo, — une combinaison de complet sport et de tailleur. La Parisienne a résolu cet problème d'une façon agréable, pratique et gracieuse. les clairs manteaux trois-quarts ne feront jamais d'elle la caricature d'une « sportgirl ».

Un philosophe à vélo. Cette construction pratique est plus facile à manier qu'une bicyclette normale, mais une telle course dans les rues de la ville exige le calme serein d'un sage



Père jars — mère cygne

D'intéressantes expériences de croisement
au jardin zoologique Hellabrunn à Munich



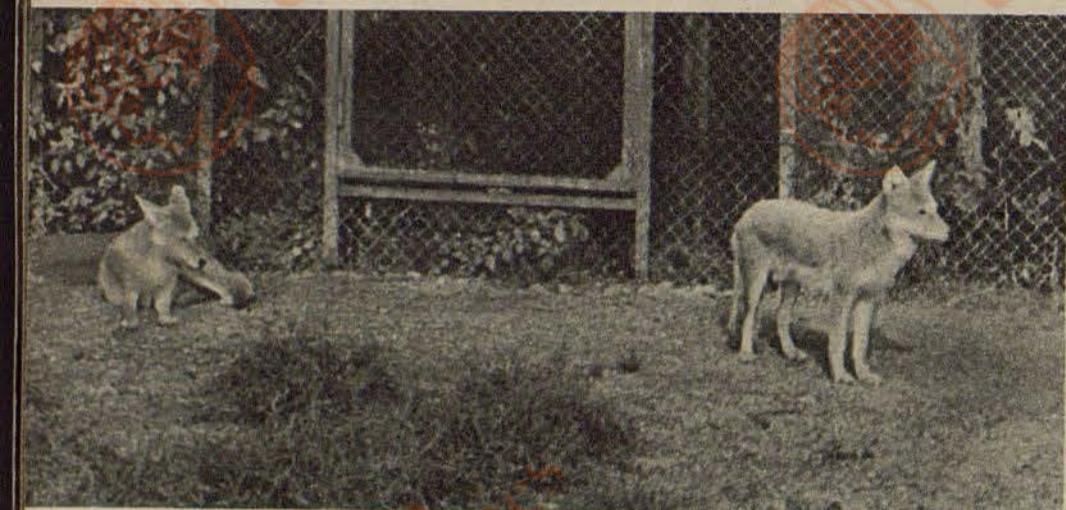
Le tigre-lion, un animal étrange, combinant les rayures du tigre avec la crinière du lion. Son attitude est celle du lion. Son . . .



. . . père est un tigre sibérien, tandis que sa . . .



. . . mère est la lionne de la cage à côté



Chiens-renard est le nom donné à ces bâtards qui aboient comme des chiens de basse-cour et qui se creusent des terriers comme les renards. Trois catégories de sang coulent dans leurs veines, car leur . . .



. . . grand-père est un renard rouge, leur . . .

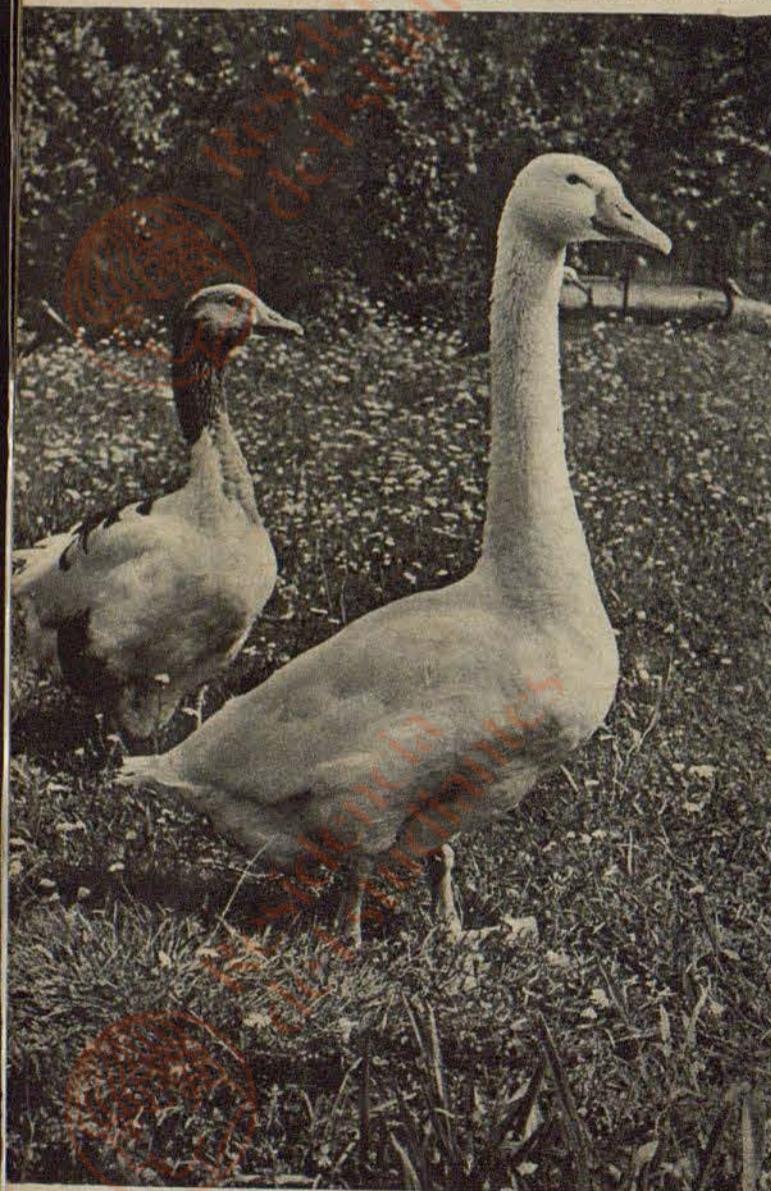


. . . grand-mère est un spitz blanc. Leur . . .



. . . la mère est une louve de la prairie

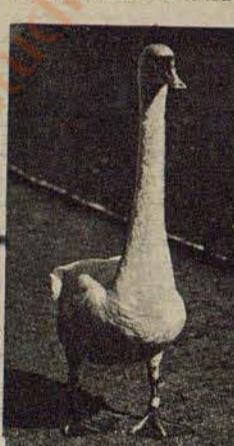
On peut créer, comme par enchantement, des animaux tels qu'on n'en a jamais vus: par le croisement. Le jardin zoologique Hellabrunn à Munich a entrepris des expériences remarquables à ce sujet. Il n'exécute pas ses expériences de croisement pour se jouer de la nature. Ses intentions sont plus sérieuses. Des animaux d'un type apparenté peuvent se



L'oie-cygne. L'oie-cygne pèse le double de l'oie normale domestique à sa gauche. Sa chair et ses plumes sont excellentes. Son . . .



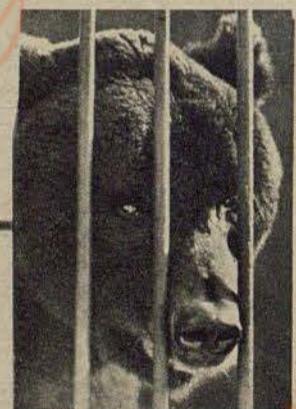
. . . père est un jars domestique et . . .



. . . sa mère un cygne



Le père est un ours blanc



la mère est une ourse brune et la

. . . fille est la combinaison réussie des deux ours. Elle est une excellente nageuse à la fourrure assez claire. Les ancêtres des deux parents lui ont peut-être ressemblé

Importance et déroulement de la guerre actuelle / La campagne de Pologne

beaucoup les plus forts de l'armée polonaise. Dans la région de Radom des formations motorisées de l'aile droite de la dixième armée commandée par le général d'artillerie von Reichenau, formations faisant diligence, se glissèrent entre l'ennemi en force, se trouvant encore au Nord de la Lysa Gora et la Vistule, de sorte que dans les jours qui suivirent on réussit à encercler et à anéantir ce groupe ennemi. L'aile gauche de la dixième armée était arrivée dès l'après-midi du 8 à pénétrer dans les faubourgs de Varsovie. On ne put, il est vrai, prendre la ville, occupée qu'elle était par d'imposantes forces ennemis, ainsi que la forteresse de Modlin, située plus au Nord. Le grand but stratégique que l'on se proposait en coupant la retraite des troupes polonaises de Pologne occidentale n'en était pas moins atteint, d'autant mieux que des éléments du groupe Nord qui avaient franchi la Narev et le Bug, surgirent à l'Est de Varsovie empêchant la retraite dans cette direction des formations polonaises qui s'y trouvaient.

Ce n'est que peu à peu que le commandement allemand reconnut l'importance des forces qui, coupées de la Pologne orientale, cherchaient à atteindre Varsovie et Modlin entre Łódź et le secteur de la Vistule situé au Nord. Trois armées polonaises se pressaient ici. Leur approche ne semblait pas sans danger pour l'aile gauche du groupe Nord. Dès le 10 septembre, un ennemi considérablement supérieur en nombre se présentait devant l'aile gauche de la huitième armée commandée par le général d'infanterie Blaskowitz marchant sur Varsovie et échelonnée en arrière sur la gauche de la dixième armée qu'elle suivait. Une division allemande en marche sur Lowicz, attaquée dans ces conditions, passa de durs moments. Mais le commandement et la troupe tinrent bon. En présence de la situation, le haut commandement décida de retirer des forces de l'intérieur des deux ailes des groupes Nord et Sud et de les faire coopérer sur le champ de bataille s'étendant entre la Bzura et la Vistule. Là, de plus en plus étroitement enserrée par les forces allemandes passées à l'attaque, continuellement bom-

bardée par l'arme de l'Air allemande, la plus grande partie de l'armée polonaise subit une catastrophe à laquelle seulement de faibles débris purent échapper dans la direction de l'Est vers le secteur Varsovie-Modlin où les Polonais se maintenaient encore.

Mais les prévisions du haut commandement allemand avaient également permis de préparer une fin rapide aux formations polonaises d'entre Vistule et Bug. Les renforts amenés à l'aile gauche du groupe Nord enfoncèrent la ligne de la Narev également à l'Est et s'engagèrent vers le Sud en passant par Białystok et Brest-Litovsk. Ils poussèrent l'ennemi vers le groupe Sud dont des éléments de la dixième armée avaient, après la victoire de Radom, franchi la Vistule en direction de Lublin, tandis que la 14^e Armée, qui avait atteint la Galicie orientale, faisait plus à l'Est une conversion vers le Nord. Les têtes d'avant-garde de l'aile droite engagées en toute vitesse loin en avant avaient eu, il est vrai, du fil à retordre devant Lemberg et n'avaient pu investir cette ville qu'à l'arrivée de renforts, et le gros de la 14^e Armée avait dû également, une fois encore, attaquer l'armée polonaise du Sud dans la région de Rawa Ruska et de Tomaszow. Mais, par enveloppement, il contraignit cette dernière à se rendre ainsi que ce fut heureusement le cas encore dans les jours qui suivirent entre la Vistule et le Bug pour d'autres troupes polonaises isolées de leurs formations.

Ces combats se prolongèrent en partie au-delà du 17 septembre, jour où l'armée des Soviets franchit la frontière orientale de la Pologne. Elle ne recueillit que des éléments polonais en débandade. Il n'y avait plus d'armée de Pologne pour se présenter aux coups des Russes. De sorte que l'intervention de ceux-ci n'a militairement exercé aucune influence sur l'issue des opérations allemandes contre la Pologne. En revanche, entre le Reich et l'Union des Soviets eurent lieu des pourparlers qui aboutirent tout d'abord à la fixation d'une ligne de démarcation et, ensuite, à la délimitation des sphères d'intérêt sur le territoire de l'ancienne république polonoise. Le Bober, la Narev, le Bug et le San déterminèrent le tracé d'une ligne de séparation tenant en général également compte des frontières ethniques et attribuant les Blancs-Russiens et les Ukrainiens à l'orbe russe.

Ce n'est qu'après l'apparition des Russes que les derniers combats entre Allemands et Polonais, le long et à l'ouest de la Vistule, combats où étaient engagés les restes de l'armée polonaise, prirent fin. Le 21 septembre se termina la dernière phase de la bataille de la Bzura. 200 000 prisonniers étaient tombés entre les mains des Allemands. L'histoire des guerres n'avait pas encore enregistré de bataille d'anéantissement de pareille envergure. Varsovie avait répondu par des refus aux diverses sommations de se rendre, sur quoi, pour ménager l'effusion de sang allemand, le Führer avait ordonné d'attendre la mise en place des engins les plus puissants avant d'attaquer la capitale polonaise. Lorsque ces engins entrèrent en action et que l'aviation ainsi que l'artillerie eurent causé les plus grands dommages, le 28 septembre le commandant polonais capitula. Dans les jours qui suivirent les troupes occupant Modlin ainsi que sa tête de pont firent de même. On eut encore recours aux plus grosses pièces de marine et aux bombes pour réduire les fortifications de Hela que les Polonais continuaient à défendre après la perte de Gdingen et des hauteurs au Nord de la ville et le 1^{er} octobre les défenseurs de ces fortifications se trouvaient contraints de cesser leur résistance.

Dans le délai d'un mois la Pologne avait été ainsi réduite à merci. Après l'écrasement du gros de l'armée polonaise dès la première période de la guerre de mouvement, qui avait à peine duré 18 jours, l'Etat polonais se trouvait, à son tour, anéanti et la guerre sur plusieurs fronts, que les puissances occidentales s'étaient efforcées d'obtenir, était ainsi terminée.

L'importance de ce premier chapitre des hostilités dépassait pour le Reich de beaucoup les résultats immédiats de la victoire. L'univers entier avait pu constater que les puissances occidentales avaient complètement laissé en plan leur allié, constatation qui augmentait partout le prestige de l'Allemagne et diminuait d'autant celui de ses adversaires franco-anglais. L'armée allemande avait énormément appris et pouvait maintenant tirer parti des expériences faites. En même temps elle sentait, à juste titre, croître son assurance. La faiblesse relative des pertes éprouvées augmentait sa confiance dans la pertinence de l'instruction reçue. Pour la

La direction de la politique de la mode en Europe

DIRECTEUR OTTO JUNG

L'industrie de la mode allemande, dont les pôles les plus importants se trouvent à Berlin et à Vienne, s'est déjà placée à la tête de la mode européenne. Contraire à la « haute couture » parisienne, — qui, dirigée uniquement par les intérêts d'une clique capitaliste — aboutissait souvent à une caricature de la mode et dont les créations n'étaient accessibles qu'à un cercle restreint, l'industrie de la mode allemande suivait, dès le début, la saine tendance de créer une mode portable de tous, tout en restant belle et individuelle. Afin de former, à l'avenir, un centre de la mode d'où devaient partir les forces vitales et les idées artistiques de la culture européenne du vêtement, les premières maisons de Berlin et de Vienne se sont réunies dans un cercle de créateurs de mode qui offrira de belles nouveautés choisies aux femmes de l'Europe. L'écho que ce travail créateur de l'Allemagne vient de susciter à l'étranger est une preuve que Berlin et Vienne sont prédestinées à développer ce style nouveau qui, tout en laissant le plus vaste espace aux caprices de la mode, ne se perd jamais dans une extravagance sans valeur culturelle. Les deux noms « Berlin » et « Vienne » représentent déjà aujourd'hui des conceptions fixes dans l'entièreté création de la mode européenne; à sa tradition d'une main-d'œuvre de première qualité se réunit de plus en plus la plus haute initiative artistique. Ainsi, le modèle « berlinois » et le modèle « viennois » — d'un type différent mais de la même idée — créent aussi dans le domaine de la mode ces conditions indispensables au nouvel aspect d'une Europe nouvelle et meilleure.





Votre Telefunken — toujours près de vous!

Oui, depuis que la maîtresse de maison a chez elle le populaire Telefunken 054 GWK, elle a pendant son travail une des plus belles distractions car cet appareil l'accompagne partout: il peut se placer sur la moindre table, avec facilité il peut être porté d'une place dans une autre. Mais si petit qu'il soit il peut rivaliser avec succès en ce qui concerne ses qualités, sa capacité, avec bien d'autres appareils plus grands, il est un appareil absolument supérieur et ce qui est davantage — c'est un Telefunken authentique.

C'est surtout avec réception au moyen d'ondes courtes que vous devriez l'entendre, vous aussi vous vous écrieriez certainement: Vraiment! C'est une petite merveille musicale.



Telefunken — le nom veut tout dire!

Les grands postes émetteurs de T.S.F. avec leurs énormes tours — les tubes de T.S.F. depuis les plus grands tubes émetteurs jusqu'aux petits tubes en acier du dernier modèle pour la réception les merveilleuses innovations techniques des installations modernes pour les dernières nouvelles, la sécurité, sans lesquelles on pourrait difficilement se figurer l'Armée, la Police, la Poste, la Navigation et l'Aviation dans leur développement actuel — les gigantesques appareils pour l'audition publique dans les stades villes, théâtres, églises — la puissance de la radiotéléphonie récente — la télévision, depuis la construction des postes émetteurs jusqu'aux appareils récepteurs — les appareils de téléphonie sans fil, depuis le plus petit jusqu'à l'appareil le plus grand représentant le summum du progrès réalisé dans tous ces domaines le Telefunken avec son organisation universelle jouit de la confiance des nations.

TELEFUNKEN

poursuite de la lutte il était d'une importance capitale que l'Allemagne recueillit des territoires à même d'étayer à plus d'un égard son économie de guerre et qu'en outre à l'Est tous les obstacles aux échanges — importation et exportation — se trouvassent balayés. Au commencement de toute guerre l'on éprouve toujours un vif désir de remporter des succès. Cette fois l'importance de la victoire dépassa l'ordinaire.

Cependant, les adversaires n'en convinrent pas sans ambages. Ils considèrent notamment les événements militaires de Pologne comme des cas spéciaux qui ne créeraient pas de précédent pour la guerre qu'ils voulaient faire. Ils négligèrent de tirer de ce qui s'était passé en Pologne des conclusions d'ordre militaire. Lourde faute d'omission! Ils continuaient ainsi à sous-estimer l'adversaire allemand. Un point demeurait toutefois énigmatique: bien que considérant les Allemands comme dangereux au plus haut degré, ils n'avaient tout de même pas utilisé à leur avantage le temps où d'importantes forces allemandes étaient immobilisées à l'Est. Cette contradiction reflète les divergences des vues et des commandements, qui handicapèrent cette coalition, surtout en regard de la remarquable cohésion qui existait du côté allemand.

II. Le premier semestre de la guerre à l'Ouest

Bien qu'au début de la guerre les Alliés fussent à l'Ouest de beaucoup supérieurs en nombre aux Allemands, ils ne se risquaient, cependant, pas à prendre l'unique initiative qui aurait pu procurer une diversion à la Pologne, luttant pour leur cause, à savoir une attaque dirigée contre la ligne Siegfried. L'armée française concentra-t-elle réellement tout d'abord des forces très importantes sur le front italien des Alpes pour y prononcer une attaque et, lorsque l'Italie demeura inactive, se vit-elle forcée de procéder à de grands déplacements de troupes, c'est ce qu'on ne sait encore avec certitude, bien que cela paraisse tout à fait vraisemblable. L'Italie continua donc à obliger la France à maintenir en permanence aussi bien sur les Alpes qu'à Tunis des éléments considérables de son armée, des éléments d'élite. Par là, elle opérait, sans prendre les armes, une diversion dont le Reich bénéficiait.

Les Anglais demeurèrent, par contre, très réservés dans l'appui qu'ils accordèrent à l'armée de terre française. Seul, le corps expéditionnaire, prêt à entrer en campagne, de l'armée régulière, corps d'un effectif d'environ 150 000 hommes, fut immédiatement transporté en France. Les renforts ne suivirent que lentement au compte-gouttes, pour rester en arrière à compléter leur instruction, tandis que le général commandant en chef de l'armée d'opérations, lord Gort, en dépit de sa subordination au haut commandement français, probablement d'après les instructions de son gouvernement, se tenait avec ses troupes à bonne distance des fronts possibles dans le Nord-Ouest de la France où il faisait procéder au renforcement du prolongement de la ligne Maginot. Il est plus que probable que le généralissime français, le général Gianielin, n'était pas au fond d'accord avec cette manière de faire, d'autant plus que l'arme de l'Air britannique ne participait guère aux premières opérations qui se déroulaient sur le continent. Elles relevait complètement de son chef demeuré dans l'île au-delà de la Manche, chef qui témoignait de fort peu de compréhension pour les demandes du haut commandement français et d'aussi peu d'empressement à y satisfaire.

La faible participation de l'allié sur le théâtre principal de la guerre offusquait le peuple français. Jusqu'au printemps de 1940 on n'arriva en effet qu'à doubler à peu près les effectifs du corps expéditionnaire qui se contenta de prendre part aux escarmouches contre les Allemands avec de faibles formations intercalées dans le front de Lorraine pour les initiations nécessaires. En dépit de longues conférences d'avant-guerre entre les Etats-majors respectifs, en vue, précisément, d'éliminer par des accords préalables les antagonismes qui s'étaient manifestés entre les Alliés pendant la guerre mondiale, on n'avait abouti qu'à de maigres résultats. Comme toujours dans son histoire, l'Angleterre voulait, cette fois encore, voir livrer par son associé les batailles qu'elle engageait sur le continent, désireuse de ménager sa chair humaine, sans se soucier de ce que la terre de France put devenir le théâtre des hostilités.

L'armée française manqua l'occasion qui, sans contredit, s'offrit à elle au début de la guerre. Elle aurait eu l'avantage de l'initiative vis-à-vis de l'armée allemande, attachée pour le moment à sa ligne Siegfried. Les troupes françaises se bornèrent à s'emparer des parties du territoire allemand se trouvant devant celle-ci et que les troupes de l'adversaire ne défendaient pas. Et encore, ce ne fut que dans la troisième semaine de la guerre qu'elles s'avancèrent méthodiquement, en hésitant, jusqu'aux points où, du fait de l'irrégularité du tracé de la frontière, des éléments du territoire allemand en saillie entre Rhin et Moselle étaient demeurés en dehors de la zone des fortifications. L'occupation des localités, spontanément évacuées par les avant-postes allemands, prit dans les communiqués français l'ampleur de glorieux succès dont le terme vint rapidement.

Lorsque la campagne de Pologne toucha à sa fin, le commandement allemand dirigea immédiatement sur la ligne Siegfried les formations en surnombre. Chaque jour, le rapport des forces se modifia au détriment des Français et ceux-ci durent prévoir qu'après la défaite définitive de la Pologne, la plus grande partie de l'armée allemande de l'Est serait envoyée contre eux. Avec de pareilles perspectives, l'occupation des « territoires conquis » leur parut trop précaire. De sorte que, dès le début d'octobre, ils ne laissèrent plus dans cette zone que des arrière-gardes, tandis que le gros se retirait dans celle des positions plus sûres de la ligne Maginot.

Mais lorsque le 16 octobre, les dernières troupes, elles-mêmes, voulurent rompre le contact des Allemands, les services de reconnaissance de ceux-ci, à l'affût, furent immédiatement renseignés. Des détachements allemands, serrèrent immédiatement de près sur de nombreux points les Français en retraite en leur causant des pertes considérables. Les premières rencontres importantes de la guerre à l'Ouest, ce jour-là et le lendemain, prouvèrent aussitôt la supériorité de l'initiative du commandement allemand et de la tenue au feu des troupes allemandes, qui, déjà presque partout, atteignirent la frontière du Reich. Les fronts se trouvaient à peu près aux points où ils étaient au début des hostilités mais avec déplacement du fléau de la balance des forces. Des mois succédèrent où, entre Moselle et Rhin, les opérations parurent figées en une guerre de position.

La suite au prochain numéro

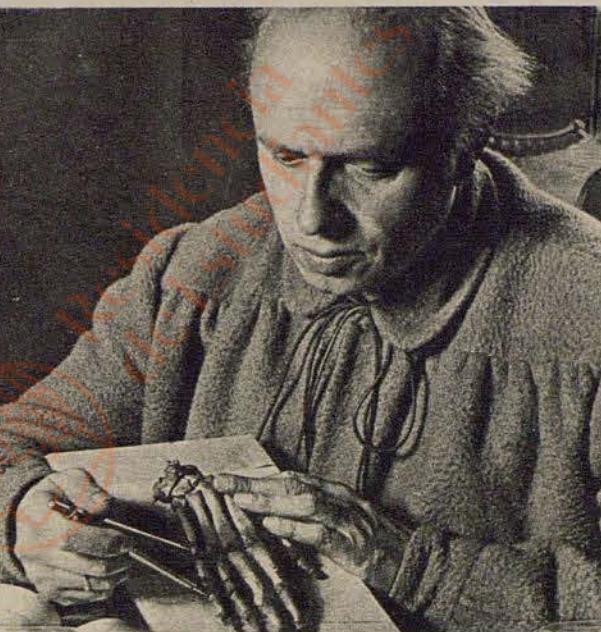
Un Allemand modifie la construction des outils

La découverte du manche

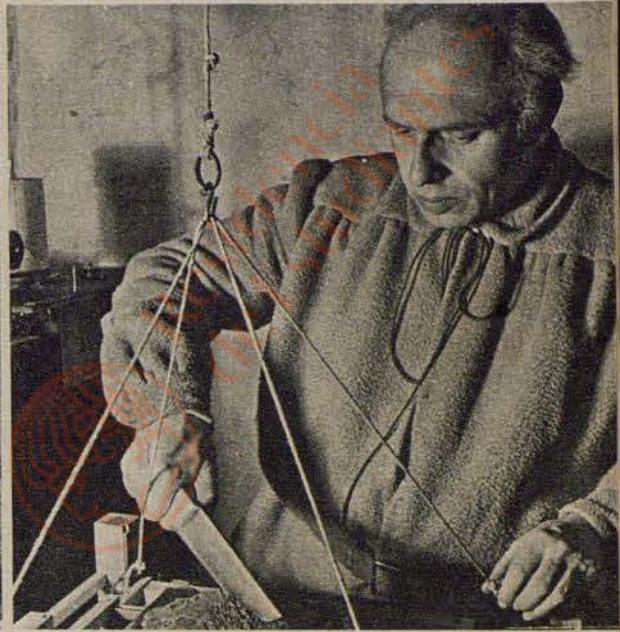


La marque de fabrique de l'« Atelier pour Recherches sur les manches » (à gauche), montre les caractéristiques fondamentales du travail de leur fondateur : l'union organique entre la main, l'outil et la pièce qui doit être travaillée. A côté, un foret de l'âge de la pierre avec une prise modèle pour le pouce

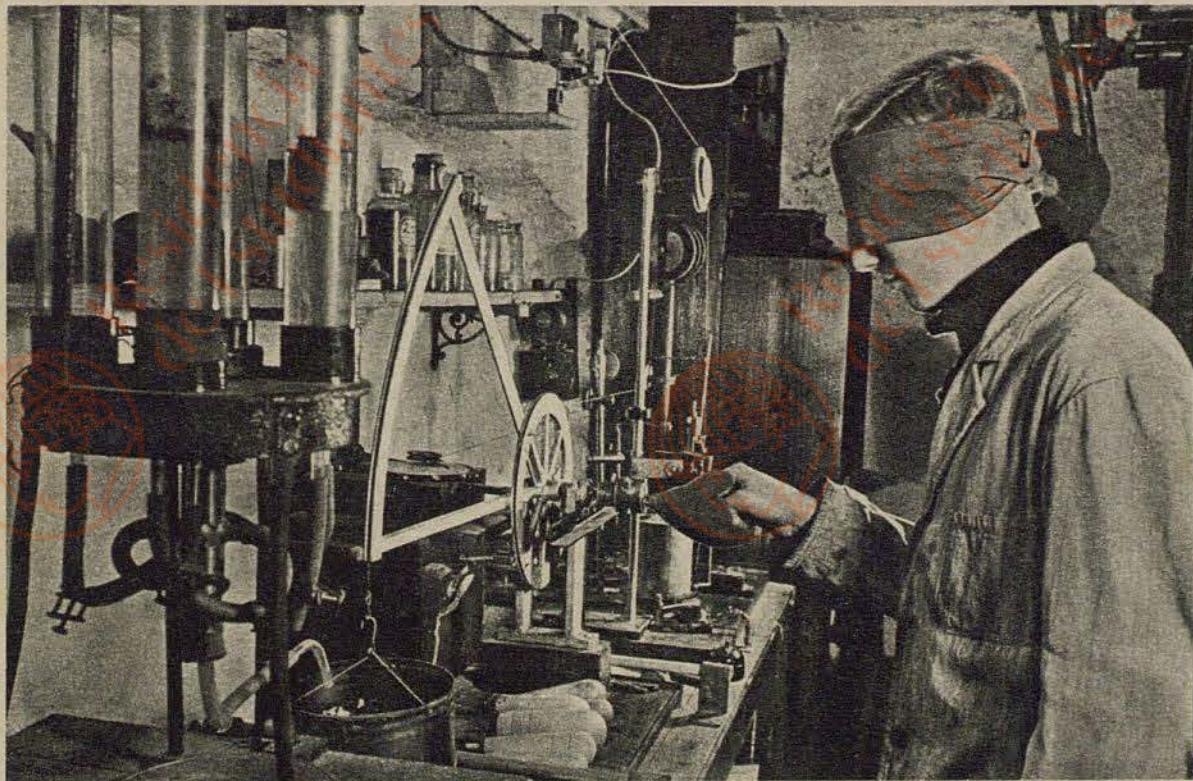
Tout le monde est persuadé que nos outils dépassent en qualité ceux de l'âge de la pierre. Pourtant il y a un homme à Carlsruhe qui affirme le contraire. Et il le prouve clairement. Un coup d'œil dans n'importe quelle boîte à outils ou dans l'armoire du



L'ingénieur en chef, Herig, en train de mesurer le squelette d'une main. Chaque métier laisse son empreinte dans la main. Il fallait 26 000 expériences, afin d'étudier la manipulation des mains, au travail d'étirer, de presser ou de tourner les manches les plus différents de tout diamètre



Herig devant la balance graphique. L'appareil est une invention de l'ingénieur Herig. Il marque « automatiquement » la force de pression, que le manche du couteau exerce sur la main, au travail de coupe : une découverte d'une importance considérable pour le perfectionnement des manches



dentiste suffit pour constater que cet homme a raison. Les hommes qui, au cours des siècles, ont travaillé au perfectionnement de leurs outils, ne se sont souciés que du côté de l'outil qui était tourné vers le travail, le « côté du travail », tandis que le manche, — le « côté de la main » — est resté insuffisant. Erreur étrange et presque incompréhensible, d'autant plus incompréhensible si l'on pense que beaucoup d'outils de l'âge de la pierre possédaient des manches soigneusement travaillés et adaptés à la main.

L'homme de Carlsruhe, l'ingénieur en chef, Frédéric Herig, ne se contenta pas de sa découverte ; il la considéra plutôt comme un stimulant à l'œuvre de sa vie. Il fonda un « atelier pour recherches sur les manches », destiné à donner à chaque outil le manche le plus approprié et le plus pratique pour la main. Avec la précision allemande, il se mit à l'œuvre ; il inventa des procédés utiles de mensuration ; il étudia les positions fondamentales de la main au travail : travail de forer, de couper, de tondre, d'écrire et de battre.

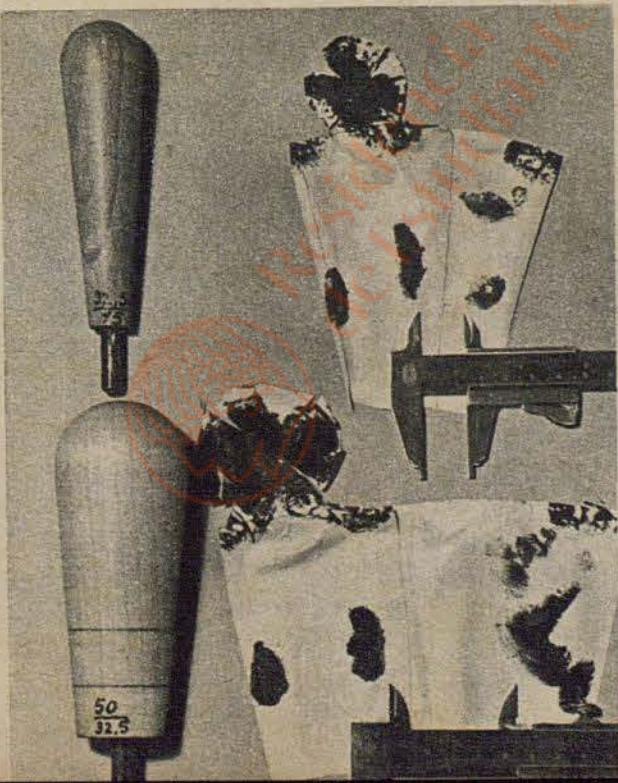
Il se servit pour cela de ses expériences d'inspecteur de matières ouvrables synthétiques dans un laboratoire d'usine et de ses connaissances de la pré-technique qu'il avait documentées dans un livre intitulé : « La Science de la Culture de la Main ».

Quelques années ont suffi à l'atelier de recherches de Herig pour accomplir un travail utile d'éclaircissement sur une très grande échelle. Il a développé les « côtés de la main » des outils dans d'innombrables variations, et comme une ancienne vérité disait qu'une chaîne n'est jamais plus forte que son maillon le plus faible, une vérité moderne dit aujourd'hui qu'un outil ne vaut mieux que son manche : un acquis que Herig a su imposer.



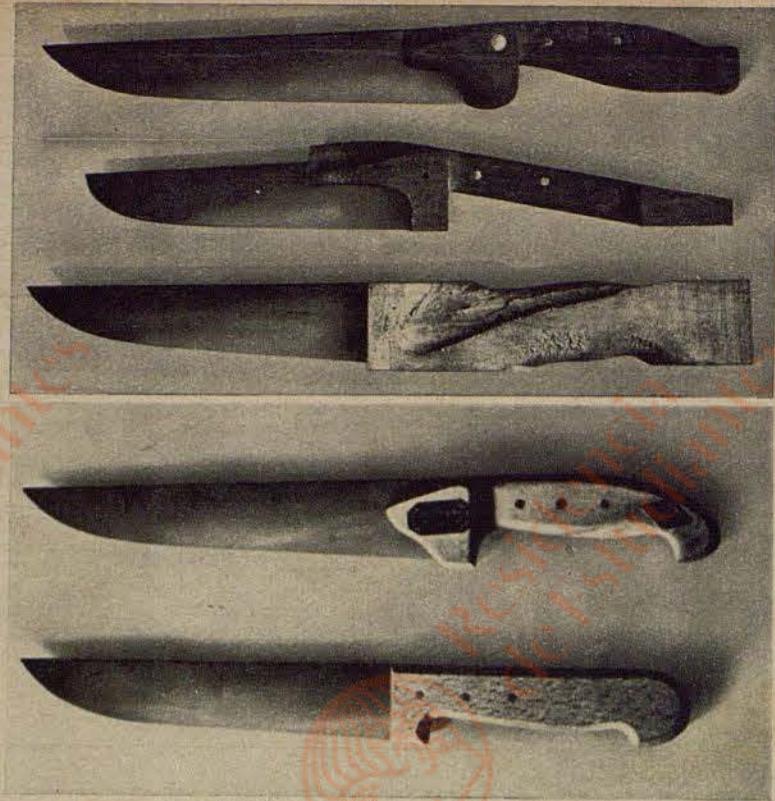
Il examine sans rien voir ni entendre les projets de nouveau manches. Cet appareil est une autre invention de M. Herig, qui doit montrer si le nouveau manche reste bien ajusté dans la main de l'examineur, qu'il s'agisse d'un mouvement de pression, d'extraction ou de rotation. L'assistant travaille les oreilles et yeux bandés, pour mieux se concentrer sur l'opération

Des manteaux en papier qui révèlent un secret. Afin d'obtenir la différence de « tableaux » entre un manche mince et un manche plus épais, Herig les recouvre d'un manteau de papier et les fait saisir par une main noircie de suie (Photo ci-dessus). Maintenant, on découpe les manteaux et les instruments à mesurer (photo ci-dessous, à droite) prouvent que la distance entre le pouce et l'index augmente suivant la force de pression — tandis que les autres distances restent les mêmes — un point de repère d'une très grande importance.

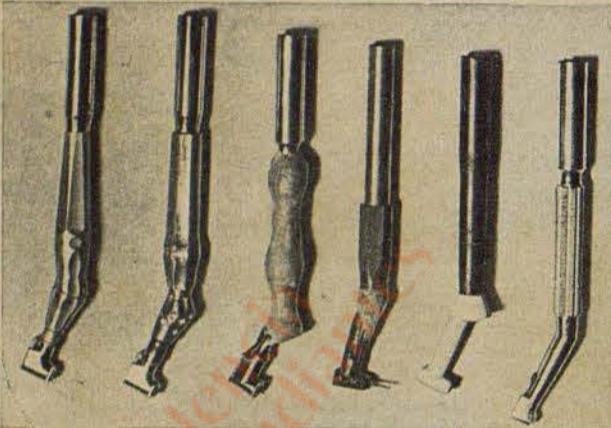




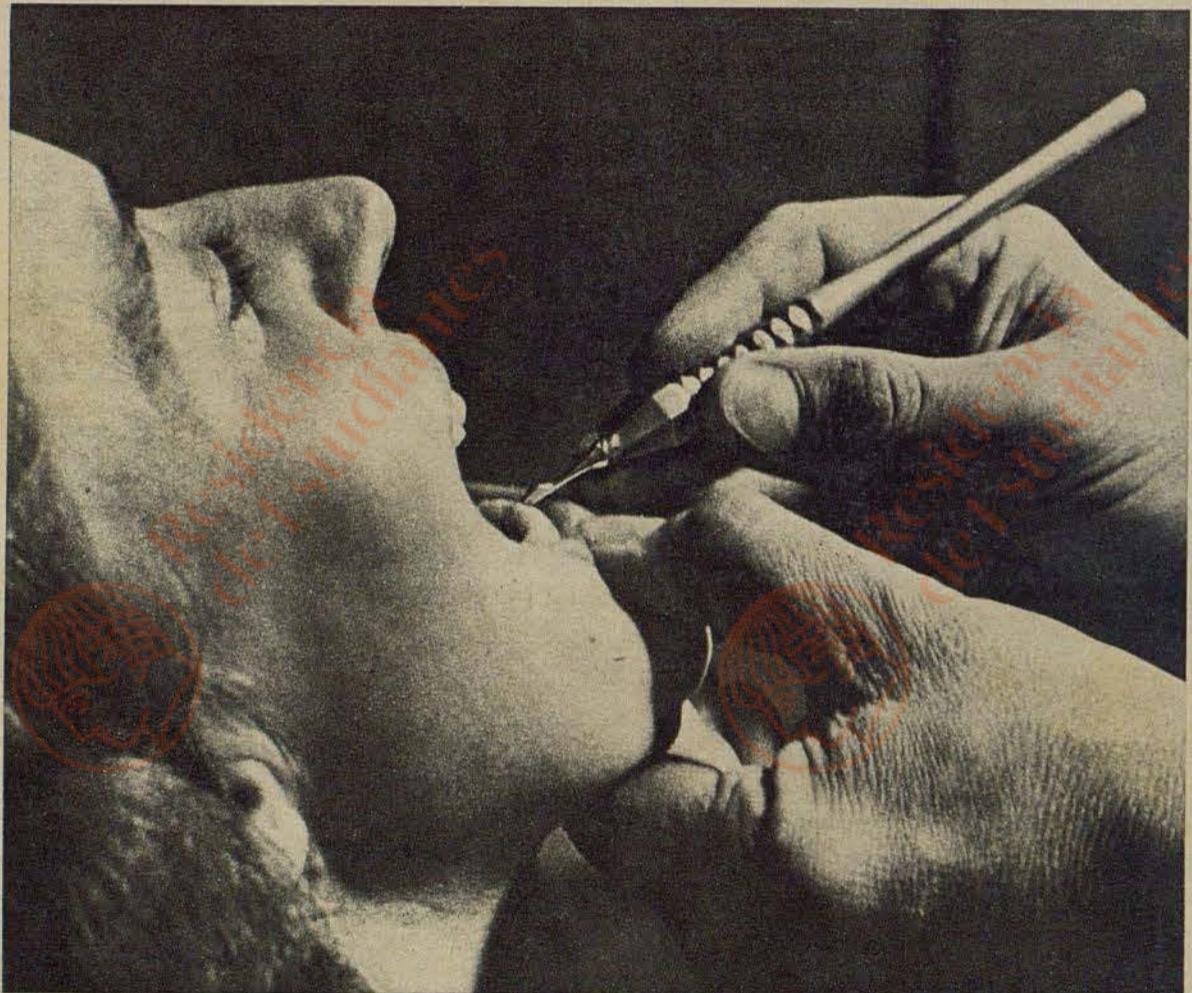
Le couteau idéal pour couper la viande, développé après des années d'expériences, à l'Institut pour recherches sur les manches. Jusqu'au moindre mouvement, manche et lame correspondent à leur destination. On peut se rendre compte du chemin qu'il a dû suivre



... aux modèles d'essai de couteau à viande. Ces quelques exemples ne sont en effet que les résultats de 400 expériences. D'autres centaines d'expériences ont finalement amené à l'achèvement désiré



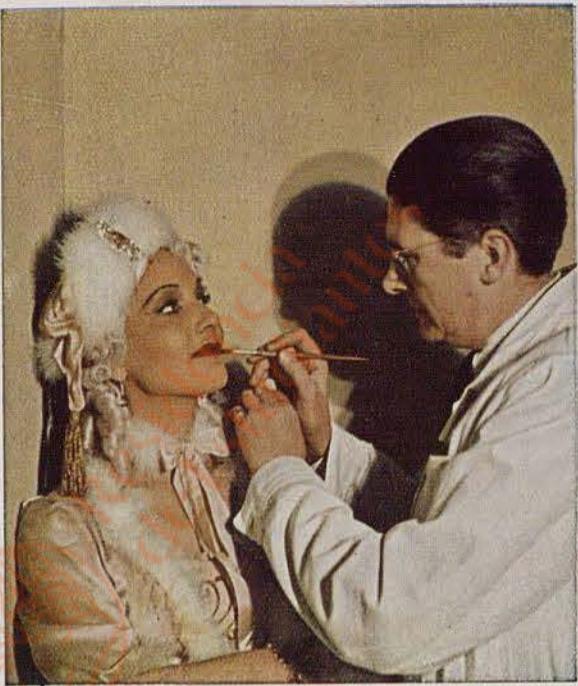
Des instruments munis de manches pratiques à l'usage du dentiste. Tandis que le « côté du travail » était sans cesse sujet à perfectionnement, les instruments dentaires avaient tous gardé le même « côté de la main ». Grâce au travail de recherche de M. Herig, les instruments ont reçu un nouvel aspect manuel



L'importance des nouveaux manches — démontrée en pratique. Un appareil à nettoyer les dents, construit à l'atelier pour recherches sur les manches, dans la main du médecin



Le chirurgien et son couteau nouveau, avec manche cravallé, créé par l'ingénieur en chef, Herig. Au début de la guerre, ce couteau a été mis à la disposition des services chirurgicaux de l'armée, sans aucun droit de licence



Où maquille Trude Marlen... A présent, elle est Antonia Link, dont la grâce et le grand talent de soubrette avaient charmé les Viennois il y a 70 ans... Ses débuts brillants ont coïncidé avec la naissance de l'opérette classique viennoise, avec les premiers succès du trio immortel des compositeurs Strauss-Suppé-Millöcker, avec la révélation de ce grand comique: Girardi



«Opérette»

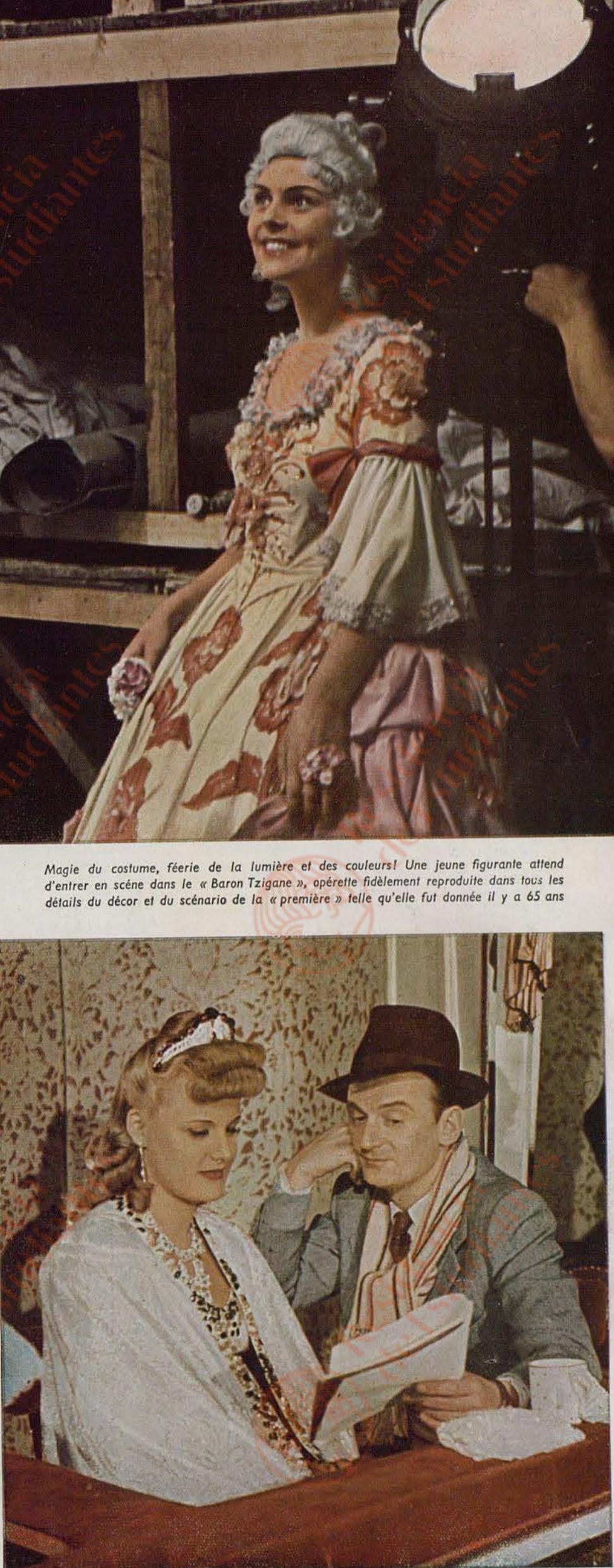
Un film
de la vieille ville musicale de Vienne



Vive le nouveau film, vive le vin viennois! Willi Forst, acteur principal, metteur en scène et collaborateur du scénario, avec ses collaborateurs intimes. A gauche: Hans Wolff, le coupeur, et Hans Schneeberger, l'opérateur; à droite, l'assistant du metteur en scène, Victor Becker

En tant que metteur en scène, Forst est un vrai fanatique du détail. Il discute et répète chaque scène jusqu'au moindre détail. Notre photo le montre, avec Maria Holst l'actrice du Burgtheater qui débute devant l'appareil dans le solo de Maria Geistinger, «la Reine de l'Opérette Viennoise»

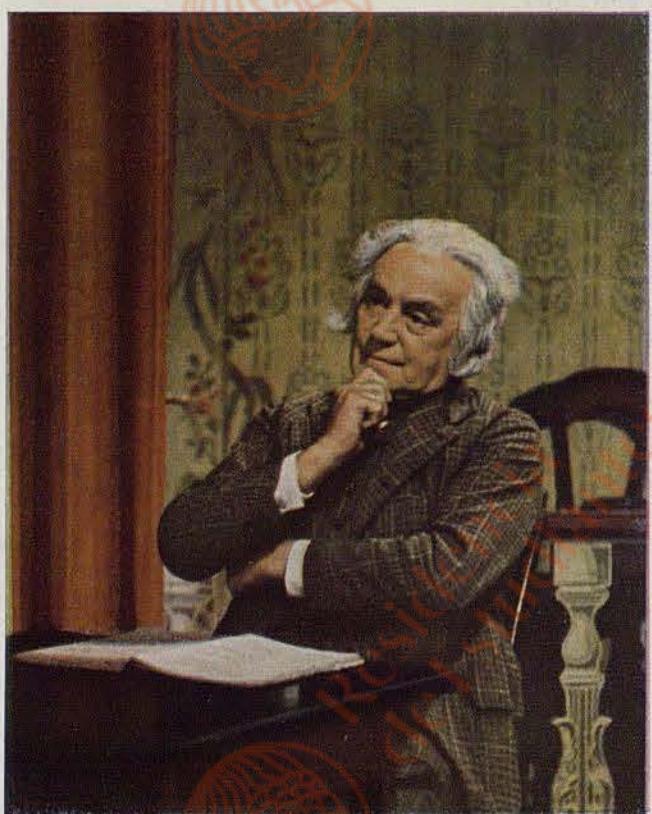
Sept noms brillent à travers les années où prit naissance dans la vieille ville musicale de Vienne cette nouvelle forme d'art musicale qui s'appelle l'opérette. Les noms des trois grands compositeurs sont encore aujourd'hui sur toutes les lèvres: Johann Strauss, Franz von Suppé et Carl Millöcker. Mais les grands acteurs, Alexandre Girardi, Antonie Link et Maria Geistinger sont presque tombés dans l'oubli. Oublié aussi le metteur en scène et directeur de théâtre, dont l'énergie et la passion théâtrale formaient le centre de tout ce développement: Franz Jauner, dont la vie, fiévreuse et créatrice, brillante bien que tragique, sera toute évoquée dans le nouveau film viennois «Opérette»



Magie du costume, féerie de la lumière et des couleurs! Une jeune figurante attend d'entrer en scène dans le «Baron Tzigane», opérette fidèlement reproduite dans tous les détails du décor et du scénario de la «première» telle qu'elle fut donnée il y a 65 ans

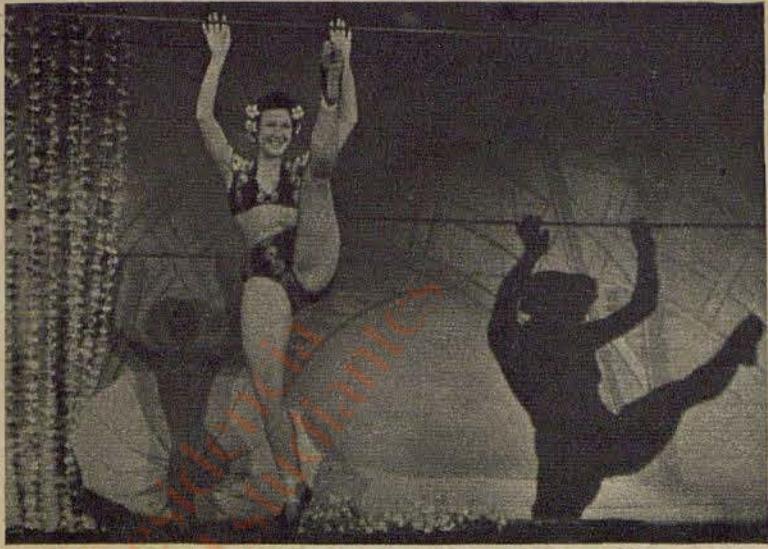


Voici la mise en scène du finale du « Baron Tzigane » par Jauner, le « plus grand homme du théâtre de son époque » selon les Viennois. Willi Forst qui, dans ce film, joue lui-même le rôle de Franz Jauner, a fait restaurer le Carltheater, fermé depuis longtemps, et il a reconstitué le modèle historique jusqu'au moindre détail. Jauner a été l'initiateur de la « mise en scène des foules » : il employait plus de cent figurants, commandait ses décors chez Makart, dépensait des sommes folles pour les costumes — et réalisait tout de même des bénéfices énormes.



La bonne figure de Gustav Waldau rayonne dans quelques scènes. Il représente le vieux professeur de musique Ferdinand, l'ami paternel de Franz Jauner

L'ambiance de la vieille opérette Viennoise entoure les figurantes même pendant le repos, cette atmosphère qui a été ressuscitée par tous les moyens de la mise en scène et des costumes, afin d'évoquer une époque théâtrale récolue



Le numéro de la danseuse de corde s'achève, celle-ci lève rapidement la jambe, on dirait un gracieux point d'exclamation qui marque la fin du numéro. Les applaudissements éclatent de toutes parts . . .



... les bras étendus suggèrent aux spectateurs qu'on les remercie personnellement — de nouveaux applaudissements



... surprennent la danseuse, tant d'amitié la déconcerte, elle esquisse une gracieuse révérence, et pour finir . . .



... elle sourit à la ronde, personne n'est oublié — jusqu'à ce que le rideau tombe . . .

L'ai-je bien réussie?

L'art de prendre congé du public

Réussir sa sortie de scène, les acteurs ne sont pas les seuls à l'ambitionner. Il y a aussi le music-hall où il faut savoir prendre congé du public. Aussi bien tout, mais absolument tout, a été calculé à l'avance, et il est vraiment piquant d'observer cette révérence. Celle-ci est comme une dernière invite aux applaudissements, elle est aussi un remerciement.



Quand des danseuses ont cet éclat, rien d'étonnant à ce que les applaudissements soient nourris. La danse n'est pas finie qu'on applaudit déjà. Les remerciements se traduisent par un geste triomphant, qui déchaine un nouvel enthousiasme



Cette «innocence» qu'on dirait improvisée, est en réalité un jeu savamment répété à l'avance. Ce qui suit . . .



... est un agenouillement, comme si l'on implorait le pardon du public; et cependant, rien de plus calculé! Mais . . .



Avec la danseuse au serpent, tout se complique



Il lui faut tout d'abord échapper à l'étreinte de son partenaire . . .



... jusqu'à ce que danseuse et serpent chatoyant de couleurs et de lumières arrachent les applaudissements . . .

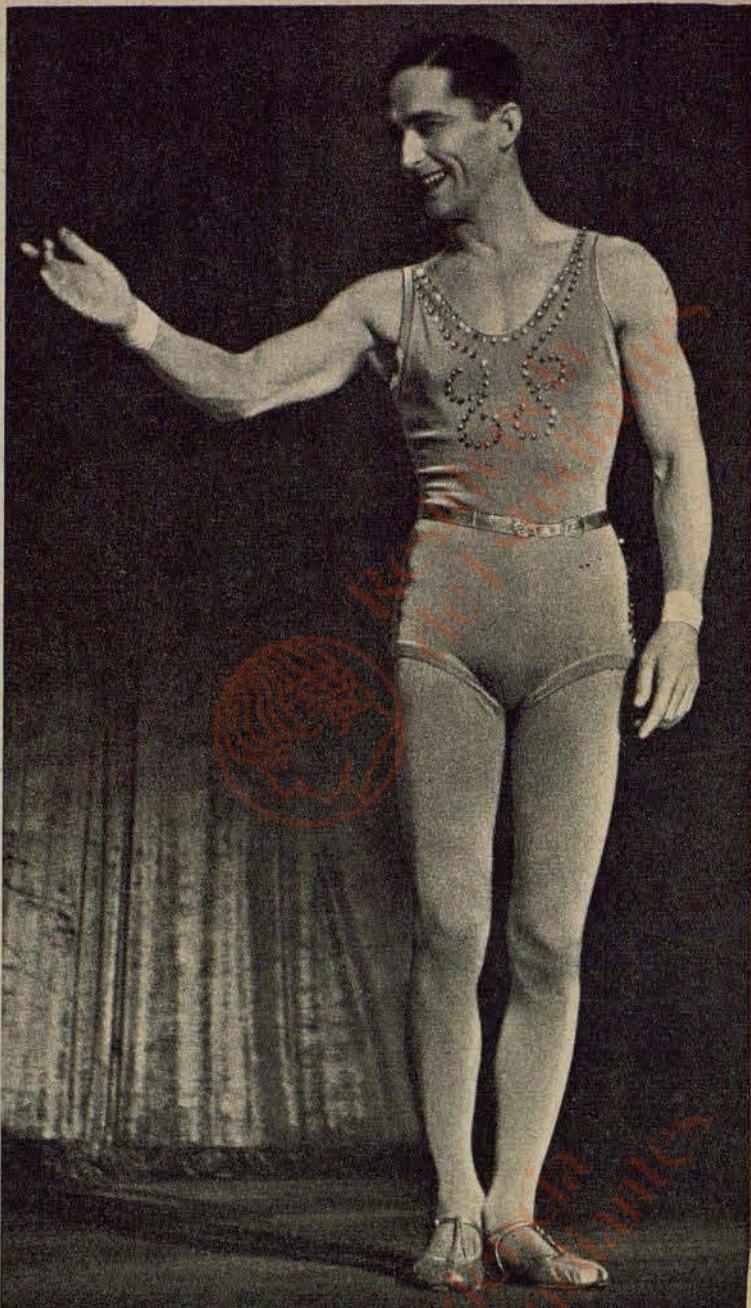
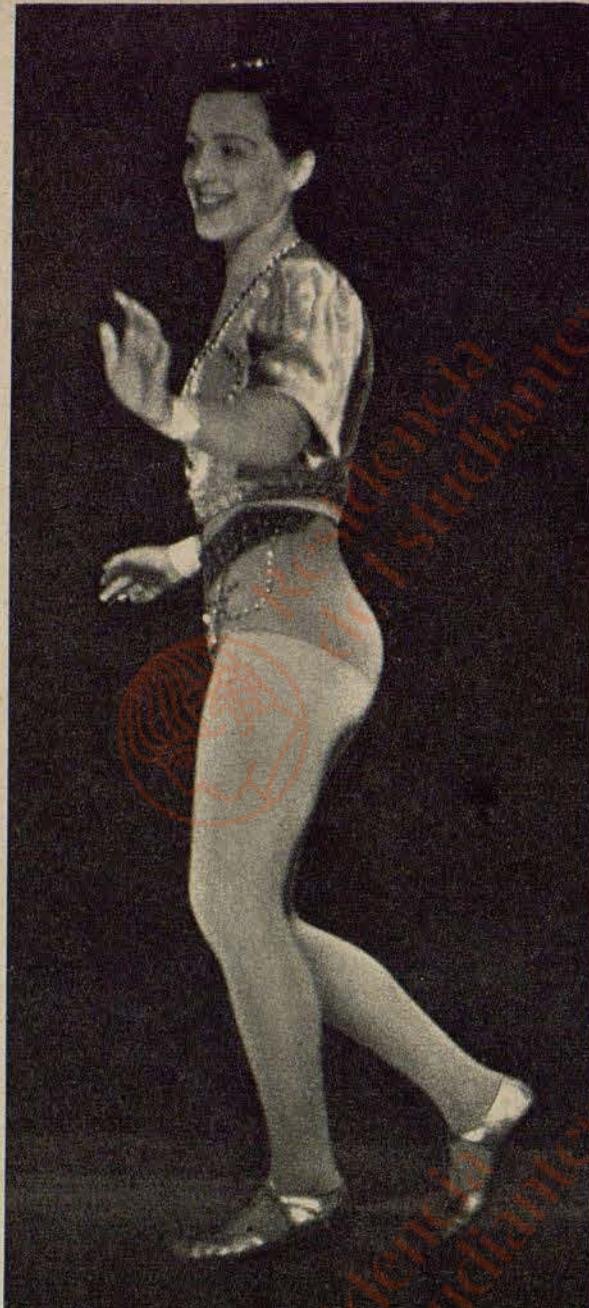


... elle s'incline, seule, avec la souplesse du repère lui-même



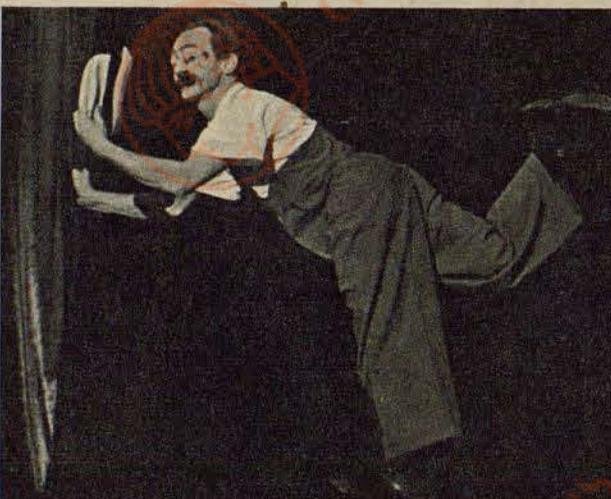
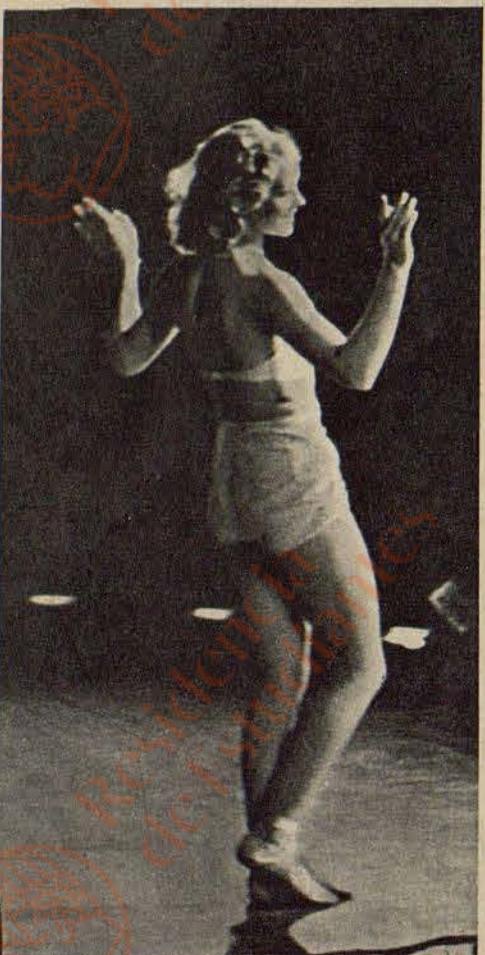
... c'est un truc qui réussit toujours! Applaudissements émus. Et la diseuse prend congé du public qu'elle connaît si bien

Le remerciement classique



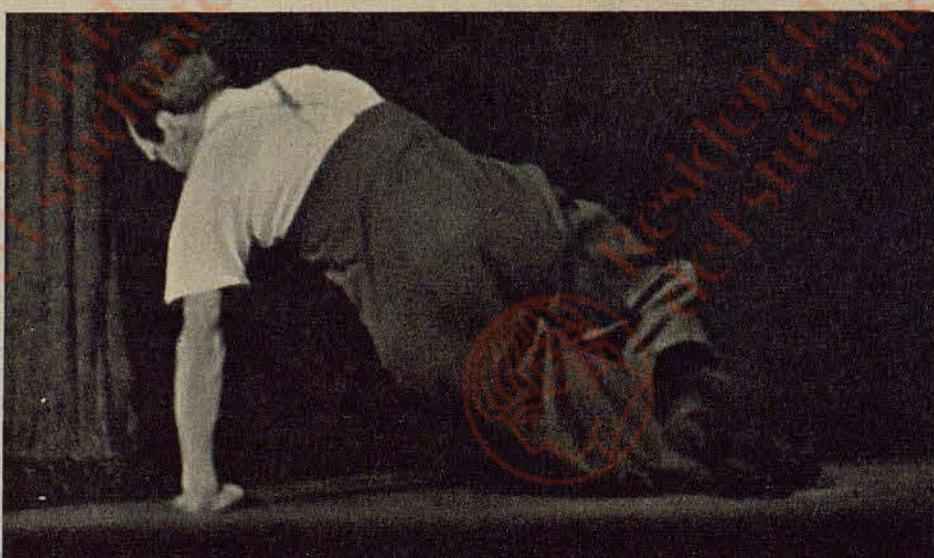
Il n'y a que
les acrobates

pour remercier le public de cette façon. Les étoiles qui brilleront un jour au firmament des music-halls internationaux, sont les descendants de vieilles familles d'artistes. Dès leur jeune âge, ils ont appris à faire du bon travail. Car l'artiste ne joue pas, il travaille. Il se réfère étroitement à des traditions qui lui prescrivent la façon d'entrer en scène et d'en sortir

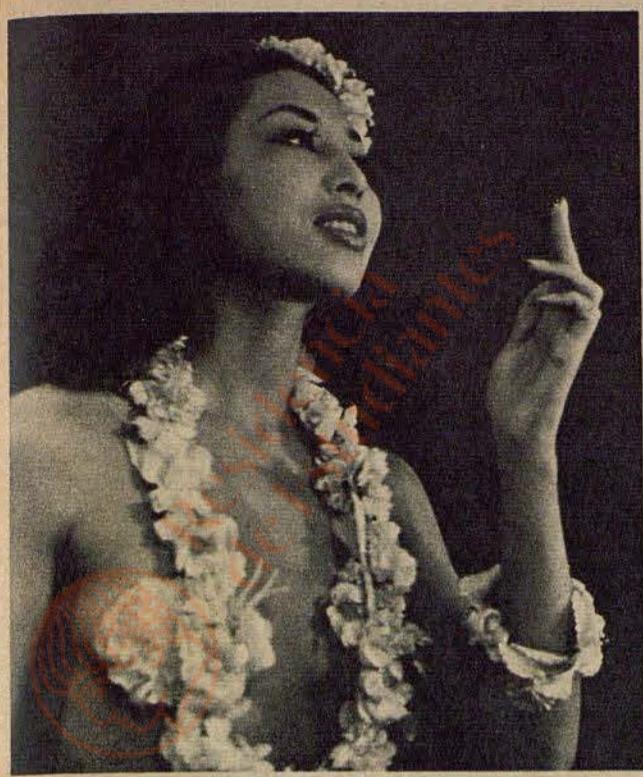


La sortie du clown

Par sa seule entrée, le clown renverse l'ordre des choses. Des situations compromettantes pour tout autre homme, lui valent le plus grand succès. Quelle déception pour le public s'il n'arrivait au clown quelque mésaventure pour couronner le tout. Bien entendu, elle ne se fait pas attendre. Le plus souvent, il tombe de son long, et avec tant d'adresse qu'on a le loisir d'admirer son côté postérieur. Aussitôt qu'il a réussi à se retourner, il présente le visage le plus malheureux du monde. Plus sa détresse est grande, plus le public applaudit



A cette révérence, on reconnaît l'enfant de la balle! La jeune artiste quitte la scène en toute simplicité, cependant que ses mouvements sont surveillés par des yeux critiques, ceux de ses parents



Le geste plein de séduction d'une danseuse malaise: une main fine s'agit...



... au milieu des applaudissements, elle envoie des baisers au parquet. L'enthousiasme est à son comble, et voici le remerciement plein de subtilité: le corps frissonnant, frémissant, la danseuse indique combien elle est aise sous l'enveloppe de son nouveau manteau: les applaudissements — et ceux-ci redoublent



Encore un remerciement classique. Une valse sur la corde rai-
de vient de prendre fin — avec le
geste charmant d'une ballerine.
L'artiste s'incline. Encore une
révérence — le rideau tombe



Cependant l'art, si parfait soit-il, dépend — d'un autre art: celui du machiniste qui tire le rideau . . . Une main maladroite, et le plus beau numéro est « fichu »! — C'est presque une question de doigté — une main adroite ma-
neuvre le rideau tant et si bien que l'artiste n'a pas se plaindre



« Puis-je encore une fois essayer? Non vraiment, je n'arrive pas à comprendre comment fonctionne une fermeture éclair. »

Pression ou fermeture éclair?



L'épine — la forme originelle de toute fermeture, fournie gratuitement par la nature



Les boutons — une affaire tout à fait masculine ...



... et les pressions — une affaire tout à fait féminine



Les épingle — ce sont encore aujourd'hui des objets très utiles

La question semble étrange, pourtant — elle n'est en rien aussi bouleversante que l'histoire de la fermeture technique du vêtement. Du moment, où Adam et Eve avaient goûté de l'arbre de la science, Eve ressentit en elle le besoin de se vêtir. Adam l'approuva — sans se rendre compte des soucis que les vêtements d'Eve devaient encore causer à ses fils à venir. Eve elle-même était modeste. Elle commença par tresser des feuilles de vigne, mais nous avons des raisons de supposer qu'elle y ajouta bientôt des peaux de bêtes. Pour les tenir, les épines servaient d'épingles naturelles. Dans l'antiquité, de vraies épines prouvaient encore la ressemblance des femmes avec les roses. Le mérite d'Eve est incontestable et ne se limite point à son attitude à l'égard de la pomme. L'épine dut céder à l'agrafe de bronze, qui représentait en même temps l'ornement de la robe. Suivirent encore des crochets et des boutons. Mais maintenant voici quelque chose qui prouve la particularité du cerveau humain: pendant des milliers d'années, tout le monde employa ces différentes fermetures et en était complètement satisfait. Des inventeurs qui passaient leur vie à la recherche d'une commodité nouvelle pour les hommes, tâtaient leurs vêtemens, matin et soir, fermaient des boutons ouvraient des épingle, passaient des rubans dans des œillet, nouaient, laçaient . . . sans se douter de rien. La conception de la « mode » se développa de plus en plus, de nouvelles formes de vêtements furent créées par milliers, et comme des enfants tous acceptaient les fermetures traditionnelles. Beaucoup plus tard seulement, quelques hommes commencèrent à s'intéresser au perfectionnement de ces choses qui semblaient déjà tellement complètes. Des hommes de génie, non seulement à cause de leurs inventions, mais parce qu'ils avaient l'idée de rechercher dans ce domaine un perfectionnement. Dans les années quatre-vingts du siècle dernier, une nouvelle fermeture fit son apparition sensationnelle: la pression! Au tournant de siècle, une entreprise allemande réussit — par une technique très avancée — la fabrication en gros de ce bouton miraculeux: la pression commence sa marche triomphale autour du globe. Un passage gigantesque de fourmis, une nuée immense de sauterelles, que sont-ils à côté des milliards de petits boutons qui ont depuis envahi le marché mondial? Sait-on que dans des fonderies immenses, dans des lamineries et dans des halls d'usines les machines les plus compliquées et des milliers de mains doivent travailler avant que ces pressions ne soient prêtes pour l'expédition? Sait-on que chaque petit bouton porte le nom de « Prym »? Oui, l'humanité reconnaissante a pris note de ce nom car elle exigeait des marchandises de qualité.

On croirait que tout était pour le mieux. Mais non! Quelques personnes mécontentes et ambitieuses désiraient une robe encore plus étroitement fermée, et surtout une méthode plus rapide de fermer. Peut-être étaient-ce des maris qui devaient fermer les robes de bal dans le dos de leur femme et qui s'y trompaient constamment de boutons; ou peut-être des hommes qui s'étaient imaginé une invention tout autre; ou encore de simples fanatiques de la beauté qui ne pouvaient supporter un pli dans la robe étroite d'une femme. Ils réfléchissaient longuement — la technique moderne vint à leur aide — et c'est ainsi que naquit cette chose miraculeuse que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de « fermeture éclair » et qui eut un succès « foudroyant ». Les pressions de Prym en frémirent. De l'Alaska à l'Héllespont, du Japon jusqu'à la dernière boîte du Far West américain, leurs nerfs d'acier frissonnèrent. Mais elles eurent vite fait de se calmer. On vit bientôt que la fermeture éclair ne pouvait pas les supplanter! Personne n'en est fâché. Au contraire, on ne peut que trop apprécier le fait d'avoir ces deux fermetures modernes. Mais l'on s'étonnera toujours qu'après des millénaires il ait suffi de quelques courtes années de technique moderne pour créer quelque



Méfiance: tiens, c'est drôle, ce matin, c'était encore un noeud et maintenant c'est un ruban

Un dessin datant du tournant du siècle: il montre que les fermetures des robes de l'époque éveillaient facilement le soupçon d'une aventure galante. Mais la « pression » innocente ou la vertigineuse fermeture éclair ne peuvent trahir l'empreinte des doigts qui les fermèrent

chose de nouveau dans ce domaine. Et ce développement n'est toujours pas achevé! Peut-être verrons-nous des choses plus surprenantes encore. Peut-être inventera-t-on une colle qui fermera les vêtements sans les gâter. Les femmes seraient donc « collées ». Eh qu'importe! Mais qu'il soit permis au moins de porter plainte et de demander quand, où et par qui nous recevrons un bouton moderne de faux col? Un bouton de col qui ne cause point d'énerverment! Pourquoi n'existe-t-il pas encore? C'est que les femmes n'en ont point besoin! Si elles ne pouvaient s'en passer en aucun cas — alors, oui, il aurait changé d'aspect depuis longtemps. On sait que pour les femmes les hommes sont capables de tout inventer!

Anton Sailer

Pression et fermeture éclair: deux bonnes amies



Evocation des esprits au laboratoire

PAR LE DR HEINZ GRAUPNER

Aux XVI^e et XVII^e siècles, des savants réputés s'étaient attachés à obtenir des visions en plongeant leurs regards dans des pierres taillées, des cristaux ou des récipients remplis d'huile ou d'eau; ces visions, ces visages «secondes» étaient présentés au peuple comme des esprits qui se manifestaient aux vivants. C'était là une pratique très ancienne connue déjà dans l'antiquité et accompagnée d'un cérémonial magique.

Ce cérémonial était certes nécessaire. Car au fond, cette vision à travers le cristal était une chose d'une grande simplicité presque décevante, et seules ses conséquences, c'est à dire les visions ou les visages eux-mêmes, lui donnaient son caractère particulier, presque inquiétant. Il ne s'agissait de rien de plus que de fixer du regard des objets brillants. A cet effet, des cristaux n'étaient point absolument indispensables bien qu'ils renforçassent le soi-disant fond mystique de la chose observée. D'ailleurs, les cristaux avaient toujours éveillé chez le peuple sa croyance au miracle. Pour obtenir les visions, on pouvait cependant se passer des cristaux et recourir au métal, à un verre d'eau, à une source ou même à des ongles huilés et se contenter de les regarder fixement. En chassant toute pensée étrangère et en s'abîmant dans cette seule contemplation, on parvenait lentement à un état en partie hypnotique — peu de temps s'écoulait encore avant que des visions vivantes n'apparaissent.

Cette méthode, pour ne pas dire: cet art, était déjà en honneur dans l'Antiquité. Car dans l'état contemplatif où l'on était parvenu, il était désormais possible de se livrer à des manifestations qui rappelaient à s'y méprendre les oracles. Outre cela, le contemplateur de cristaux qui décrivit ses visions, dévoila certains secrets. En Egypte, on recourait à cette «vision du cristal» pour découvrir l'auteur d'un larcin. Dans la Grèce ancienne, au temple de Déméter, à Patras, on ne faisait point usage de cristal, on plongeait bien plutôt un miroir dans l'eau, jusqu'à ce que sa partie antérieure touchât la surface — c'est à ce moment qu'apparaissaient en lui des images et des figures magiques, qui permettait de diagnostiquer les maladies. Ce qui donna naissance à l'art des «specularii» (voyants qui se servent de miroirs) qui figuraient encore à la cour de Catherine de Médicis et à celle de la reine Elisabeth.

Dans son orgueil, la science renvoya ces pratiques superstitieuses aux vieilles lunes, jusqu'à ce que de nos jours on redécouvrit les «visions par le cristal» et qu'on leur accordât une place entre les autres objets de recherche. On les a ressuscités non pas pour faire refleurir le second visage, mais bien pour disposer d'un nouveau moyen qui permit d'explorer à fond l'âme, et qui fut à même de réduire à néant certaines superstitions. Encore très vive est la tendance la plus générale, celle qui consiste à donner libre cours dans son âme à des phénomènes pseudo magiques. Mais on ne pouvait guère admettre que les voyants du cristal eussent, tous autant qu'ils étaient, fait miroiter le bleu du ciel uniquement pour assurer l'existence de la vision par le cristal. Il y

avait donc d'une part des croyances superstitieuses, des représentations de «sagesse étrangères», de «visages de l'avenir» et du «regard dans les univers supérieurs» et d'autre part le désir de faire la lumière sur tout ce qui, des siècles durant, et à grand renfort de magie, avait joué un rôle d'importance dans le monde européen.

A l'Institut de Psychologie d'une université allemande, un jeune savant a reconstitué le vieux sortilège médiéval, et l'atmosphère froide, objective du laboratoire ne porta guère préjudice aux visions. Le sujet d'expérience était assis dans une pièce obscure. Devant lui, au milieu d'un rideau, une boule de verre, éclairée à volonté par des treflets tantôt eurythmiques, tantôt changeants. Le sujet n'avait qu'à considérer la boule et à relater ses impressions. Un dispositif spécial de film sonore permettait d'enregistrer les déclarations du sujet à son insu. On projetait alors sur la boule de verre l'image d'un masque, et l'effet obtenu était tel qu'il semblait suspendu à l'intérieur de la boule. On arrivait ainsi à une comparaison instructive de la véritable «vision» et de l'image du masque effectivement présent. Un grand nombre de sujets eurent, dès la première expérience, de véritables hallucinations, c'est-à-dire qu'ils perçurent des visages imaginaires, tantôt des images immobiles: aquarelles, sculptures, photographies ou des images mobiles, qui se succédaient comme dans un film. Ces apparitions semblaient étrangères à leur conscience, elles venaient en quelque sorte du dehors.

Tout jusque-là, s'apparentait à une véritable «vision». En effet, ce que les sujets voyaient dans la boule de verre éclairée par une lampe, n'existe pas en fait. Qui donc leur suggerait ces images? Les sujets d'expérience étaient-ils sous le coup d'une puissance mystérieuse, invisible? Participaient-ils à une opération de caractère mystique? Lorsqu'on en vint à comparer entre elles les déclarations des sujets d'expérience, il fallut déchanter: certains avaient cru, à tort, qu'ils allaient faire un pas hors de la réalité. Aussi bien avaient-ils oublié que tout n'est pas objet de conscience; il y a encore le domaine de l'inconscient, les souvenirs évanouis, les attitudes psychiques dont nous ne savons rien, sinon qu'elles existent. Or, la vision par le cristal leur fraye la voie.

On a déjà appelé la vision cristalline le tuyau d'ascension de l'inconscient. Des profondeurs de l'âme, de l'inconscient et sous l'influence fascinante de la boule, affleuraient à la surface des images ou des événements ensevelis et disparus; en eux se reflétaient des états d'âme. Deux exemples feront mieux saisir ce que nous entendons par là. Un sujet affligé d'inhibitions vit dans la boule un sauteur qui s'y reprenait à plusieurs fois sans parvenir à réaliser sa performance. Un romancier lui-même pourrait-il se servir d'une image plus frappante pour rendre le moment psychique de l'inhibition intérieure? La vision du sujet de l'expérience est assez éloquente à cet égard. Grâce au procédé de la vision, l'expérimentateur a réussi non seulement à déterminer l'état d'âme du sujet de l'expérience, mais aussi à

réveiller en lui des souvenirs évanescents. C'est ainsi qu'un sujet vit la boule s'emplit d'un brouillard blanchâtre, les vapeurs se séparent, il se vit lui-même redevenu enfant; il se trouvait sur un pont de chemin de fer, un train passait justement à toute vapeur sous ses pieds. Que s'était-il passé? La boule de «tuyaux d'ascension de l'inconscient» avait arraché à l'oubli un souvenir d'enfance.

Un autre savant nous rapporte la belle histoire que voici, et qui est claire au possible. Quelqu'un voulait mettre une lettre à la poste, mais voilà qu'au dernier moment le nom de la rue du destinataire et le numéro de sa maison lui échappent. Aussitôt, il examina son cristal, et les indications désirées n'eurent aucune peine à s'inscrire en lettres grises sur fond blanc. La vision par le cristal avait joué ici le rôle d'un aide-mémoire. Or, que l'expérimentateur projetait à la suite de ces visions l'image du masque, et il était absolument impossible de distinguer cette image des véritables visions. Tantôt vision et masque s'apparentaient à la réalité, tantôt il se confondait en une même illusion.

Semblant obéir à une contrainte intérieure, l'œil et l'imagination éprouvent le besoin de peupler d'images l'espace lumineux; ces images s'échappent de l'inconscient, des profondeurs de la personnalité du contemplateur, et ascendent dans le monde représentatif.

De la sorte, il ne demeure pas grand' chose de l'évocation des esprits, pas grand' chose de visages seconds quelque inquiétantes et mystérieuses ces visions expérimentales paraissent-elles au profane. Les images trompeuses reflètent constamment la personnalité du sujet. Tout ce qui, des profondeurs de l'oubli ou de l'état d'âme, apparaît à l'œil visionnaire, se joue uniquement dans le domaine de sa vie psychique. Il n'est pas «d'au delà» ni d'*«esprit»* qui lui suggèrent ces images, elles ne sont aucunement des miracles de la prophétie ni de visages occultes, mais des choses d'ici-bas (encore inconscients au début), ancrées dans notre âme même. Qu'importe si une interprétation spirite paraît plus séduisante: les recherches du jeune savant allemand démontrent en toute simplicité que nous n'avons pas le droit de nous abandonner à la séduction.

En psychologie, la vision par le cristal n'est pas le seul «tuyau» d'ascension de l'inconscient. On y rencontre encore d'autres mécanismes psychiques de cet ordre, qui libèrent l'inconscient de sa claustrophobie dans les replis de l'âme, et qui le font apparaître dans notre conscience claire et distincte. L'intermédiaire de la vision cristalline, c'était l'œil — mais nous savons que notre main peut aussi jouer ce rôle. Un simple coup d'œil dans une cabine téléphonique, et l'on se rend compte du phénomène, rien qu'à voir les figures et les lettres griffonnées sur les parois. Ce ne sont là, il est vrai, que de légères manifestations, souvent obscures, de la sphère de l'inconscient — il n'empêche qu'on peut se livrer à une étude systématique de ces phénomènes.

De même les visions de cristal nous rappellent une expérience semblable: l'écriture automatique. On remet un livre entre les mains d'un sujet, cependant qu'une de ses mains, armée d'un crayon, repose sur un bloc de papier. Au beau milieu de la lecture, la main se met à griffonner et c'est d'abord une suite de signes illisibles; peu à peu, une puissance mystérieuse s'étant emparée de cette main, celle-ci écrit des mots et des phrases. C'est en forgeant qu'on devient forgeron — principe qui se vérifie ici aussi — le sujet ignore tout de ce qu'il fait, sa conscience appartient au livre qu'il est en train de lire. Et par la suite, en lisant son écriture, il n'a pas du tout le sentiment d'avoir participé à cette œuvre de sa main. Le texte écrit exprime parfois des idées fort bien enchaînées; on a même publié des livres qui n'avaient pas d'autre origine; et il arrive qu'une imagination créatrice se donne libre cours dans ces lignes en réalité, l'origine est la même que pour les visions du cristal, il s'agit toujours de l'inconscient. Ainsi, des ardeurs religieuses ou esthétiques, une crainte ou une peur refoulées, peuvent elles aussi, surgir de régions nébuleuses de notre âme, en suivant le «tuyau» d'ascension de l'inconscient. Depuis ces recherches les psychologues et les psychiatres sont armés d'un instrument incorruptible qui leur permet de sonder les profondeurs invisibles de l'âme, tout comme le microscope découvre à l'œil désarmé le monde invisible de l'infiniment petit.

Le Voyage au loin

est un des plus grands

désirs que nous possédions dès notre plus tendre enfance. Continuellement nous nous sentons attirés par une sorte de puissance magique vers les pays lointains. — Les beautés de ce monde, la différence entre les peuples et les moeurs de ceux-ci, le charme de l'inconnu nous attirent. — Comme il est intéressant, par exemple, de comparer la position sociale qu'occupe la femme chez les différents peuples. Il y a des tribus chez lesquelles on retrouve encore des restes de l'ancien droit maternel, certaines, d'un autre côté, chez lesquelles la femme doit elle-même aller à la recherche de l'homme qu'elle épousera. Chez d'autres peuples la femme est encore un objet de vente et d'échange. Les cérémonies nuptiales, les droits établis avant et après le mariage chez différents peuples sont d'une telle différence qu'il est intéressant de les connaître, de les comparer. Le nouvel ouvrage venant de paraître



GROSSE VÖLKERSKUNDE

du célèbre explorateur Dr. Hugo A. Bernatzik nous montre la vie et les coutumes actuelles des peuples étrangers. Il nous fait voir la beauté naturelle de certaines négresses de grande stature, les formes mignonnes des Chinoises, les corps admirables des danseuses de temples hindous, les beautés de l'Océan Pacifique; il nous donne l'occasion de jeter un coup d'œil dans la vie intime régnant sous les tentes arabes, dans les maisons de dégustation de thé au Japon, dans les cases d'argile en Afrique.

Cet ouvrage contient plus de 550 photos, en partie de la grandeur d'une page.

Il est en trois volumes du format 19 x 27,5 cm. Reliure toile. L'ouvrage complet **48.— Mk.** Nous livrons de suite les 3 volumes avec facilité de paiement et sans la moindre majoration. Versements mensuels de **4.80 MARKS**

Importation exempte de droits et facilités de paiements dans tous les pays

Vous avez le droit en cas de non-convenance de nous retourner l'ouvrage endéans les 5 jours. Envoyez-nous le bon ci-dessous et vous recevrez gratuitement sans la moindre obligation de votre part un prospectus détaillé et richement illustré. Lieu de transaction: Stuttgart V. Droits de propriété réservé.

FACKELVERLAG STUTTGART V3

SERVICE DES EXPORTATIONS ET ENVOIS

25% de rabais vous seront accordés en cas de paiement en devises étrangères ou Reichsmarks libres, également en cas de paiement en marks Clearing. Les paiements par chèques sur comptes bloqués ou en timbres ne jouissent pas de ce rabais.



Fackelverlag, Service des exportations et envois — Stuttgart V3

Bon pour un prospectus

Veuillez m'adresser gratuitement et franco et sans aucune obligation un prospectus colorié avec de nombreuses photos intéressantes

Nom:

Profession:

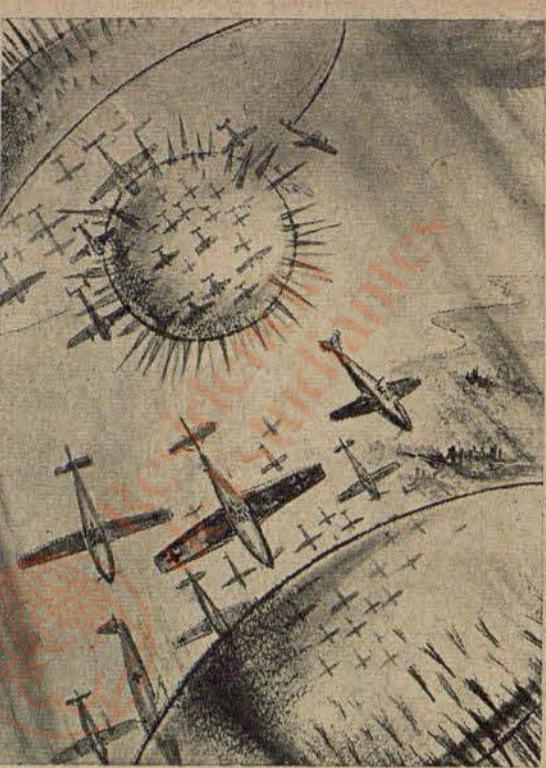
Ville:

Rue:

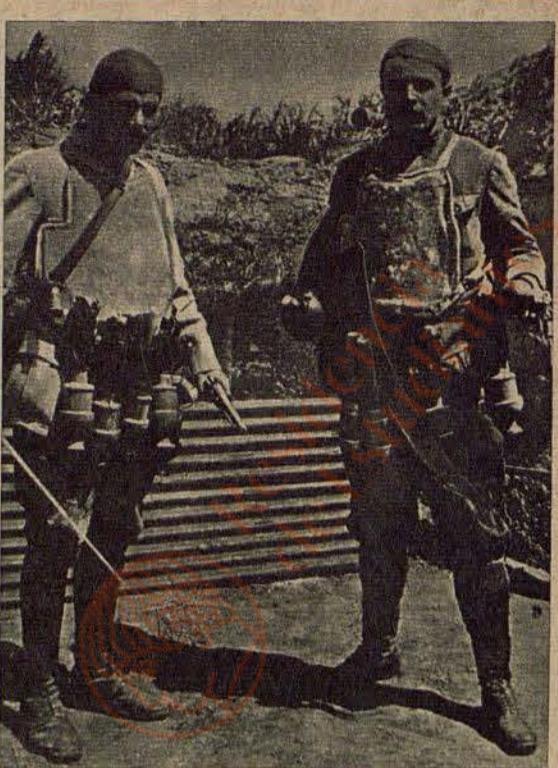
Signal publie dans ce numéro:



Photos inoubliables de la PK 1940 (II)



Technique, tactique, astuces d'aviateurs



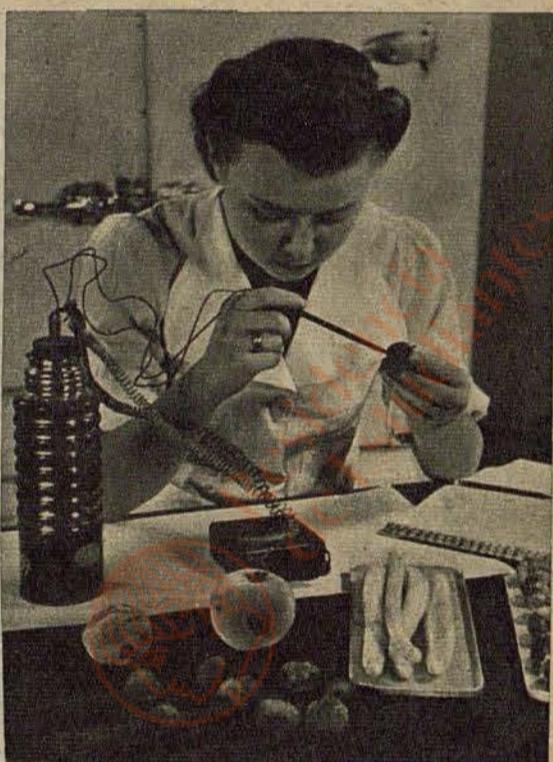
Le casque d'acier à 25 ans



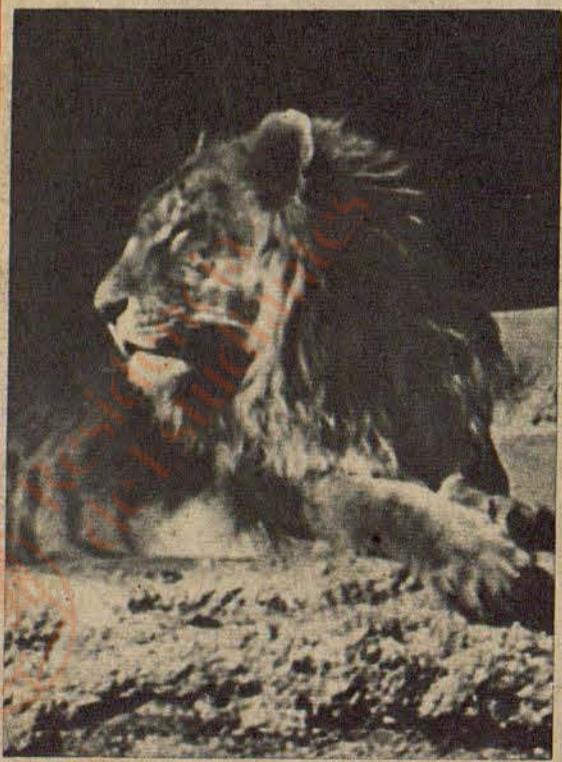
L'ai-je bien réussie?



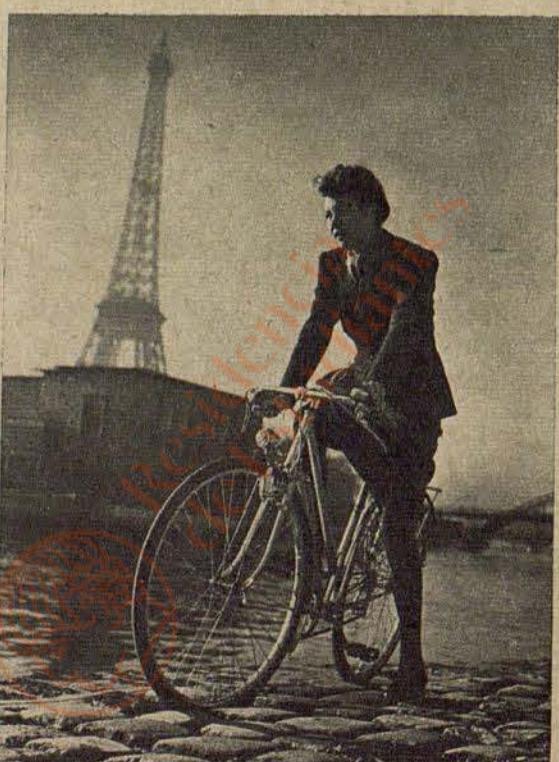
Un Allemand transforme son outil



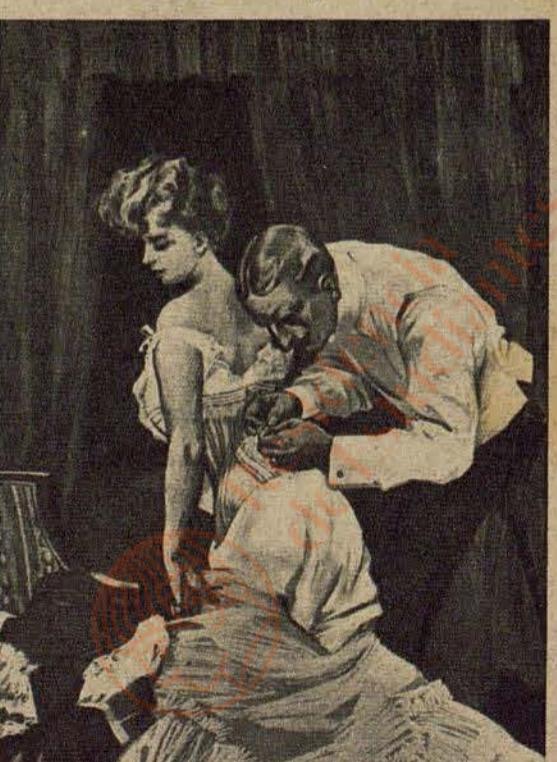
Des fraises en janvier



Croisements au Zoo



Paris à vélo



Pression ou fermeture-éclair?